

**L'Exécuteur
[109] – Justice à
Portland**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers **PRESENTE** **L'EXECUTEUR**



Justice à Portland

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

CHAPITRE I

Dissimulé derrière l'épave d'une camionnette, Mack Bolan observait les quatre hommes qui se dirigeaient vers le grand hangar au portail rouillé. Manifestement, l'un d'entre eux n'en menait pas large. Il marchait en traînant les pieds et jetait des regards angoissés autour de lui comme s'il cherchait un quelconque secours. Deux gorilles aux épaules musculeuses l'encadraient, le serrant de près, tandis que le dernier mafioso fermait la marche, la main glissée dans l'échancrure de sa veste.

Pour Bolan, cela ne faisait aucun doute, il s'agissait d'une exécution sommaire dans l'aube froide et humide qui se levait, sinistre, sur Portland. Une pancarte à la peinture écaillée accrochée au-dessus de l'entrée sombre portait l'inscription :

S. Costa – *Pets' Food Factory*.

Fabrique de nourriture pour animaux domestiques.

Un humour macabre que n'appréciait sûrement pas le type au visage figé que les malfrats poussaient maintenant dans la cour jonchée de détrit.

Trois coups rapides furent frappés contre le lourd battant qui s'ouvrit peu après dans un grincement de ferraille. Puis le groupe disparut dans l'ombre du hangar pouilleux et la porte se referma bruyamment.

Cela faisait quarante-huit heures que l'Exécuteur surveillait la mafia de Portland. Il était venu en Oregon sans aucune conviction quant à l'importance que pouvaient revêtir les agissements du Crime Organisé dans cet État que rien ne prédisposait a priori au profit illégal. En effet, le « *Castor's State* » n'a jamais été un objet de convoitise pour la pègre qui préfère évidemment les riches territoires du Sud.

Certes, Portland possède une faune assez particulière dans ses faubourgs, mais il ne s'agit là que de voyous sans grande envergure, dealers, proxénètes, bookmakers marrons, qui demeurent sagement tapis dans l'ombre de leur médiocrité confortable.

Donc, l'Oregon n'apparaissait pas comme un terrain de chasse pour la *Cosa Nostra*. Pourtant, quelques jours auparavant, Harold Brognola avait été formel : il se préparait de grandes choses en Oregon. Tout d'abord, certaines rumeurs laissaient entendre que de grosses légumes de la mafia s'y rencontraient périodiquement depuis quelque temps, y tenaient des conciliabules secrets et y opéraient d'importantes tractations. Ça, c'étaient les bruits de couloir. Mais une information beaucoup plus sérieuse précisait qu'une opération de très haute volée

se préparait dans la région de Portland. *La cosa di tutti cosi* ! Pourquoi pas ?

L'Exécuteur pensait que le chef des Fédéraux avait réussi à infiltrer de nouveau une taupe au sein de l'organisation centrale de *l'Honorata Societa*. Ainsi, il comprenait mieux la certitude de Brognola, bien que ce dernier se soit gardé de l'éclairer sur ce sujet brûlant.

Pourtant, depuis qu'il était sur place, et après avoir rôdé dans les bas-fonds de la ville, se tenant à l'affût du moindre renseignement, Bolan n'avait pas recueilli le moindre élément d'information susceptible de le lancer sur une piste vraiment intéressante. C'était pourquoi il avait résolu de s'attacher plus spécialement à la surveillance de Stefano Costa, le principal grossiste en stupéfiants de la région. Et, apparemment, il avait misé sur le bon cheval.

La veille, déjà, Costa avait affiché des signes d'agitation, se déplaçant à plusieurs reprises dans la cité portuaire pour y rencontrer discrètement des hommes aux comportements prudents, discutant brièvement avec eux, ou convoquant certains de ses lieutenants qui lui rendaient furtivement visite. Steve Costa était-il grillé ou trahissait-il ses pairs ? Peu importait pour Bolan qui voyait en lui une possibilité de donner un coup d'éclairage dans les magouilles imprécises de l'Oregon.

Quittant sa planque, Bolan fit un rapide détour à l'abri d'une haie de troènes miteux pour rejoindre Tanière du hangar. Il devait trouver au plus vite une façon de s'introduire dans les lieux. Pas question d'attaquer en force, il lui fallait jouer en souplesse pour éviter de déclencher une alerte générale. Le bâtiment vétuste ne comportait visiblement pas d'autre issue secondaire qui pût lui permettre de s'y infiltrer discrètement qu'une porte en bois à moitié vermoulu à l'arrière du hangar. Mais, il le vérifia, celle-ci était verrouillée de l'intérieur. Et les secondes s'écoulaient très vite. S'il voulait obtenir quelque renseignement du dealer, il lui fallait forcer les événements.

Il frappa trois coups contre le battant et demeura immobile. Après une brève attente, un bruit de pas se fit entendre de l'autre côté et une voix rocailleuse s'enquit :

— Ouais, qui est-ce ?

— Ouvre, on a un problème, grogna Bolan.

— Quel problème ?

— Vito va débarquer avec ses gus, faut annuler l'opération. Magneto d'ouvrir !

— Ah ouais ? fit la voix rauque.

— Ouvre, connard ! Tu vas tout faire foirer !

Un grognement passa à travers la porte qui s'ouvrit bientôt dans un bruit de verrous. Le canon tronqué d'un fusil de chasse jaillit dans l'entrebâillement, puis un gros visage bouffi aux petits yeux méfiants

apparut. Le Beretta se cabra sèchement dans la main de Mack Bolan, émettant un petit soupir perfide, et une balle brûlante de .9 mm s'enfonça entre les yeux porcins du gorille dont la face se désagrégea. L'Exécuteur repoussa complètement le battant qui grinça abominablement tandis que le corps du mastodonte s'effondrait dans un bruit de baudruche percée.

S'élançant souplement dans le couloir crasseux qui s'allongeait devant lui, Bolan entrevit une seconde silhouette aussi massive que la première qui venait de se découper dans une ouverture donnant directement sur le hangar. Il lui fit subir le même sort qu'à son pote, le repoussant dans l'élan pour se frayer un passage, et bondit dans ce qui se présentait à lui comme un grand atelier à l'abandon.

Des effluves infects stagnaient. Des établis s'allongeaient d'un bout à l'autre du hangar, supportant une multitude de boîtes de conserve, des déchets de toutes sortes qui dégageaient une odeur âcre. Des machines diverses, des palans, des ustensiles à découper voisinaient dans un désordre indescriptible, conférant aux lieux un aspect de capharnaüm.

Subitement, une voix s'éleva de derrière une cloison en préfabriqué au fond de l'atelier :

— Qu'est-ce que c'était, Tony ?

Bolan marcha silencieusement en direction de la voix qui reprit au bout de quelques secondes :

— Hé ! J't'ai posé une question, Tony. Qu'est-ce qui se passe, merde ?

Puis une silhouette se démasqua d'un coup. Un visage hargneux qui allait glapir une nouvelle fois, mais se contenta d'afficher une expression de stupeur. Apercevant l'intrus, le truand comprit la situation en une fraction de seconde. Simultanément, il plongea la main sous son aisselle pour saisir son arme, pivota d'un coup et battit en retraite pour se placer à l'abri du mur. Plus rapide encore, l'Exécuteur calcula mentalement la trajectoire du malfrat et tira en automatique une rafale de trois ogives parabellum qui vinrent perforer la cloison en pointillés.

En quelques enjambées rapides, il gagna la porte dérobée par laquelle s'était éclipsé le mafioso, bondit dans une grande pièce aux murs nus dans laquelle flottait une odeur épouvantable. Une odeur de charogne mélangée à des senteurs acides.

Le flingueur malchanceux gisait par terre, recroquevillé sur lui-même, et râlait affreusement. Il avait été atteint à la poitrine par les balles tirées à travers la mince cloison de Placoplatre.

Cela en faisait trois. Le compte n'y était pas. Bolan apercevait Stefano Costa ligoté sur une chaise, à proximité d'un grand bac en céramique rempli d'un liquide sombre, sirupeux et agité par instants

de bouillonnements inquiétants. Des traces sanglantes souillaient le sol de béton et plusieurs serpillières teintées de rouge avaient été entassées dans un angle de la pièce. Personne d'autre en vue. Quelqu'un avait pourtant bien ouvert la porte lors de l'arrivée du groupe...

L'Exécuteur découvrit le pion manquant de l'ignoble brochette en se déplaçant latéralement. Celui-là était tapi sous une table recouverte d'une bâche plastique. Deux impacts de .9 mm firent sauter des morceaux de ciment à ras de ses pieds, le délogeant rapidement de son trou d'où il jaillit en poussant une plainte aiguë. C'était un gnome obèse, difforme et chauve dont la bouche déformée par la trousse laissait échapper un filet de salive. Ses yeux n'arrêtaient pas de ciller.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la surface de l'acide bouillonnant où apparaissaient sporadiquement des choses immondes, Bolan eut une idée assez précise de l'ignoble besogne à laquelle s'était livré le nabot. Il apercevait également sur une table métallique des lambeaux sanguinolents qui pouvaient s'apparenter à de la chair. Bolan comprit qu'il ne s'agissait évidemment pas de résidus de viande pour animaux domestiques.

Il eut envie de le liquider immédiatement, mais se retint. Il lui fallait une information.

— Je vais vous expliquer ! couina l'être abject.

— M'expliquer quoi ? renvoya Bolan d'une voix désincarnée. Par exemple de quelle façon tu t'apprêtais à faire disparaître l'ami Stevie ?

L'autre balbutia :

— Je ne fais qu'exécuter les ordres !

— De qui ?

— Ben... Le boss, quoi...

Bolan lui tira une balle dans l'épaule, lui arrachant un cri étranglé.

— Tu prends la prochaine dans la tête, lui indiqua-t-il de la même voix glacée.

Le charcutier grimaça de douleur :

— Bonate ! C'est lui le boss...

— Gus Bonate ?

— Oui, oui...

Du coin de l'œil, l'Exécuteur surveillait le truand recroquevillé au sol et qui respirait par saccades, des bulles de salive rougies de sang crevant régulièrement sur ses lèvres tordues dans une grimace de souffrance. Celui-là n'avait pas encore son compte et Bolan se réservait de le bousculer un peu pour l'obliger à parler. Mais le cours des événements s'infléchit de façon inattendue. La grimace se mua soudainement en un rictus de haine et le bras du mafioso blessé se tendit, pointant son revolver. L'explosion fit un bruit fracassant dans le local clos.

Bolan n'eut que le temps de se rejeter en arrière pour éviter le projectile qui lui était destiné. Un quart de seconde plus tard il lui fit sauter la tête d'une ogive précise, pivota en entendant un bruit de pas précipités, à temps pour apercevoir l'obèse qui se lançait en direction d'une porte au fond de la pièce. Il lui logea une balle dans chaque jambe et la masse ignoble s'affala cul par-dessus tête dans un bruit flasque.

— Tu as trois secondes pour te décider, cracha Bolan en relevant le chien du Beretta qui émit un double cliquetis. Où est Gus Bonate ?

Sa grosse tête reposant de guingois contre le pied d'un établi, l'autre le regardait fixement, une expression d'intense terreur dans ses prunelles glauques. Il était sonné, mais possédait encore suffisamment de conscience pour comprendre que sa vie pourrie ne tenait plus que par un fil.

— Je peux me renseigner..., hoqueta-t-il.

— Il te reste une seconde. Ensuite tu crèves.

— Je vous jure que je ne sais pas où est Gus ! Même si vous me tuez, ça ne changera rien...

— Ça change tout pour toi, affirma Bolan en exerçant une infime pression sur la détente du sinistre flingue d'où jaillit la mort immédiate.

Abandonnant l'immonde créature dont le corps devint encore plus flasque, Bolan reporta son attention sur Stefano Costa qui roulait des yeux exorbités dans sa direction. L'une de ses pommettes était tuméfiée, il avait un œil poché et un large morceau de sparadrap lui fermait la bouche. Bolan s'approcha de lui, lui arracha sans ménagement le sparadrap et trancha les liens qui l'immobilisaient sur la chaise. Le dealer respira un grand coup et frictionna ses mains engourdis.

— Bon Dieu, merci !

— Je ne suis pas Dieu, répliqua Bolan sans le moindre humour. Et ne me remercie pas, tu n'as sûrement rien gagné au change.

— Mais je...

— Ferme-la, Stevie.

Il le poussa devant lui, l'empoigna fermement par une épaule et l'obligea à s'arrêter au centre de l'atelier qu'il observa d'un regard incisif. Le coup de feu tiré par l'un des flingueurs avait peut-être été entendu à l'extérieur et il n'était pas question de moisir dans les lieux, mais l'Exécuteur voulait comprendre à quoi servait le hangar à moitié délabré. Contre un mur, des bocaux en verre et des sachets en plastique s'alignaient sur une longue table sur laquelle il y avait également une balance de précision et divers ustensiles.

Manifestement, on procédait ici au fractionnement et à l'ensachage de drogue arrivée en vrac pour être ensuite revendue aux petits

consommateurs. Ce n'était pas ce que cherchait Mack Bolan qui ne pouvait évidemment s'occuper de tous les petits et moyens dealers du pays. Par contre, le lugubre spectacle auquel il avait été confronté dans la salle contiguë lui faisait envisager des implications beaucoup plus importantes.

Il sortit de sa poche une mini grenade incendiaire M-28 qu'il dégoupilla et balança sur le tas de came, puis poussa Costa vers la grande porte métallique. Vingt secondes plus tard, le dealer prit place dans une Ford grise anonyme sans opposer la moindre résistance. L'Exécuteur s'installa au volant et démarra aussitôt, s'éloignant vivement du hangar d'où commençaient déjà à jaillir des flammes rapides et voraces.

Dès qu'il eut atteint les premiers immeubles au sud de Portland, Bolan questionna son prisonnier :

— C'est bien Bonate qui t'a fait embarquer ?

L'autre se dandina un peu sur son siège, mal à l'aise :

— Je crois bien, oui.

— La fabrique t'appartient ?

— C'est écrit sur l'enseigne, non ?

— Ne commence pas à finasser. C'est plutôt mal barré pour toi.

— Je finasse pas, je réfléchis. Dites, j'ai peut-être savoir qui vous êtes ?

— Bolan.

— Heu... C'est une blague ?

— Continue comme ça si tu veux gâcher tes dernières chances. Dis-toi que j'ai plutôt envie de te faire péter la tête que d'écouter tes conneries.

— Alors, vous... Eh merde, c'est pas vrai !

Costa venait seulement de comprendre. Il ne pouvait plus mal tomber. Bolan était en effet la pire des choses qui pouvait lui arriver. Il resta coi un assez long moment, digérant la nouvelle qu'il venait d'apprendre, puis décida que si la combinaison noire l'avait épargné c'est qu'elle n'était pas décidée à le supprimer, du moins dans les instants à venir. C'était bêtement logique. L'espoir revint donc dans la cervelle vicieuse de Costa qui se permit un sourire grimaçant :

— J'ai compris pas bien pourquoi vous m'avez tiré de la merde, Bolan, mais je vous en suis reconnaissant.

Bolan dissimula un sourire glacé. L'Exécuteur devenu le sauveur des mafiosi ? Quelle dérision ! Il le refroidit aussitôt :

— Décompresse pas trop, bonhomme, t'es loin d'être sorti de la merde. Il va falloir nager sérieusement pour remonter à la surface.

CHAPITRE II

— Qu'est-ce que te voulait Bonate ?

Costa haussa les épaules et émit un ricanement désabusé :

— C'est évident, non ? Ces fumiers ont commencé à me tabasser, ils m'auraient ensuite découpé en morceaux avant de me foutre dans le bain d'acide.

Bolan avait encore à l'esprit l'image atroce de « choses » organiques surnageant dans l'acide. Il questionna sèchement :

— À qui appartenait les restes dans le bac ?

— Un type devenu gênant pour Bonate. J'en sais pas plus.

— Il y en a eu d'autres ?

— Trois ou quatre, je crois.

— Tu crois ? C'est pourtant chez toi que ça s'est passé...

— Ouais, fit le dealer, mais c'est pas moi qui contrôlais cette saloperie. On m'a forcé la main, j'ai juste touché un peu de pognon pour prêter mon usine et fermer les yeux. C'est Verro qui s'occupait de débiter ces pauvres mecs en rondelles.

— Le nabot ?

— Oui. Ce putain d'enfoiré prenait son pied comme ça après que les gros cogneurs se soient amusés avec eux.

Ils venaient de dépasser Milwaukee longeant *Williamette River* en direction du centre de Portland.

— Où est-ce que vous m'emmenez ? demanda soudain Costa en passant la main sur son menton mal rasé.

— T'occupe. Donne-moi plutôt une bonne raison de ne pas te liquider tout de suite, grinça Bolan.

— Ouais, heu... d'accord, je vous ai dit que je vous suis reconnaissant. Posez-moi des questions.

— Je t'en ai déjà posé une. Qu'est-ce que te voulait Bonate ?

Costa émit un nouveau ricanement :

— Il s' imagine qu'il a tous les droits ici. Moi, ça fait douze ans que je contrôle ce territoire. Probable que dans sa tête de parano, j'étais devenu un emmerdeur.

Bolan était dubitatif. Il connaissait trop la *Cosa Nostra* pour croire une telle fable. Les mafiosi, en effet, n'ont pas pour habitude de mettre le feu aux poudres dans un territoire nouvellement occupé. Ils tentent d'abord de s'emparer des rênes en souplesse avant de recourir aux actes expéditifs. Pour cela, ils n'hésitent pas à amadouer, charmer, corrompre, ou faire pression sur les premiers occupants afin de s'assurer leur concours. C'est un *modus operandi* invariable. Aussi l'Exécuteur était-il certain que Costa lui masquait une partie de la

vérité.

— De quelle façon étais-tu devenu emmerdant pour lui ? Dépêche-toi, Stevie. Tu n'as plus qu'une minute pour déballer les vraies réponses. Tâche de ne pas te tromper cette fois.

Le ton glacé de Bolan arracha un frisson au dealer qui répliqua d'une voix plaintive :

— D'accord, j'vous déballe tout. Mais, putain, si on sait que je vous ai parlé, j'suis foutu... Bon, ça remonte à une douzaine de jours... J'avais rencontré une fille sacrément chouette dans un cocktail, une nana comme on en rencontre une seulement tous les dix ans. Imaginez Kim Basinger et vous serez en dessous de la vérité, et une super classe, avec de l'instruction, et tout...

— Abrège !

— C'était pour que vous compreniez mieux. Je lui ai fait un peu de rentre-dedans et je l'ai revue plusieurs fois. Elle est pas farouche pour deux ronds, mais pour ce qui est de céder, mes fesses !

— Ne me dis pas que tu te complais dans l'amour platonique.

— Sûrement pas ! Toutes les nanas finissent par passer à la casserole, c'est une question de temps et du prix qu'on y met, si vous voyez ce que je veux dire.

Bolan voyait très bien ce que voulait dire l'infecte dealer de Portland qui manipulait également plusieurs réseaux de prostituées pour arrondir ses fins de mois.

— Mais le problème c'est que la fille était avec Bonate ? formula-t-il.

— Hé oui ! Je me suis foutu dans la mélasse. Comment j'aurais pu le deviner, hein ? Bref, Bonate a su qu'on se rencontrait et ça lui a filé des boutons.

— Que t'a-t-elle appris ?

L'autre eut un gros rire forcé, tourna la tête vers Bolan pour lui adresser un clin d'œil salace :

— Vous êtes drôlement futé, hein ! Heu, j'peux fumer ?

— Plus tard.

Costa soupira.

— Cet enfoiré m'a fait savoir par la bande que j'aurais du mouron à me faire si je continuais à draguer sa pétroleuse. Mais fallait bien que je me renseigne sur ce qui se passe dans mon territoire. Pour moi, cette gonzesse était une aubaine et je l'ai revue en douce. Je me suis rendu compte qu'elle connaissait pas grand-chose aux combines de son mec, mais j'ai fait des déductions.

Prenant un air suffisant, Costa poursuivit en ménageant ses effets :

— Y a des pontes de la côte est qui sont venus s'installer ici depuis bientôt un an. Ce que j'ai compris, c'est qu'ils ont monté un énorme business avec des vues sur tout le pays, d'est en ouest.

— À Portland ?

— Pas seulement à Portland. D'après ce que j'ai pigé, ils ont foutu leurs pieds dans tout le nord-ouest de l'Oregon. J'ai essayé de me renseigner, mais j'ai rien pu apprendre de précis sur ce qu'ils magouillent. Ces gros mecs sont comme des fantômes, on sait qu'ils sont là, on entend parler d'eux, mais on les voit jamais.

— Qu'est-ce qui te fait dire que c'est énorme ?

— Ben, le fait qu'ils ont mis leurs pognes sur toutes les structures locales. Ils sont au courant de tout ce qui se passe, on peut même pas péter sans qu'ils viennent nous demander pourquoi.

— Tu m'as dit qu'on ne les voit jamais...

— Ils ont des mecs à eux partout, des sales gueules moustachues qui baragouinent un anglais bâtarde de sicilien. Des connards salement mauvais.

— Donne-moi des noms.

— Je connais que Bonate. C'est à lui que j'ai eu à faire jusqu'ici. Y a aussi Grizzly. Je veux dire Julio Grizzoli qui est souvent avec lui, mais celui-là, c'est seulement un buteur. C'est lui qui exécute les contrats du boss.

— Qui est derrière Bonate ?

— Mais j'en sais rien ! geignit Costa.

— Tu en as bien une petite idée ?

— Vaguement, ouais... Je l'ai vu deux ou trois fois en ville avec un type important qui navigue dans le gros pognon national.

— Un *amico* ?

— Non, j crois pas. C'est pas son genre. Ce gus a sûrement fait des études et il ne fait pas partie du Milieu. Il s'appelle Robert Jordan.

— Décris-le-moi.

— Taille moyenne, brun, assez snob et cassant. Un chieur, quoi ! Mais il fout les foies rien qu'à le regarder.

— Tu as dû fouiner dans la région ? enchaîna Bolan qui poursuivait son idée. Quels sont leurs points de chute ?

— Là, j'peux pas vous dire grand-chose. Je crois qu'ils ont un bureau dans le centre-ville, une société qui appartient plus ou moins à Robert Jordan, et puis des installations à droite et à gauche...

— Et la troupe ?

Le dealer baissa les yeux et se mordilla la lèvre.

— On dit qu'ils planquent dans la montagne, du côté de *Devil's Creek*. C'est à environ quatre-vingts kilomètres à l'est, un ancien camp de bûcherons d'après ce que j'ai compris. Dites, vous n'allez quand même pas attaquer ces mecs chez eux ! Ce sont des *malacarni*, des très mauvais. Même vous, vous n'avez aucune chance de vous en tirer.

Bolan ignora la remarque et freina doucement le long d'un grand immeuble de la 122^e Avenue.

- Le nom de la fille ?
- Vanessa Duncan.
- O.K., Stevie. Tu descends.

Costa fixa avec des yeux ronds une plaque en cuivre fixée sur la façade de l'immeuble.

— Mais... qu'est-ce que vous voulez que j'aille foutre chez les fédéraux ?

— Quelques jours au frais te feront du bien, répliqua Bolan en ouvrant sa portière.

— C'est pas bon pour la santé ! grinça le dealer.

— Tu préfères peut-être les bains d'acide ?

Il descendit de la Ford, la contourna par l'avant et empoigna le malfrat par l'épaule puis le propulsa dans le hall du building gardé par deux agents en uniformes.

— James Hendry ? demanda-t-il à l'un d'eux en exhibant brièvement une fausse plaque du FBI sous le nez du planton.

— Bureau 328, répliqua mécaniquement le type.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? grogna méchamment Costa quand ils furent parvenus à l'extrémité du hall. Vous êtes un putain de fédé, ou quoi ?

— Ne te triture pas les méninges. Avance.

Un ascenseur les emporta rapidement jusqu'au troisième étage où Bolan poussa la porte numéro 328. Un grand type blond aux cheveux coupés en brosse était en train de discuter avec deux agents fédéraux près d'un téléphone.

— Hendry ? s'enquit l'Exécuteur.

— C'est moi, fit le blond en relevant un sourcil.

— Mettez-moi ce type au placard et appelez Justice Deux à Washington.

— Qui le demande ? fit Hendry d'un air interloqué.

— Annoncez-lui alpha rouge tracker.

L'air étonné du G'man se transforma en une expression entendue.

— On m'avait annoncé cet indicatif, confirma-t-il tout en pianotant sur son téléphone.

Quinze secondes plus tard, l'Exécuteur obtint Harold Brognola en ligne.

— J'ai besoin qu'on me garde quelqu'un au frais ici pour quelques jours. Au moins quarante-huit heures, annonça-t-il sans préambule.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Je suis sur une piste. Je vais la remonter jusqu'à la source. Tu avais raison, ça m'a l'air important.

— Sois prudent.

— Bien sûr. Tu arranges le coup au niveau de l'antenne locale ?

— O.K., Passe-moi Hendry.

— Je te rappelle à 0920, termina l'Exécuteur en tendant le combiné au G'man.

Sans plus attendre, il se dirigea vers la sortie du bureau, ajoutant cependant :

— Faites attention à ce bonhomme, qu'il ne puisse communiquer avec personne. C'est une priorité alpha.

— C'est bien ce que j'avais compris, rétorqua le grand blond qui s'était raidi dans une attitude à la fois réservée et déférente.

Dès qu'il fut dehors, l'Exécuteur reprit le volant de la Ford et se mit en quête d'une cabine téléphonique. Les quatre chiffres 0920 indiqués à Brognola signifiaient 9 h 20. À 9 h 18, il stoppa devant une cabine vitrée et introduisit une carte de crédit dans l'appareil téléphonique puis composa le numéro du siège du FBI à Washington.

— Tu es gonflé ! ricana Harold Brognola. Je ne pensais pas que tu te pointerais en personne devant Hendry. Il était convenu que...

— Je n'ai pas le temps de respecter les conventions, l'interrompt Bolan. J'avais besoin de neutraliser un *amico* des *amici*, je crois que l'opération va s'enclencher très vite.

— Tu m'as seulement parlé d'une piste...

— Ouais, mais pas n'importe quelle piste. Je renifle la pourriture à grande échelle.

— Bon, ça confirme les nouvelles que je viens d'avoir il y a à peine dix minutes. Une rencontre de grande envergure serait en train de se concocter là où tu es, ou tout au moins dans la région. As-tu remarqué quelque chose dans ce sens ?

— Rien encore. D'où tiens-tu cette information ?

Un soupir passa dans l'écouteur et le chef fédéral déclara :

— Je préfère ne pas en parler pour l'instant, Striker.

— Tu as peur de griller ton type ?

— Je ne tiens pas à ce que l'épisode de Philadelphie se reproduise.

C'était en effet à Philadelphie que Nick Raffalo avait trouvé la mort après avoir été torturé par la racaille mafieuse. Raffalo était un agent fédéral qui avait réussi au terme de longues intrigues à s'infiltrer au sein de la *Commissione* à New York. Augie Marinello Jr., l'ex-sénateur marron de Pennsylvanie, avait été l'instigateur de son assassinat. Augie, maintenant, était en cavale, nul ne savait dans quel antre perdu il planquait sa personnalité pourrie, mais cela n'enlevait rien à la situation.

Bolan lui non plus ne voulait pas que le sinistre épisode de Philadelphie se reproduise. Il n'était donc pas question de s'étendre sur le sujet.

— Compris. J'ai besoin de plusieurs renseignements urgents, Hal. Tout d'abord une fille. Vanessa Duncan.

— Tu peux me la situer ?

— Je ne peux rien te dire sur elle sauf qu'elle gravite dans le milieu des cannibales. Trouve-moi aussi quelque chose sur un certain Robert Jordan. Il paraît que c'est un pont de la finance. Signalement : taille moyenne, brun, assez snob, genre parapluie ambulant. Lui aussi semble être en relation avec le milieu de Portland. Fais chauffer tes ordis, je te recontacterai dans une heure au maximum.

— C'est maigre comme éléments, mais je fais l'impossible.

— J'ai besoin de plus que ça, Hal, répliqua Bolan avec un petit rire grinçant. À tout à l'heure.

Il raccrocha, composa un nouveau numéro, celui d'une chambre d'hôtel près de l'aéroport international de Portland. Jack Grimaldi, le pilote et ami de l'Exécuteur, répondit à la seconde sonnerie :

— Fais chauffer ton hirondelle, Jack. Tu prends l'air et tu vas faire un tour du côté de *Devil's Creek*. C'est à environ quatre-vingt-dix kilomètres au sud-est de Portland et à l'est de Table Rock. Tu trouveras ça sur ta carte de navigation.

— J'ai déjà étudié la région, rétorqua Grimaldi. Je vois dans quelle zone ça se situe, mais il n'y a là-bas que de la forêt, des pins à perte de vue sur des centaines d'hectares.

— Essaie de repérer un camp ou quelque chose qui y ressemble et fais-en un bout de film vidéo. Il se peut aussi que tu tombes sur une concentration d'*amici*, alors sois discret.

— Je me débrouillerai en un seul passage. L'emmerdant c'est que le ciel est de plus en plus bouché. La météo annonce de la pluie et du brouillard dans quelques heures sur Portland. Alors, j'imagine ce que ça doit donner en montagne...

— Ne perds pas de temps, Jack.

— Je suis déjà parti, déclara le pilote en coupant la communication.

L'Exécuteur réintégra la Ford grise qu'il lança en direction du centre-ville. Le ciel virait déjà au gris sombre. De gros nuages filandreux s'appesantissaient sur la cité comme une chape lugubre. En attendant le résultat de la reconnaissance aérienne et des investigations de Brognola, l'Exécuteur allait consulter la banque de données informatique de la Chambre de commerce.

Il avait besoin de savoir qui était qui et qui faisait quoi dans cette cité d'apparence un peu trop tranquille. Le peu d'éléments en sa possession ne lui permettait pas encore de formuler une hypothèse réaliste, mais son instinct lui suggérait avec force que le business monté par la mafia dans l'Oregon n'avait rien à voir avec les combines classiques. Il ne s'agissait sûrement pas de stupéfiants, ni de petit racket. Encore moins d'une prise de pouvoir, l'Oregon n'offrant rien de particulièrement excitant pour les gros chacals mafieux.

Alors quoi ?... Bolan s'adressa une grimace dans le rétroviseur. Le moment n'était pas aux devinettes. Il s'agissait, d'urgence, de localiser l'ennemi, de l'identifier sans équivoque pour préparer ensuite son anéantissement.

« Ces gros mecs sont comme des fantômes », avait déclaré Costa. O.K. Mais Bolan était bien décidé à faire prendre corps à ces fantômes pour voir quels visages ignobles se camouflaient dans la brume poisseuse de Portland.

CHAPITRE III

Des images défilaient lentement sur l'écran vidéo d'un ordinateur portable. On y voyait une petite concentration de bâtiments bas en bois, agglutinés dans une clairière au milieu d'une forêt de hauts sapins.

— Je n'ai pu faire qu'un seul passage, commenta Jack Grimaldi assis à côté de Bolan, les yeux rivés sur l'écran. Et encore, j'ai eu du pot d'obtenir ces vues. Les nuages étaient déjà à mi-pente quand je suis arrivé au-dessus de la montagne. Deux minutes de plus et c'était foutu.

Les prises de vues pourtant étaient suffisamment claires et précises pour que l'Exécuteur puisse les interpréter. Il s'agissait bien d'un cantonnement isolé en plein milieu de la forêt, sans doute un ancien camp de bûcherons ou une scierie, ainsi que l'avait précisé Stefano Costa. Une assez large travée partant de la clairière descendait le long de la montagne, équipée de ce qui pouvait être une sorte de téléphérique pour l'acheminement des arbres coupés.

Bolan, grâce à un logiciel de traitement d'informations, sélectionna une vue qu'il agrandit plusieurs fois sur l'écran. Ainsi, on pouvait distinguer d'assez nombreuses silhouettes humaines immobiles ou en marche, plusieurs véhicules, et quelques engins de chantier.

— Merde ! s'exclama Grimaldi. Je n'avais pas remarqué ça en passant au-dessus.

Ce qui avait excité sa curiosité, c'était une dizaine de gros objets ronds qui semblaient accrochés sur le toit du plus grand des bâtiments.

— Il y a un filet de camouflage sur le toit, dit Bolan. Voilà pourquoi tu n'as rien pu voir.

— Je me demande ce que ça peut être. On dirait des antennes de télé pour la réception des émissions par satellites.

— Je ne vois en effet aucune autre explication, répliqua l'Exécuteur qui fit passer une autre vue sur l'écran puis l'agrandit au maximum, centrant le plan focal sur les objets insolites. Cette fois, il n'y avait pas de doute, il s'agissait bien d'antennes paraboliques.

Le pilote rigola :

— Ils veillent au moral de la troupe en leur filant un maximum de programmes TV ! Qu'est-ce que tout ça te suggère, Mack ? Un camp retranché ?

Bolan resta silencieux, ses pensées s'enchaînant à toute vitesse. D'évidence, il ne s'agissait pas d'un simple cantonnement pour y maintenir de la troupe. Il était prêt à parier que le bâtiment surmonté

d'antennes recelait des équipements techniques qui n'avaient strictement rien à voir avec le confort moral des soldats de la mafia.

— Ça m'a tout l'air d'un centre de communications hertziennes, formula-t-il.

— Destiné à quel usage ?

— On peut tout imaginer, même les hypothèses les plus dingues. Par contre, je commence à comprendre un peu mieux pourquoi les *amici* ont choisi l'Oregon.

— Ouais, c'est un coin rêvé pour s'y planquer et y installer ce genre de bidules en toute tranquillité.

Le terme communications par satellites s'était incrusté dans l'esprit de l'Exécuteur bien qu'il ne fût pas en mesure d'en discerner l'utilisation par la mafia, pas plus que les motivations.

Il fit plusieurs tirages papier des clichés sur une mini imprimante laser, les plia et les mit dans sa poche.

— Tu peux remettre le matériel dans la mallette, dit-il à Grimaldi.

Il décrocha le téléphone et appela Brognola.

— As-tu eu mes informations ?

— Oui, répliqua vivement Brognola. Et je crois que tu vas être particulièrement intéressé. On devrait passer en codage.

— O.K., Donne-moi cinq secondes.

Bolan fixa un *scrambler* sur le combiné, mettant ainsi la conversation à l'abri de toute compréhension par un éventuel mouchard électronique. Brognola réalisait la même opération de son côté.

— Je t'écoute, annonça ensuite l'Exécuteur.

— Bon... Vanessa Duncan, d'abord. Contrairement à ce que je craignais, ça n'a pas été très difficile. Elle est la fille d'un sénateur de l'Oregon, Michael Duncan. Elle a fait des études artistiques à Boston, sur la côte est. Rentrée au bercail, son père lui a acheté une galerie de peinture dont elle est toujours la propriétaire. Jusque-là, tout est normal. Mais j'ai eu l'idée de consulter le fichier électronique de l'antenne de Boston. Cette Vanessa n'est pas spécialement une oie blanche. Un an avant de quitter la côte est, elle a été l'objet d'un mandat d'inculpation pour prostitution.

— Elle faisait le tapin ?

— Plus exactement, elle vendait ses charmes à domicile chez des clients que lui procurait un certain Alex Parisi. Ce nom te dit quelque chose ?

— Bien sûr, rétorqua Bolan qui se remémorait parfaitement son blitz à Boston où il avait eu l'occasion de croiser le chemin de Parisi.

Le petit proxénète n'avait pas une grande importance pour lui et il n'avait pas jugé utile de se lancer à sa poursuite. En tout cas, il était curieux de voir comment les personnages et les événements se

rebouclaient sur eux-mêmes. Mais il est vrai que le monde de la mafia, tout en s'étendant sur une infinité de territoires, est pourtant tout petit.

— En quelque sorte, elle se vendait pour payer ses études ! ricana Bolan.

— Oui, c'est devenu très à la mode. Y a plus aucune morale, mon vieux...

— Mais ça ne colle pas, Hal. Ne me dis pas que le sénateur Duncan n'était pas capable de lui financer ses études.

— À l'époque, le torchon brûlait entre la fille et le père. Il faut savoir que la femme de ce dernier l'avait plaqué en emportant les neuf dixièmes de la fortune de Michael Duncan. Paraît qu'elle a fait ça légalement, ça a d'ailleurs été publié dans la presse locale. Mais c'est une autre histoire...

— Duncan était-il au courant que sa fille avait été call-girl à Boston ?

— Non. Selon ce que j'ai appris, l'affaire s'est terminée en queue de poisson. Cinq jours après son inculpation, le client qui l'avait dénoncée s'est rétracté. Je te passe les détails, mais on imagine facilement les pressions qui ont pu être faites ou les enveloppes filées en douce. Par contre, le dossier subsiste à Boston.

Bolan questionna incidemment :

— Es-tu sûr qu'aucune information à ce sujet n'est parvenue en Oregon ?

— Autant qu'on puisse l'être sur le plan officiel. Quant aux *amici*, c'est possible. Tu les connais mieux que moi. Le téléphone arabe a évidemment pu fonctionner. Est-ce que ça a une importance pour toi ?

— Peut-être. Je me demandais comment la *Cosa Nostra* a envisagé de se servir de cette fille. Que dit-on de son sénateur de père ?

— La même chose que de la plupart des politiciens. Il ne brigue apparemment pas la présidence, mais il est ambitieux. On dit même qu'il a les dents très longues. À part ça, aucun problème avec la justice.

— Et en ce qui concerne Robert Jordan ?

— Je n'ai malheureusement que peu de renseignements sur lui personnellement. Officiellement, il est arrivé à Portland voilà environ huit mois. Il est citoyen britannique, mais bénéficie d'un permis de séjour permanent sur le territoire américain. C'est un businessman qui paraît plein aux as. Il a d'ailleurs investi en plusieurs fois une dizaine de millions de dollars dans des affaires plus ou moins sous le contrôle légal de Duncan.

— C'est tout ?

— Attends. Je gardais le meilleur pour la fin. Robert Jordan est fiancé officiellement à Vanessa Duncan depuis maintenant trois mois.

— Drôle d'imbroglia et curieux enchaînement... Mais en fait, ça n'a rien d'étonnant. Jordan semble être en affaires avec la mafia locale.

Brogna lança un petit sifflement dans le téléphone :

— Tout se reboucle, hein ?

— Et comment !

Bolan entendit claquer un briquet à travers l'appareil, puis un bruit de souffle.

— Qu'as-tu découvert de ton côté ? s'enquit le G'man.

— Une fabrique d'aliments pour animaux que la mafia utilisait pour liquider certains emmerdeurs. Une sorte d'abattoir où ils découpaient en morceaux les gêneurs avant de les faire disparaître dans de l'acide nitrique.

Bolan perçut un grincement de dents tout contre son oreille.

— J'y ai récupéré *in extremis* une petite crapule qui m'a fourni quelques éléments d'information.

— Le type que tu as débarqué chez Hendry ?

— Oui. J'espère que tu lui as donné comme consigne de le garder au placard.

— Évidemment. De ce côté, tu peux dormir sur tes deux oreilles.

— Je n'ai pas tout à fait envie de dormir, ricana Bolan.

— Peut-on savoir quel est maintenant ton programme ?

— Tout d'abord, aller discuter avec une certaine Vanessa Duncan. Ensuite, je vais organiser une petite virée sur un camp de bûcherons dans la montagne. À ce propos, peux-tu te renseigner sur des installations qui auraient été faites dans la région de Table Rock ? C'est à environ cent kilomètres au sud-est de Portland.

— Quel genre d'installation ?

— A priori, ça ressemble à un centre de télécommunication. Il se pourrait que ce soit un relais hertzien.

— Je vais essayer. Où puis-je te rappeler ?

— C'est moi qui te contacterai. Par ailleurs, je vais te faire parvenir une disquette informatique contenant les vues aériennes des installations dont je viens de te parler. Si je rate mon coup, tu pourras reprendre l'affaire.

— Je n'aime pas entendre ça, Mack.

— T'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de mourir en Oregon. Il y fait trop humide.

— T'as intérêt ! s'esclaffa Brogna.

Bolan reposa le combiné sur sa fourche et débrancha le *scrambler*. Il resta songeur un long moment. Ainsi qu'il s'y était attendu, Stefano Costa lui avait raconté un maximum de salades, peut-être par crainte de représailles de la part de ses pairs, mais plus vraisemblablement parce qu'il tenait à retirer personnellement les marrons du feu.

Le dealer avait eu chaud aux fesses, mais son esprit vicieux lui avait sûrement suggéré de mettre à profit l'intervention de Mack Bolan. L'éventualité d'un nettoyage de terrain pouvait lui laisser entrevoir une ouverture plus facile pour ses desseins machiavéliques. Il n'avait donc livré qu'une partie de la vérité à Bolan, faussant des informations et en ajoutant même certaines autres sans aucun fondement.

Il était en effet invraisemblable qu'il se soit laissé abuser au sujet de la fille Duncan. Bien qu'il ne fût qu'un truand de très moyenne envergure et sans grande intelligence, il était suffisamment rusé pour avoir rapidement compris la situation exacte. Et, s'il s'était accroché après elle au risque de représailles, c'était évidemment dans un objectif bien précis et non pas parce qu'elle lui avait tapé dans l'œil. Pour une crapule comme Costa, les femmes, de quelque milieu et de quelque niveau intellectuel qu'elles fussent, ne sont que des nanas. Des culs dont on se sert pour faire du pognon facile et sans trop de risque.

Cela impliquait presque à coup sûr la connaissance que Vanessa Duncan avait été call-girl à Boston quelques années auparavant.

À présent, la situation se clarifiait un peu, tout au moins pour ce qui était des motivations psychologiques. Quant à la nature de la grosse combine de Portland, tout se résumait encore à un gros point d'interrogation, car l'Exécuteur ne voulait considérer que des faits précis et sans équivoque.

Costa n'était qu'un petit rongeur comme tant d'autres qui était venu fouiller dans la poubelle des grosses légumes mafieuses et ce qu'il avait sans doute découvert avait rapidement failli lui coûter la vie.

Conclusion : il fallait poursuivre la mission dans cette voie.

Bolan reporta son attention sur Grimaldi :

— Prépare un matériel complet pour une opération en montagne, Jack. Armement semi-léger, des munitions en conséquence et de l'explosif C-4.

— La routine, quoi ! Nous y allons tous les deux ?

— Négatif. Tu me largueras par hélico au-dessus de l'objectif. J'aurai besoin de la combinaison renforcée.

Ils étaient arrivés à Portland à bord d'un Piper Bonanza dans lequel l'Exécuteur avait chargé un petit arsenal de guerre. Pour l'instant l'appareil était garé dans un hangar privé de l'aéroport.

— Mets également la disquette dans une enveloppe solide et poste-la à l'attention de Hal, ajouta-t-il.

— Ce sera fait. Et toi ?

— Je vais aller discuter quelques instants avec une dame.

— C'est ça ! À moi les corvées pendant que tu te payes du bon temps, rigola le pilote.

Bolan lui envoya une tape amicale sur l'épaule et sortit. Il n'envisageait nullement que la discussion qu'il allait avoir puisse être une partie de plaisir, bien au contraire. Ce qu'il venait d'apprendre par le haut fonctionnaire de Washington faisait naître en lui un très mauvais pressentiment. Vanessa Duncan était-elle une dame de cœur placée par le destin sur son chemin, ou plus vraisemblablement une dame de pique qu'il fallait considérer comme une ennemie potentielle ?

D'instinct, il connaissait la réponse. Il pressentait déjà le marécage sulfureux dans lequel il risquait de s'enfoncer au moindre faux pas. Pas question, cette fois, de marcher sur la pointe des pieds en écoutant aux portes. Pour avoir un minimum de chances d'aller jusqu'au bout de cette opération, il fallait au plus vite obtenir un dernier renseignement, prendre les gros chacals de vitesse, choisir sa cible sans se tromper, puis foncer dans le tas.

C'était de cette façon que Mack Bolan allait jouer sa vie. Il n'y avait pas d'alternative.

CHAPITRE IV

La galerie d'art était située à l'ouest, près de *Williamette River*, dans un des quartiers les plus chics de la cité. Une baie vitrée courait sur une quarantaine de mètres au rez-de-chaussée d'un immeuble de seize étages, dévoilant aux passants un luxueux arrangement de tentures, de balustres soutenant des sculptures, le tout mis en valeur par un subtil éclairage. Une quinzaine de clients s'y trouvaient déjà pour ce qui semblait bien être un cocktail.

L'Exécuteur se gara à proximité, traversa la chaussée et pénétra dans l'établissement. Avisant une hôtesse blonde portant un badge au nom de la galerie, il s'enquit :

— Vanessa Duncan ?

— Vous trouverez M^{lle} Duncan dans la loge des tableaux, tout au fond, sourit l'employée en désignant un couloir balisé par des spots lumineux.

Il s'y achemina, déboucha dans une salle aussi imposante que la première, et où se tenaient d'autres clients affairés à discuter et à engloutir des toasts. Il n'eut aucun mal à repérer Vanessa Duncan. Costa le dealer, tout au moins sur ce point, n'avait pas menti. C'était une fille superbe avec un visage aux traits fins, des yeux profonds et intelligents, au teint éclatant. Elle portait une robe fourreau noire fendue sur un côté jusqu'à la hanche et barrée à la taille par une large ceinture dorée, laissant entrevoir des jambes longues et galbées aux pieds chaussés d'escarpins à hauts talons également dorés.

Il marcha vers elle alors qu'elle quittait un couple de Japonais harnachés d'appareils photo.

— Costa est mort, lui annonça-t-il sans préambule sur un ton badin.

Le sourire de la fille se figea et ses yeux le détaillèrent avec une curiosité nuancée d'inquiétude.

— Pardon ?

— Steve Costa s'est fait liquider, répéta froidement Bolan. Nous devrions en discuter plus tranquillement.

Il crut un instant qu'elle allait passer son chemin sans plus lui prêter attention, mais elle cilla, lui fit un petit signe de la tête et se dirigea vers un bureau tout au fond de la galerie.

— Je vous écoute, dit-elle d'une voix un peu dédaigneuse en s'asseyant sur l'accoudoir d'un grand fauteuil en cuir.

Durant un instant, elle donna l'impression de jauger le visiteur, examinant son costume de bonne coupe en alpaga, puis s'attachant à observer son visage.

— Je vous ai dit l'essentiel, répliqua Bolan.

— Mais je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Elle eut un petit rire contenu :

— Si c'est votre façon habituelle de draguer, je ne trouve pas ça très drôle. Et je n'ai pas de temps à perdre.

— Moi non plus. Ce que j'ai à vous dire n'a effectivement rien de drôle. Et ne me dites pas que vous ignorez qui est Costa.

— Bon, admettons. Vous dites qu'il est mort... Et après ?

Bolan sentait la tension monter en elle malgré le visage calme qu'elle lui opposait. Il accentua encore sa gêne en commentant d'un ton glacé :

— Ils l'ont fait parler en utilisant des méthodes aussi efficaces que celles de la Gestapo. Ensuite, ils l'ont découpé en morceaux avant de le plonger dans une baignoire remplie d'acide pour le faire disparaître. Est-ce que vous comprenez un peu mieux la situation maintenant ?

Elle frissonna :

— C'est horrible, mais je ne vois pas en quoi je suis concernée.

Bolan alluma une cigarette avant de rétorquer :

— Nous pourrions discuter longtemps ainsi, mais c'est un jeu stupide. Costa vous faisait chanter.

Cette fois, il avait marqué un point. Le visage impassible de Vanessa Duncan se crispa. Ses yeux se voilèrent et elle se mordilla la lèvre inférieure. Piochant une longue cigarette dans un étui, elle parut chercher du regard un briquet qu'elle ne trouva pas. Bolan lui tendit du feu, attendit qu'elle eût soufflé un long nuage de fumée et lui dit d'un ton plus aimable :

— Jouons cartes sur table. Je connais beaucoup de choses à votre sujet, mais je ne suis pas a priori votre ennemi.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Peu importe. Je vous ai dit que je ne suis pas votre ennemi. À moins que vous refusiez de coopérer.

Elle eut un petit rire amer et Bolan nota que les doigts qui tenaient la cigarette tremblaient légèrement.

— Qu'appellez-vous coopérer ?

— Répondez simplement à mes questions et tout ira bien pour vous.

— Et si je refuse ?

— Vous êtes déjà dans un fichu pétrin. Vous pouvez y plonger encore plus, à vous de choisir. Ce pétrin a un nom : mafia. Ça non plus, ne me dites pas que vous l'ignorez.

Elle laissa écouler de longues secondes avant de rétorquer :

— Qui me dit que vous n'êtes pas un requin vous aussi ?

— Rien. C'est un risque à courir. Mais si je faisais partie de l'*Honorata Societa*, je ne serais pas ici en train d'essayer de vous sauver

la mise. Vous avez le choix : dites-moi ce que je veux entendre et je m'efforcerai de vous éviter le pire. Ou alors je quitte immédiatement ce bureau et vous en prendrez pour au moins quinze ans. Imaginez à quoi vous ressemblerez quand vous sortirez de taule, et réfléchissez aussi aux conséquences de votre incarcération sur la vie politique du sénateur Duncan.

Il lui montra brièvement sa plaque du FBI, la rempocha, et assena un dernier coup :

— Je suis informé au sujet de vos frasques à Boston. Est-ce de cette façon que Costa a tenté de faire pression sur vous ?

— Bon, je vois que je n'ai pas grand-chose à vous apprendre ! soupira-t-elle après avoir tiré longuement sur sa cigarette. C'est exact, ce porc m'a menacée de faire connaître à mon père certains détails de ma vie passée sur la côte est. Mais tout cela est bien fini. À l'époque, j'étais très jeune et inconsciente.

— Vous étiez déjà manipulée par la mafia, affirma Bolan. Qu'est-ce que Costa exigeait de vous ?

— Il voulait que je lui obtienne des passe-droits pour monter des boîtes de nuit en ville. Vous savez qu'il y a une législation à ce sujet...

— Ce n'est sûrement pas le principal. Videz votre sac jusqu'au bout, Vanessa.

— Il exigeait aussi que je le mette en relation avec mon père et d'autres personnalités de son entourage.

— Comme Robert Jordan, par exemple ?

— Heu, oui.

— De quelle façon Jordan est-il mouillé avec les *amici* ?

— Lui ? Mais il n'a rien à voir avec ces histoires. C'est un homme très au-dessus de toutes ces affaires malhonnêtes.

— Qu'en savez-vous exactement ? questionna sèchement Bolan.

— Bob et moi nous sommes fiancés.

Bolan ricana.

— Vous le suivez peut-être dans tous ses rendez-vous ?

— Il n'est pas comme ça, je vous l'assure.

— Alors comment expliquez-vous le fait qu'il rencontre régulièrement des mafiosi comme Giuseppe Bonate ?

Elle n'eut pas le loisir de lui répondre. Le téléphone sonna sur le bureau à portée de sa main. Elle amena le combiné près de son visage, annonça :

— *Duncan Art gallery.*

Une dizaine de secondes passèrent, au terme desquelles elle répliqua :

— Entendu, je me prépare.

Puis, reconsidérant son visiteur :

— Je dois sortir. Voulez-vous me laisser un téléphone où vous

joindre ?

— Inutile. Je saurais où vous recontacter le cas échéant.

— Vous êtes très sûr de vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Une dernière question : comment avez-vous connu Robert Jordan ?

— Je ne vois pas comment ma vie privée peut intéresser le FBI...

— Répondez.

Elle se leva, chassa une poussière imaginaire sur le bas de sa robe.

— Par mon père, tout simplement. Bob a investi beaucoup d'argent à Portland. Et c'est à l'occasion d'un cocktail donné à l'issue d'une opération immobilière que je lui ai été présentée. C'est un homme très riche et très intègre. Il a même fait cadeau à la ville de trois stations privées de télévision et d'un musée d'Histoire.

— Un mécène ? sourit l'Exécuteur.

— Mieux que ça. Avec l'accord de mon père, il envisage de faire de Portland la capitale culturelle des États de l'Ouest. Voilà, je crois vous avoir suffisamment éclairé sur la moralité de Robert Jordan. Quant à ce Steve Costa, je suis navrée d'apprendre sa mort, mais ce n'était qu'un voyou qui essayait à travers moi d'arriver à des fins malhonnêtes. Croyez-moi, je n'ai rien fait pour l'encourager, et je dois vous avouer que sa disparition me soulage... Maintenant, me permettez-vous de quitter mon bureau ?

Elle avait prononcé la dernière phrase avec défi. Bolan hocha silencieusement la tête, s'écartant pour la laisser passer. Puis il sortit à son tour et flâna quelques instants dans la salle contiguë, examinant les nombreux tableaux accrochés aux murs dont la plupart n'étaient que des croûtes proposées pourtant à des prix exorbitants.

Du coin de l'œil, il vit Vanessa Duncan passer un manteau léger sur ses épaules avant d'échanger quelques mots avec une hôtesse. Il la laissa franchir le seuil de la galerie, attendit un peu avant de suivre la même direction.

Ce qu'elle lui avait dit au sujet de Jordan correspondait à ce que tout le monde pouvait apprendre. Lors de sa visite à la Chambre de commerce, il en avait compulsé les archives et trouvé un article de presse qui faisait l'éloge du personnage. Une photo d'assez bonne qualité le montrait en compagnie du sénateur Duncan avec lequel il échangeait une poignée de main. Le visage était celui d'un homme d'affaires énergique et snob au regard sombre évoquant pour l'Exécuteur un indéfinissable souvenir. Pourtant, il était certain de ne jamais s'être trouvé en face de lui, de près ou de loin. Mais sans doute était-ce l'expression rusée de l'individu qui provoquait en lui ce vague sentiment de déjà-vu. En tout cas, Robert Jordan faisait partie de la race des grands prédateurs, c'était indéniable.

La circulation était devenue assez dense dans la rue. Il remarqua

une longue limousine Lincoln toute blanche qui stationnait en double file, gênant les véhicules en mouvement. La fille s'y dirigeait à pas rapides.

L'Exécuteur s'apprêtait à monter dans sa Ford de location lorsque son instinct le mit soudain en alerte. Le chauffeur de la Lincoln quittait son volant pour venir ouvrir la portière arrière à Vanessa Duncan. Il la referma ensuite et promena un rapide coup d'œil circulaire dans la rue. Le temps d'un battement de cœur, leurs regards se croisèrent et l'homme fronça les sourcils puis détourna vivement la tête et reprit son volant.

L'Exécuteur avait instantanément mis un nom sur la face large supportée par un cou de taureau : Salvatore Aggrigente. Un ex-tueur garde du corps d'Augie Marinello Jr. Une sacrée coïncidence !

Bolan était sûr que le mafioso l'avait également reconnu et c'était une sale affaire. S'il laissait le sinistre personnage répandre la nouvelle de sa présence à Portland, le plan envisagé tombait à l'eau. Non seulement on lancerait plusieurs meutes après lui, mais encore la mafia mettrait toutes ses affaires illégales en sommeil, empêchant ainsi Bolan de remonter à la source sulfureuse. Dans quelques instants, sans aucun doute, Aggrigente donnerait l'alerte aux autres *amici* en les appelant par le radiotéléphone dont la grosse antenne était visible sur le coffre arrière de la Lincoln.

Il ne pouvait donc le laisser vivre. Mû par un réflexe, il dégaina le Beretta silencieux qu'il pointa devant lui. Un quart de seconde plus tard, une ogive chuintante jaillit du gros cylindre réducteur de son et parcourut encore plus rapidement la quinzaine de mètres qui la séparait de sa cible. L'embase de l'antenne se désintégra sous l'impact, la balle de .9 mm ricochant ensuite sur la tôle du coffre avant de s'écraser sur l'extrémité gauche de la lunette arrière.

Le danger immédiat était éliminé, mais Bolan grimaça. Le gros véhicule était visiblement blindé et ses vitres à l'épreuve des balles. Un tank sans doute capable de résister à des rafales de mitraillette, et possédant vraisemblablement des pneus également alvéolés à haute résistance.

Tout de suite après l'impact, le moteur du mastodonte ronfla sourdement et celui-ci fit un bond en avant, s'incrutant dans la circulation en manquant télescoper un autre véhicule.

Bolan bondit au volant de sa Ford sous l'œil médusé d'un passant qui l'avait vu brandir son arme, puis il se dégagea de son créneau et se lança à la poursuite de la grosse caisse blanche.

Aggrigente avait déjà une centaine de mètres d'avance. En conducteur expert, il s'était arrangé pour dépasser toute une file de voitures qui à présent formait écran devant l'Exécuteur. Ce dernier accéléra, crocheta plusieurs fois en klaxonnant pour se frayer un

passage. Sous les insultes de plusieurs chauffeurs, il réussit à combler la moitié de son retard, mais, déjà, la Lincoln virait dans une rue adjacente en direction du nord.

Sans avoir besoin d'être devin pour le comprendre, il était clair que Sal Aggrigente envisageait deux solutions possibles : larguer son poursuivant en utilisant la topographie des lieux qu'il devait très bien connaître, quitte à provoquer des carambolages susceptibles de bloquer la circulation derrière lui, ou tenter de rejoindre un point où il pouvait compter sur du renfort.

Visiblement, c'était cette deuxième issue qu'il avait choisie. Sûr d'être à l'abri des coups de feu, peut-être même envisageait-il d'entraîner Bolan dans un guet-apens.

La fille, elle, n'avait sans doute aucune certitude quant à la résistance aux impacts de la grosse carrosserie blanche. À travers les vitres fumées, l'Exécuteur distinguait vaguement son visage qui se tournait fréquemment vers l'arrière. À un carrefour, la limousine freina bruyamment pour éviter la collision avec un véhicule venant perpendiculairement, mais ne put empêcher son pare-chocs massif d'accrocher une aile. La voiture immobilisée, des cris et des insultes : ce fut cet instant que Vanessa Duncan choisit pour prendre la tangente. Jaillissant par la portière arrière brusquement ouverte, elle traversa la chaussée en courant, hurlant à tue-tête, puis disparut dans l'entrée d'un supermarché.

Aggrigente, lui, n'avait pas perdu le nord. Faisant ronfler son moteur, il repoussa hors de sa trajectoire le véhicule accidenté tandis que son chauffeur continuait de crier hystériquement, et relança son tank dans la circulation devenue moins dense.

La fille s'était éclipsée. Tant mieux. Bolan allait pouvoir conclure l'affaire sans risquer de mettre sa vie en danger. Il serra les dents, concentra toute son attention sur le pilotage de la Ford lancée à tombeau ouvert dans les rues de Portland.

CHAPITRE V

Après quinze secondes d'une course folle dans *M.L. Boulevard*, la Lincoln Continental freina dans un crissement infernal de pneus, tangua un instant puis repartit en pleine accélération pour virer à angle droit dans une rue transversale. L'Exécuteur réalisa la même manœuvre cinq secondes plus tard. Selon son estimation, le nouvel axe devait les faire déboucher à proximité des quais de *Williamette River*.

Ils y parvinrent en effet et l'Exécuteur crut un instant que le buteur de la mafia perdait le contrôle de son véhicule. Celui-ci avait amorcé un tête-à-queue, ses roues montant sur un mauvais trottoir et patinant un instant dans le vide. L'arrière du mastodonte alla percuter la façade d'un immeuble dans un vacarme de ferraille malmenée, mais un contre-braquage le ramena dans l'axe de la chaussée.

À présent, la circulation était quasiment nulle et il allait falloir profiter rapidement de la circonstance, car il devenait de plus en plus évident qu'Aggrigente poursuivait son chemin vers un objectif précis. Sans doute tentait-il de rejoindre ses copains dont il espérait un renfort *in extremis*.

Pour l'Exécuteur, le problème se présentait d'une manière purement mécanique. Puisque le tank blanc possédait une carapace qui mettait le gros flingueur à l'abri des armes conventionnelles, il fallait utiliser les grands moyens. Mais le risque était énorme.

Aggrigente, maintenant, s'engageait sur une des rampes descendantes donnant accès aux quais de la rivière Williamette. De nouveau, la Lincoln bondit en avant dans un grondement d'animal enragé, laissant une grosse trace de gomme sur l'asphalte.

Bolan, lui, s'engagea sur la route qui surplombe les quais en parallèle et fit rugir le moteur de la Ford qui se mit à vibrer et à tanguer nerveusement avant de se lancer en pleine accélération sur la voie étroite.

Un panneau « *One Way* » signalait qu'il ne risquait pas de rencontrer de véhicules venant en sens inverse, mais un second panneau indiquait que la chaussée se terminait en cul-de-sac cinq cents mètres plus loin. Ce n'était plus à présent qu'une question de secondes. Pied au plancher, il réussit à se maintenir au même niveau que la Lincoln dont il pouvait voir la forme massive trois mètres en contrebas.

Un petit parapet en béton garnissait la chaussée sur sa gauche, protection bien fragile en cas de dérapage ou de perte de contrôle d'un véhicule. Brusquement, il vit l'ouverture. Le muret de séparation se

terminait une centaine de mètres plus loin à l'amorce d'un petit chantier abandonné.

C'était l'instant ou jamais. Il fit alors donner tout ce qu'il pouvait au moteur de la Ford pour dépasser sa proie, réussit à prendre deux secondes d'avance, puis freina à mort pour réduire brutalement sa vitesse.

Dans un abominable crissement de pneus, la voiture partit de travers en tressautant follement. Bolan, alors, relâcha le frein, accentua la glissade de la Ford par un coup de volant sec, déverrouilla sa portière qu'il ouvrit brutalement d'un coup d'épaule et s'éjecta sur la chaussée dans un rapide roulé-boulé. Il se reçut durement sur le sol, roula encore pour atténuer sa chute. Se stabilisant tout près du parapet, le souffle à moitié coupé, il se pencha pour observer le bond fantastique que la Ford accomplissait dans le vide.

Aggrigente dut se rendre compte du danger au dernier moment, alors que le projectile de près de deux tonnes était déjà à la moitié de sa course dans le vide. Instinctivement il bloqua les freins du mastodonte dont les pneus se mirent à pousser des cris déchirants. Mais il était trop tard. La Ford atterrit comme une bombe sur le long capot immaculé. Immédiatement après, une extravagante cascade s'accomplit le long de la rivière tandis que l'Exécuteur dégringolait rapidement la pente rocailleuse qui le séparait du quai.

À cinquante mètres de lui, les deux véhicules poursuivaient une course démente dans un fracas de tôles déchiquetées, imbriqués l'un dans l'autre et tournoyant dans un invraisemblable ballet. Attachée comme une énorme verrue sur l'avant de la limousine, la Ford n'était déjà plus qu'une épave, vitres brisées, tôle éventrée et tordue. La trajectoire tourbillonnante paraissait vouloir se poursuivre indéfiniment, mais un obstacle y mit brutalement fin. Rebondissant contre une bite d'amarrage le long de la berge, le monstrueux assemblage de ferraille fut violemment déporté en direction d'un engin de chantier qu'il percuta dans un bruit d'enfer.

Des débris de verre et d'acier jaillirent dans tous les sens, un radiateur crevé émit une longue plainte lugubre, puis le silence tomba d'un coup.

Mack Bolan avait déjà parcouru en courant les deux tiers de la distance qui le séparait de la collision. Beretta au poing il contourna les deux carcasses toujours enchevêtrées. Incroyablement, le tank blanc avait résisté au télescopage. Sa carrosserie était bosselée, déchirée, constellée de marques de toutes sortes, mais l'ensemble de la caisse avait tenu bon. Derrière les vitres encore intactes, l'Exécuteur apercevait un visage grimaçant. Toujours en vie, Salvatore Aggrigente le fixait d'un regard haineux. Sa bouche tordue dans un affreux rictus débitait sans doute des obscénités que Bolan ne pouvait entendre,

mais qu'il devinait aisément.

Des cris et des interpellations commencèrent à se faire entendre depuis la route en surplomb. Plusieurs ouvriers en combinaison se penchaient par-dessus le petit parapet pour observer la scène et l'un d'eux avait déjà entrepris de dévaler la pente. Bolan les obligea à disparaître en tirant un coup de feu avec son Beretta, silencieux ôté. Mais le temps passait, il ne pouvait s'éterniser sur ce quai que la foule n'allait sûrement pas tarder à envahir.

Aggrigente, lui, avait compris la situation et restait prudemment enfermé dans son habitacle blindé, affichant à présent un visage narquois et lui adressant à travers les vitres un geste obscène de la main.

Une forte odeur d'essence se dégageait des deux épaves tandis qu'un filet de carburant commençait à courir sur la chaussée. Bolan eut à son tour un rictus de satisfaction. La solution était là. Le Beretta cracha une rafale de trois projectiles sous les carrosseries, provoquant de courtes étincelles bleues. Instantanément, un « woof » sourd se fit entendre en même temps qu'une boule de feu se développa, englobant d'un coup les deux épaves.

Maintenant, le flingueur de la mafia avait le choix : griller comme un porc dans son cercueil métallique ou s'en dégager et affronter l'Exécuteur. Ce fut évidemment cette dernière solution pour laquelle il opta.

Violemment repoussée, la portière avant gauche démasqua l'intérieur de l'habitacle, mais ce ne fut pas par cette issue que le mafioso choisit d'échapper à son sort. En effet, il jaillit soudain par la portière opposée, traversant comme une flèche le rideau de flammes grondantes, et commença tout de suite à tirer de rapides coups de feu en direction de Bolan qui sentit les projectiles le frôler.

La manœuvre était prévisible et, dès la première détonation, il avait plongé au sol. Se redressant d'un bond, il aligna l'énorme silhouette d'Aggrigente qui s'enfuyait sur le quai en courant comme un damné. Il fit une rapide visée et lui logea une balle dans chaque épaule pour le neutraliser puis s'élança vers le tueur dont la masse s'avachissait dans une chute incontrôlée et brutale.

S'agenouillant près de lui, il lui plaça le canon du sinistre flingue sur la gorge :

— Fais ta prière, Sal.

L'autre le fixa avec une lueur féroce dans les yeux.

— C'était bien toi, Bolan...

— Ouais. Tu as quelque chose à dire ?

Un ricanement douloureux s'échappa de la bouche lippue :

— J't'emmerde. J'ai pas envie de parler.

Bolan comprit en effet qu'il ne tirerait rien du blessé. Il connaissait

l'essentiel de son passé. Aggrigente était un dur, pas un voyou à la petite semaine comme en utilise parfois la mafia pour des besognes subalternes. Il avait toujours gravité dans le milieu des chefs, leur servant de garde du corps ou de buteur. C'était un hit-man, un robot conditionné pour tuer, sans aucun état d'âme et pour qui les sentiments n'étaient que des mots insignifiants.

La dernière fois qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir Aggrigente, c'était à Philadelphie où il faisait partie de la garde privée d'Augie Marinello.

— Augie t'a laissé tomber ? ricana l'Exécuteur en enfonçant un peu plus le canon du Beretta dans le cou épais.

— Va te faire enculer, enflure !

Sur la route en surplomb, de nouvelles silhouettes s'étaient agglutinées pour observer l'in vraisemblable scène. À présent, les deux véhicules en ruine se consumaient dans un intense brasier dont le ronflement grandissait de seconde en seconde. Soudain, une énorme déflagration secoua l'air. Des gouttelettes d'essence en feu retombèrent à la ronde et une clameur s'éleva du groupe des spectateurs massés sur la route.

Un sourire sardonique s'afficha sur la large face du mafioso qui fixait toujours Bolan d'un regard illuminé.

— Vas-y, fumier, crève-moi. Je te dirai rien.

Bolan en était convaincu. Il déplaça rapidement le Beretta qui tonna, crachant une pastille brûlante au milieu des sourcils touffus de l'ordure mafieuse.

Ses yeux se voilèrent d'abord, puis parurent vouloir sortir de leurs orbites sous la poussée brutale des humeurs cervicales libérées par le passage du projectile. Salvatore Aggrigente mourut en un dixième de seconde, son âme puante s'envolant vers l'enfer.

Il n'était que temps de disparaître. Déjà, on entendait une sirène de police lancer son chant lugubre dans le lointain.

Bolan avisa un petit tunnel qui passait sous la route en surplomb et s'enfonçait vers l'extrémité du chantier proche. Il décida que ce pouvait être un moyen discret de quitter les lieux.

Le costaud endimanché ouvrit la porte palière après avoir identifié la visiteuse à travers le judas optique. Il jeta un regard concupiscent sur la fille et lui fit un sourire obséquieux, puis verrouilla soigneusement le battant.

— Attendez là, dit-il d'une voix éraillée.

Puis il alla au fond du grand hall et disparut par une porte.

— La nana vient d'arriver, annonça-t-il au grand type à l'allure mondaine qui se tenait debout devant une fenêtre du bureau, l'air préoccupé.

Ce dernier se retourna avec agacement.

- Qu'est-ce qu'elle veut ?
- J'en sais rien. Je suppose qu'elle vient voir le boss.
- Tu sais bien qu'il n'est là pour personne.
- Ouais. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?
- Dis-lui d'entrer, répliqua sèchement le grand type.

Vanessa Duncan fut introduite dans le bureau et s'avança d'un pas décidé :

- Où est Bob ? questionna-t-elle.

Sa voix était légèrement rauque comme si elle était sous le coup d'une émotion.

— Aux dernières nouvelles, il vous attendait à l'hôtel de ville pour une réception. Pourquoi ne l'avez-vous pas rejoint là-bas ?

— Je voudrais bien comprendre ce qui se passe, David. Je me suis rendue en taxi au rendez-vous et l'on m'a dit qu'il venait de partir pour rejoindre son bureau.

— Désolé, il a dû avoir un contretemps. Le mieux est que vous retourniez à la galerie.

Elle se cabra et ses yeux étincelèrent :

— Il n'en est pas question, j'exige qu'on me dise ce qui se passe en ce moment et pourquoi on a tiré sur mon chauffeur.

David Loker et le gorille de service échangèrent un coup d'œil entendu.

— Laisse-nous, Charly, ordonna-t-il à l'armoire à glace qui acquiesça puis sortit.

Il se composa un visage agréable pour questionner :

— Racontez-moi ce qui vous est arrivé, Vanessa. Vous paraissez bouleversée.

— On le serait à moins ! Bob m'avait téléphoné pour que je le rejoigne à cette réception et nous venions juste de démarrer avec la Lincoln quand on nous a tiré dessus. Je...

— Attendez. Vous venez bien de dire qu'on a tiré sur vous ?

Elle alluma une longue et fine cigarette avant de répondre :

— En fait, j'ai plutôt l'impression que c'est mon chauffeur qui était visé. Quelques minutes auparavant, j'avais discuté avec cet agent du FBI.

— Quel agent ? grogna David Loker en fronçant les sourcils.

— Il a prétendu faire partie du bureau fédéral. Il m'a même montré sa plaque.

Loker était brusquement tendu et s'efforçait de cacher son agitation intérieure.

— Essayez d'être plus claire, Vanessa. Que voulait ce type ?

Elle se mordilla la lèvre puis répliqua en cherchant ses mots :

— Il m'a posé des questions qui apparemment n'avaient pas de sens, il m'a demandé notamment quelles étaient les relations entre

mon père et Bob. Je lui ai dit d'aller se faire voir et il est parti.

— Aussi simplement que ça ?

— Il n'avait aucun droit pour faire valoir sa démarche.

— Et à quoi ressemblait-il ?

— Il est grand, très grand et bien bâti, avec l'air de chercher quelque chose de précis.

Elle ajouta nerveusement :

— Il avait un regard comme je n'en ai encore jamais vu.

— Que voulez-vous dire par là ? Est-ce qu'il louchait ? ricana Loker.

— Je veux simplement dire que cet homme n'est sûrement pas un flic de troisième catégorie. J'ai eu l'impression qu'il lisait en moi comme dans un livre, un peu comme s'il faisait de la télépathie.

— Oui, oui... Et après ?

— C'est tout. Maintenant, dites-moi où est Bob.

— Je suis l'un de ses plus proches collaborateurs, vous pouvez me...

— Je veux le voir ! s'écria-t-elle. Ne me racontez pas d'histoires, il se passe quelque chose d'anormal et j'exige une explication. Vous l'appellez ou faut-il que j'ameute tout l'immeuble ?

David Loker soupira. Dissimulant un regard mauvais, il décrocha un téléphone sur le bureau, réclama un poste puis raccrocha.

— Désolé, Vanessa, je ne peux pas le joindre. Je vais demander au standard qu'on fasse une recherche.

Il quitta la pièce sans ajouter un mot, alla s'enfermer dans un autre bureau et décrocha un téléphone :

— C'est Dave, déclara-t-il dès qu'il eut un correspondant en ligne. Nous avons un problème avec la fille.

— Quel genre de problème ? crépita une voix dure contre son oreille.

Il narra ce qu'il venait d'entendre, ajouta :

— Elle est remontée à bloc et sans doute prête à faire une connerie.

— Ouais... Ça recoupe ce qu'on vient de nous annoncer par ailleurs. Sal s'est fait descendre sur les quais.

— Quoi ? glapit Loker.

— Tu m'as bien entendu. Il y a eu une poursuite en ville, ensuite ça s'est produit le long de la rivière.

— Mais il conduisait pourtant cette caisse blindée !

— D'après ce qu'on m'a dit, quelqu'un lui aurait balancé une grenade ou un autre genre de saloperie et la bagnole a pris feu.

— Est-ce qu'on a vu qui a fait ça ?

— Pour l'instant, on est dans le potage. Il paraît que des ouvriers ont vu de loin un grand mec lui faire péter la tête après un échange de

coups de feu.

— Bon Dieu, Gus...

— T'affole pas. Baratine la nana pour qu'elle se tienne tranquille, on va s'en occuper.

— Tu n'envisages quand même pas de...

— On avisera, mais je crois que c'est la seule solution. Au point où nous en sommes, pas question de risquer un clash.

— Faudrait peut-être en parler au boss, Gus ! dit précipitamment Loker.

— Il est à côté de moi. Il tient l'écouteur et il est tout à fait d'accord. Alors, ferme-la, David. Fais ce qu'on te dit si tu ne veux pas avoir d'emmerdes.

Loker reposa lentement le combiné. Sa main tremblait et son regard s'était rempli d'inquiétude soudaine. Il réintégra son bureau qu'il trouva vide et se mit à appeler nerveusement :

— Charly ! Arrive tout de suite, bon Dieu !

Le gorille se pointa presque au pas de course.

— Où est-elle ?

— Qui ?... La fille ?

— Je te demande où elle est passée, connard !

— Ben... elle est partie.

— Et tu l'as laissée se tailler comme ça ?

— Pourquoi est-ce que je l'aurais empêchée ?

Loker émit un soupir consterné puis apostropha son sous-fifre :

— Prends deux hommes avec toi et retrouve-la-moi abruti. Elle peut pas être allée bien loin.

— D'accord, Dave. J'pouvais pas savoir...

— T'as intérêt à la ramener, t'entends ? T'as vraiment intérêt.

CHAPITRE VI

Il était 3 heures de l'après-midi et la météo s'était un peu améliorée quand l'hélicoptère passa à l'aplomb de *Table Rock*. Droit devant, on apercevait les flancs escarpés de la montagne presque entièrement recouverte de conifères.

— Ça ne va pas être du gâteau de te larguer là-dedans, fit remarquer Grimaldi dans l'interphone de bord.

En effet, les arbres poussaient très serré et n'offraient aucune possibilité au *Bell & Howell* de se poser. D'ailleurs, après sa reconnaissance dans la matinée, le pilote avait émis un avis pessimiste quant aux possibilités d'approche de la zone sensible. Par endroits, on apercevait des zones rocheuses qui se dégageaient de la sylve, malheureusement impropres à l'atterrissage.

L'Exécuteur scrutait attentivement les flancs montagneux défilant sous l'appareil. Il était vêtu d'une combinaison de combat noire renforcée à hauteur de la poitrine par un plastron de kevlar. Son fidèle Beretta était niché sous son aisselle gauche dans un holster spécial en cuir. L'énorme AutoMag .44 « *Big Thunder* » pendait sur sa hanche droite, accroché à son ceinturon militaire. Des chargeurs de divers calibres et des grenades étaient fixés dans des étuis en toile sur deux cartouchières qui lui barraient le torse en croix.

Derrière son siège, un gros sac à dos imperméable contenait tout un barda de guerre ainsi que des moyens optiques, radio, et de survie.

Une heure avant leur départ, ils avaient soigneusement étudié une carte à grande échelle de la région et planifié le parcours aérien. Ainsi, après avoir survolé *Table Rock*, ils savaient qu'ils atteindraient l'objectif six minutes plus tard. Mais il n'était pas question d'aller se jeter bêtement dans la gueule du monstre. Le largage de l'Exécuteur était prévu à une distance de quatre kilomètres à l'ouest du but.

Quinze kilomètres plus à l'est, il y avait la réserve indienne des Nez Percés, la *Warm Springs Indian Réserve*. Un vaste périmètre compris sur un plateau rocheux dans la « *Cascade Range* », à une altitude moyenne de deux mille mètres.

— Encore cinquante secondes et ce sera bon, précisa Jack Grimaldi après avoir jeté un coup d'œil sur le chronomètre du tableau de bord.

Bolan vérifia une dernière fois son équipement, se contorsionna pour positionner sur son dos le gros sac de combat et fixa à son épaule la bretelle d'un combiné M-16/M-203.

L'air humide et froid s'engouffrait dans la cabine par la portière latérale qui avait été préalablement ôtée. Devant eux, de gros nuages sombres accrochés aux cimes commençaient à descendre sur les pentes

vert sombre, telles de monstrueuses pieuvres étendant leurs tentacules. De nouveau, le temps allait virer à la tourmente ; le brouillard, le vent et la pluie seraient certainement de la partie. Mais Bolan n'en avait cure. Au contraire, la dégradation atmosphérique pouvait jouer en sa faveur.

— Plus que quinze secondes.

Il hocha doucement la tête, concentré sur la manœuvre qu'il aurait bientôt à effectuer. Un mince filin de nylon d'une cinquantaine de mètres était enroulé à ses pieds, une extrémité attachée à un treuil latéral.

— Cinq secondes... Attention, deux, un, top !

Pas cyclique à zéro, l'hélico se stabilisa au-dessus d'une pente rocheuse. Sans un mot, Bolan largua à l'extérieur le filin qui se déroula à vive allure. Il y accrocha ensuite le mousqueton de son harnais, adressa un clin d'œil au pilote, puis se laissa glisser dans le vide le long du fin cordage.

La descente lui prit huit secondes et il se reçut souplement sur l'entablement de rocaille accroché sur le versant pentu. Déjà, le câble remontait dans le ciel sous l'action du treuil et la libellule de métal amorçait un virage serré pour faire demi-tour.

Bolan gagna rapidement l'abri des arbres géants, utilisant leur couvert pour entamer sa marche vers le camp des cannibales.

La progression se révéla tout de suite difficile. Le sol était saturé d'humidité, glissant par endroits et la plupart du temps recouvert d'un tapis d'aiguilles de pin dissimulant des trous et des aspérités rocheuses. S'aidant d'une boussole magnétique pour garder son axe, il maintint une allure rapide durant quarante minutes puis s'arrêta à l'amorce d'une petite clairière artificielle où l'on avait effectué des coupes d'arbres.

Protégé par sa combinaison, il ne sentait ni l'humidité ni le froid, mais son équipement pesait très lourd sur son dos. Il souffla un instant, écoutant les bruits ambiants, le fourmillement de la forêt dû à une infinité d'insectes et de petits animaux qui poursuivaient leur incessant travail.

À l'extrémité de la clairière, un assez large sentier s'incrustait sur la pente devenue moins raide. Il y vit des traces boueuses de pneus. Des traces fraîches à n'en pas douter. Mais il ne s'agissait sûrement pas d'une activité forestière normale. Fidèles à leurs méthodes, les mafiosi effectuaient des rondes de surveillance, et cela signifiait que l'objectif n'était plus très éloigné. Un peu moins de trois kilomètres, d'après son estimation.

Il reprit sa progression tout en restant attentif aux bruits alentour, notant peu de temps après un grondement sourd filtrant à travers la multitude de troncs qui formaient écran. Ça ne pouvait être que la

cascade de *Devil's Creek* dont il avait noté la position sur la carte topographique. La rivière du Diable ! Un nom qui correspondait étonnamment à la situation...

La proximité de la cascade indiquait qu'il n'avait que très peu dévié de son axe et, une demi-heure plus tard, il perçut le bruit caractéristique d'un véhicule en marche. En effet, un peu plus loin il tomba sur une seconde piste boueuse que venait d'emprunter un 4 x 4 dont l'arrière disparaissait dans un tournant.

Le terrain devenait dangereux. Il n'était plus question de marche forcée. Bolan se défit de son barda qu'il dissimula dans un taillis en prenant soigneusement des repères, y fixa également son gros combiné de combat et se munit de divers accessoires tactiques. Il lui fallait d'abord effectuer une reconnaissance en douceur, observer attentivement la vermine mafieuse, l'identifier physiquement si possible et comprendre le sens de ce qui se tramait dans la zone forestière de *Devil's Creek*...

David Loker, le regard perdu dans le vague, son visage figé dans une expression neutre, se malaxait nerveusement les mains. La situation lui déplaisait souverainement, d'autant plus qu'il était peu habitué aux méthodes brutales et expéditives de ses employeurs.

Il n'était pas vraiment un mafioso. Le milieu des affaires troubles, de la magouille à grande échelle, convenait mieux à sa mentalité et à sa formation universitaire. Avant que la mafia lui propose d'assurer la coordination technique du grand projet, Loker était considéré comme un caïd dans sa partie. Seulement, il n'avait réussi jusque-là qu'à réaliser de médiocres escroqueries bancaires et à détourner quelques fonds dans les compagnies d'assurances dont il assurait la gestion informatique.

Lorsque Samuel Rachman lui avait proposé cette opération, il ne s'était pas fait longtemps tirer l'oreille. Il connaissait Rachman de réputation et le fait que ce dernier fasse partie de la *Causa Cashera*, la mafia Juive de la côte est, ne diminuait en rien son enthousiasme, bien au contraire. Loker recherchait la puissance que confère l'argent facile et c'était l'occasion rêvée.

En fait d'argent facile, il avait commis une grossière erreur psychologique. Sa collaboration avec la mafia prenait l'allure d'une galère voguant vers un maximum d'emmerdements au milieu de risques qui lui apparaissaient soudain énormes. Il avait fait un pacte avec le diable et commençait à se rendre compte que la note à payer finalement pouvait être bougrement salée.

Mais il n'était pas question de faire marche arrière. Pris dans le carrousel infernal, il avait conscience que toute issue lui était interdite sous peine de se faire rectifier sans autre forme de procès par un petit matin blême.

Il avait donc pris son parti de la situation, mais, en ce début d'après-midi maussade, il ne se sentait pas spécialement à la noce. Les événements avaient brusquement pris une sale tournure.

Gus Bonate venait d'entrer dans son bureau, suivi de l'inévitable Julio Grizzoli, et l'on n'attendait plus que l'homme de confiance du *big boss*, Fred Sullivan, que les *amici* appelaient « *Sugar* » hors de sa présence.

Pour tromper son anxiété, l'informaticien se laissait aller à la contemplation de la 122^e Avenue, seize étages plus bas, observant distraitemment les petites silhouettes des passants et les véhicules lancés dans un flot incessant. Il songea que tout ce monde avait de la chance. Personne ne pouvait se douter de ses problèmes personnels, ils étaient insouciantes ou du moins concernés par des soucis mineurs. Une fourmilière affairée à des tâches de routine alors que lui, David Loker, s'était laissé enfermer dans un système marginal dont il ne voyait pas comment sortir à son avantage. Il soupira et se retourna.

Grizzoli, le tueur, affichait une mine encore plus sinistre qu'à l'accoutumée. Ses gros sourcils broussailleux s'étaient abaissés, recouvrant presque entièrement ses petits yeux de furet, et sa bouche aux lèvres minces et roses ressemblait à une vieille cicatrice.

Bonate, lui, affectait un air satisfait et suffisant, mais n'avait prononcé aucune parole depuis son entrée dans les lieux. Une atmosphère électrique faisait sournoisement dresser les poils de David Loker qui se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il s'appêtait à poser une question quand la porte s'ouvrit silencieusement sur Fred Sullivan. Ce dernier jeta un regard aigu sur les trois personnes déjà dans la place avant de s'installer du bout des fesses sur le plateau du bureau. Il était vêtu d'un costume sombre de coupe très britannique agrémenté d'une cravate à rayures bleues et rouges.

— Je vous écoute, entama-t-il laconiquement en fixant plus particulièrement Giuseppe Bonate.

Bonate se racla la gorge.

— On peut estimer que l'affaire est complètement réglée, Fred. La fille a été récupérée juste avant de monter dans un taxi.

— Pas de témoins ?

— Non, ça s'est fait en souplesse. On l'a emmenée au camp.

La voix de Sullivan claqua sèchement :

— C'est ce que tu appelles une affaire complètement réglée ?

— Hé ! On ne pouvait quand même pas la liquider tout de suite. À supposer qu'elle ait pu parler à quelqu'un entre-temps...

— Tu n'as pas très bien compris la situation, Bonate. Non seulement Vanessa Duncan ne nous sert plus à rien, mais elle est devenue dangereuse pour l'organisation.

David Loker intervint prudemment :

— Où elle est, elle ne risque pas de nous faire des histoires, on pourrait différer...

— Ce n'est pas à toi d'en décider ! trancha le dandy. Arrange-toi pour qu'elle ait un accident définitif, Bonate. Que ce soit sans équivoque.

— Oui, d'accord. Je pense quand même qu'auparavant on pourrait lui faire cracher ce qu'elle sait. C'est pas très clair, ce qui s'est passé ce matin...

Un sourire de faune tordit les lèvres de Sullivan :

— Qu'est-ce qui n'est pas très clair ? David aurait oublié de nous donner certaines informations ?

— Absolument pas ! s'écria l'expert en télématique. C'est vrai que je ne suis pas dans le coup pour ce genre d'opération, mais je pense comme Gus. Je vois mal un flic mitrailler sans raison apparente un véhicule particulier, se lancer ensuite dans une poursuite à la James Bond pour finalement déclencher un carambolage complètement dingue. C'est illogique et délirant.

Le visage en lame de couteau de Sullivan s'était durci. Loker pensa une seconde qu'il était allé trop loin en lui tenant tête et se prépara à entendre une répartie cinglante. Mais il n'en fut rien.

— Quel est ton avis, Bonate ? lâcha Sullivan du bout des lèvres.

Le mafioso haussa doucement les épaules :

— Je l'ai déjà dit ce matin. Pour moi, c'est un boulot de spécialiste. Ce petit con de Stefano Costa a dû réfléchir que sa peau de merde ne valait plus un clou et il a engagé quelqu'un pour le protéger.

— Une torpille ? fit Loker, essayant de se mettre au diapason du dialogue.

— Ouais. Un hit-man ou quelque chose dans le genre. En tout cas, ce mec n'est pas un manche et je crains qu'il nous retombe encore dans les pattes.

— Moi, je trouverais ça plutôt marrant ! rigola Grizzoli. Vous n'avez qu'à me foutre sur le coup, vous verrez ce que j'en ferai de ce connard.

— Ta gueule, dit sourdement Bonate qui glissa un coup d'œil gêné en direction de Sullivan. Heu... Je pense aussi qu'on devrait s'occuper de Costa. Je me demande où il peut s'être planqué, on devrait lancer une équipe après lui...

— Inutile de remuer la boue, décréta l'homme de confiance du « boss ». Vanessa Duncan est notre seul problème. Éliminez le problème et les embarras cesseront d'eux-mêmes.

— C'est vraiment ce que veut Bob ? insista Giuseppe Bonate.

— C'est exactement ça. Tu as jusqu'à demain midi pour interroger la nana. Ensuite, arrange un événement du genre accident qui ne puisse être légalement contestable. Qu'elle soit la fille de Michael

Duncan n'a aucune importance. Me suis-je bien fait comprendre ?

Bonate hochait gravement la tête, objectant cependant :

— Il y a eu des témoins au moment où ce mec a tiré sur la Lincoln, devant la galerie...

— Tu sais qui ?

— Bien sûr. C'est la première chose dont je me suis occupé.

— Achète-les, Gus. Il n'est pas question que cette affaire sorte au grand jour.

— Et si ça ne marche pas ?

— Tu veux peut-être que je t'apprenne le métier ? ricana Sullivan.

Les mots étaient partis comme une rafale de mitraillette de sa bouche aux lèvres sèches. Il ajouta fielleusement :

— Si l'affaire rebondit, c'est toi qui trinqueras le premier. On ne veut pas de problème. Tu es responsable de la sécurité, alors fais en sorte que nous n'entendions plus parler de cette affaire désagréable. Et rappelle-toi : tu as jusqu'à demain midi.

Puis il quitta les lieux de la même façon qu'il s'y était introduit, aussi silencieusement qu'une ombre fantomatique.

Le silence régna pendant quelques secondes, enfin rompu par Julio Grizzoli qui émit un borborygme et lâcha d'une voix rocailleuse :

— Il nous fait chier avec ses problèmes. Je veux pas de problème, éliminez le problème... Je voudrais bien le voir sur le terrain, cette espèce de légume !

— Ferme-la, Grizzly, cracha Bonate. C'est vrai que ce type est puant de prétention, mais il représente le boss et on a tous qu'à la boucler. Je veux que vous compreniez bien ça. O.K. ?

Il toisa les deux hommes, enchaîna :

— Bon... Je vais mettre des gars sur ce coup. En attendant, prépare quelques fringues, David. On t'envoie là-haut. Fais pas cette tête-là, c'est pas une punition. On va avoir besoin de toi demain matin pour un autre rassemblement.

Le regard de l'expert s'éclaira :

— Comment ont réagi les... heu, les membres du club ?

— Au poil, d'après ce qu'on m'a dit. Tu sais, on peut penser ce qu'on veut de ce type, mais son idée est géniale.

Grizzly se permit encore un gros rire :

— Moi, j'attends de voir comment ça va me remplir les poches.

— Bientôt tu n'auras qu'à tendre les mains, sourit Bonate. Toi aussi, David. Au train où vont les affaires...

Le visage de Loker se rembrunit soudain. Par enchaînement d'idées, il venait de penser qu'au train où allaient précisément certaines affaires il risquait fort de se retrouver dans une très fâcheuse situation. On le ménageait tant qu'on avait besoin de lui dans le cadre de cette affaire « géniale ». Mais après ?

De plus, il entrevoyait les événements de la journée comme une sorte de prélude à certaines catastrophes. Ces types de la mafia lui paraissaient trop sûrs d'eux, beaucoup trop confiants dans leur organisation et les pions politiques qu'ils manipulaient.

Tout au fond de lui, un signal d'alarme n'arrêtait pas de carillonner, le remplissant d'une trouille grandissante.

C'était une très, très sale impression.

CHAPITRE VII

L'objectif se présentait comme prévu, correspondait à ce qu'avait filmé Jack. Bolan en apercevait les premières structures à travers plusieurs lignes d'arbres derrière lesquels il s'était accroupi. Implantés sur une zone plate d'au moins deux hectares, les bâtiments observés sur l'écran vidéo lui apparaissaient pourtant plus importants de visu. Celui dont le toit pentu était équipé d'antennes paraboliques trônait au milieu des autres qui faisaient tout autour comme un cordon protecteur. Certaines de ces constructions étaient de fabrication récente, mais on avait conservé le bois comme matériau de base, vraisemblablement pour garder à l'endroit son style rustique.

Un beau camouflage, en effet. De sa position, l'Exécuteur ne pouvait englober l'ensemble du camp, mais il avait une très bonne vision, entre autres, d'un des baraquements réservés à la troupe. Des hommes visiblement désœuvrés se tenaient sur le devant, discutant, rêvassant, ou marchant de long en large. Certains d'entre eux étaient armés, d'autres affichaient une tenue débraillée, mais tous avaient le type latin. Visages burinés, moustaches ou favoris, des yeux charbonneux et une allure générale assez rustaude. Bolan se souvint de ce que lui avait déclaré Costa : « ils ont fait venir des mecs nouveaux, des sales gueules moustachues. »

L'Exécuteur fixa sur sa tête un casque léger d'écoute couplé à un mini ampli dont il braqua le micro directionnel vers cette zone précise du camp. L'appareil était hypersensible et lui retransmit fidèlement la discussion de deux mafiosi assis sur une souche à proximité de la baraque. Au bout d'un court instant, il fut fixé. C'était du sicilien.

Plus de doute, à présent, les gros magouilleurs de Portland avaient importé leurs effectifs du vieux pays. Des *malacarni*, des durs sans autre formation que celle d'assassins. Probablement savaient-ils à peine parler anglais, mais c'était sans grande importance pour les Bonate et compagnie qui pouvaient, bien sûr, tout demander à ces *soldati* et se faire obéir sans qu'il y eût la moindre contestation.

L'hélicoptère entrevu sur les clichés d'observation n'était pas visible à l'emplacement repéré, mais une dizaine de véhicules tout-terrain s'entassaient dans une zone dégagée à l'extrémité nord du camp. Un gros bulldozer et une pelle mécanique étaient garés encore plus loin, ayant vraisemblablement servi aux derniers aménagements.

Le sol alentour était un bournier dans lequel les *soldati* se déplaçaient avec précaution, à part une aire qui s'étendait sur le devant de la construction centrale où l'on avait installé une plateforme sommaire en planches.

À l'ouest, il y avait la large travée que l'Exécuteur avait notée sur les clichés, équipée d'une sorte de téléphérique au câble rouillé. L'installation avait dû servir au convoyage des troncs coupés, au temps où l'endroit était occupé par des bûcherons.

Combien d'hommes étaient entassés là ? Bolan en apercevait une bonne vingtaine, mais d'autres devaient se tenir à l'intérieur du baraquement ainsi que dans un second dont il entrevoyait la forme basse et trapue un peu plus loin.

Il changea prudemment de position pour obtenir une vue complémentaire de l'endroit. Au bout de trois quarts d'heure d'observation, et d'après les va-et-vient notés, l'Exécuteur estima que les effectifs se montaient à au moins quarante *soldati*. De plus, des rondes motorisées avaient lieu régulièrement : des tout-terrain occupés chaque fois par quatre mafiosi armés qui sortaient du périmètre et empruntaient des pistes tracées dans diverses directions.

Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Il ne s'agissait manifestement pas d'un centre d'entraînement de la mafia, les troufions visibles sur les lieux n'ayant aucunement l'air de s'exercer en quoi que ce soit à l'art de la guerre. Leur désœuvrement apparent indiquait plutôt qu'ils avaient été placés là en attente. Mais en attente de quoi ? S'agissait-il d'une planque prévue pour un rassemblement des chefs en vue d'une conférence secrète ? Certains bruits avaient circulé au sujet d'un rassemblement dans l'Oregon. On disait à mots couverts que de grosses légumes s'y retrouvaient périodiquement...

C'était possible, oui. Tout est possible avec les mafieux dont les esprits tortueux sont susceptibles d'échafauder les opérations les plus incroyables. Le profit sous toutes ses formes est la préoccupation principale de la *Cosa Nostra* et peu importent les moyens mis en œuvre, ceux-ci apparaissant souvent comme d'impensables montages aux yeux des gens normaux.

On pouvait envisager aussi le regroupement d'une force paramilitaire dans l'attente d'une importante opération. Ce n'était pas la première fois que les *amici* tentaient de prendre certains leviers de commande par la force.

Mais, là encore, le raisonnement ne tenait pas la route. Bolan y avait déjà réfléchi, l'Oregon n'offrait que de médiocres avantages, notablement insuffisants pour satisfaire l'immense rapacité des *amici*.

Il apparaissait plus vraisemblable que la troupe entassée là protégeait de mystérieuses installations et pouvait éventuellement intervenir en cas de problème.

Les grosses antennes paraboliques qu'il voyait sous leur filet de camouflage aérien n'étaient évidemment pas de la frime ou une simple amusette pour distraire des soldats désœuvrés. Très probablement, elles étaient reliées à des appareils complexes dont on avait dû

équiper l'intérieur du bâtiment.

Mais à quel usage étaient-elles destinées ? Autant de questions pour lesquelles on pouvait trouver de multiples réponses toutes plus douteuses les unes que les autres.

D'instinct, en tout cas, Bolan paraît qu'il était en présence d'une chose énorme.

Il se préparait à se replier pour un premier contact radio avec Grimaldi quand un cri strident se fit entendre. Un cri poussé par une femme, presque un hurlement. Bolan se statufia, les sens en alerte. Cela provenait d'un bungalow en bois situé en retrait des autres.

Plusieurs types étaient rassemblés à quelques mètres de là, discutant avec animation. L'un d'entre eux s'approcha d'une fenêtre dont un battant était ouvert et tenta de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Bolan braqua son micro dans cette direction et porta une paire de jumelles à ses yeux.

Un rire gras retentit dans ses oreilles tandis que le soldat adressait des signes à ses copains pour qu'ils le rejoignent. Puis la fenêtre s'ouvrit d'un coup en grand et un visage furieux s'y découpa. Une grosse tête aux sourcils touffus et à la bouche ressemblant à une cicatrice.

À travers le système acoustique directionnel, il perçut des mots proférés hargneusement, mais qu'il ne put comprendre. Sans doute une bordée d'injures en sicilien. Le mafioso pris en flagrant délit répliqua ce qui semblait être une phrase d'excuse puis reflua vers ses potes. La fenêtre fut ensuite soigneusement refermée.

Bolan avait identifié le gorille aux gros sourcils comme étant Julio Grizzoli, le tueur au service de Giuseppe Bonate. Mais, surtout, il avait vu autre chose. Avant que la fenêtre se referme, une vision fugace lui était apparue. Celle d'une femme rencontrée quelques heures auparavant, habillée de noir et d'or, et qui à présent était complètement nue, son corps magnifique offert aux grosses pattes des *amici* qui devaient s'en donner à cœur joie.

L'image de Vanessa Duncan flotta un long moment dans l'esprit de Bolan. Il avait pensé qu'elle pouvait être une dame de pique, un pion acheté par la mafia. Mais il n'en était évidemment rien. Malheureusement pour elle, elle n'était qu'un simple joker qu'une certaine ordure avait utilisé pour s'approprier les bonnes grâces d'un politicien puissant et obtenir des passe-droits.

Comment était-elle arrivée là, et surtout pourquoi ? À la réflexion, elle avait dû devenir suspecte aux yeux de la mafia tout de suite après la visite de Mack Bolan à la galerie d'art. La poursuite d'Aggrigente à travers la ville, aussi, puis sa liquidation, n'avaient pas dû arranger la position de Vanessa Duncan. Et, poussés par leur méfiance atavique, les *amici* l'avaient embarquée illico dans l'intention évidente de la

passer à la moulinette, se réservant ensuite de la faire disparaître. Une sinistre routine.

Bolan sentait une froide colère monter en lui. Une douloureuse sensation d'impuissance, aussi. Il lui était pour l'instant impossible de tenter quoi que ce soit pour tirer Vanessa Duncan du guêpier. Une attaque de front, même avec tout l'armement dont il disposait, aurait été vouée à l'échec. Il était trop tôt et il n'avait encore préparé aucun plan tactique.

En étant optimiste, il pouvait envisager une pénétration à la surprise en occasionnant un maximum de dégâts à l'adversaire, et avec un repli immédiat. Mais cela risquait de coûter prématurément la vie à la prisonnière. Et sa mission se solderait par un fiasco.

Il voulait détruire entièrement la combine après en avoir éventé le mécanisme. Pas seulement lui porter quelques coups.

Il fallait donc attendre la tombée de la nuit. Il avait d'ailleurs envisagé de profiter de l'obscurité pour infiltrer les positions mafieuses. Il pourrait ainsi liquider en douce quelques sentinelles, placer un maximum de charges explosives à retard, puis se replier. Avec un peu de chance et beaucoup d'habileté, il pourrait dans la foulée récupérer la fille.

Sans aucun doute allait-elle passer de sales moments dans les heures à venir, mais Bolan pensait que sa vie n'était pas en danger dans l'immédiat. Les *amici* allaient lui poser une infinité de questions, la terroriser en lui faisant entrevoir l'horreur du sort qu'ils lui réservaient.

Ce ne serait qu'après cette première étape qu'ils passeraient aux choses vraiment sérieuses. En matière d'interrogatoires et de tortures, les mafiosi sont de véritables experts. Ils savent comment pousser la souffrance d'un être jusqu'à l'extrême limite de sa résistance, œuvrant avec une technique depuis longtemps rodée. Avec un sadisme calculé, aussi, se repaissant froidement de la douleur qu'ils occasionnent, classant et étudiant les résultats obtenus tout au long de leur ignoble travail.

Vanessa bénéficiait d'un délai de quelques heures avant d'être confrontée à l'horreur d'une situation pire que la mort. C'était du moins ce que Bolan s'efforçait de croire. Peut-être aussi allait-il pouvoir lui procurer un répit en créant une diversion capable d'accaparer suffisamment l'attention des *amici* ?

Auparavant, il devait appeler Grimaldi qui était retourné à Portland. Il se replia silencieusement sous les épicéas qui faisaient une voûte sombre au-dessus de lui et décrocha de son ceinturon un radio scanner qu'il alluma.

L'appareil n'était pas plus gros qu'un classique talkie-walkie, mais sa puissance d'émission était telle qu'il pouvait porter jusqu'à cent

cinquante kilomètres dans de bonnes conditions. Portland n'était pas si éloigné et aucun obstacle majeur ne pouvait interférer.

CHAPITRE VIII

Bolan s'apprêtait à passer en émission lorsque des chiffres se mirent à défiler à vive allure sur le petit écran digital du scanner, indiquant une recherche. Le défilement cessa soudain et une curieuse modulation se fit entendre dans le mini haut-parleur. Bolan savait ce que c'était : une transmission en cours, codée électroniquement et vraisemblablement proche selon l'intensité affichée sur le vue-mètre.

Lui-même, par prudence, utilisait ce type d'émissions codées qui ne pouvaient être compréhensibles en cas d'une éventuelle interception par des étrangers. L'appareil que Jack Grimaldi devait déjà avoir branché de son côté possédait une fonction analogue.

L'Exécuteur stoppa l'écoute en enfonçant un bouton de stop, mais aussitôt les chiffres se remirent à défiler pour s'arrêter bientôt sur une autre fréquence. Une nouvelle fois, une petite stridulation syncopée jaillit de l'appareil. Ça n'avait rien à voir avec le signal d'un Fax ou d'un modem.

Par acquit de conscience, il laissa le scanner effectuer sa recherche automatique, notant mentalement les fréquences qui s'affichaient. Au bout de deux minutes, il fut fixé. L'atmosphère proche bourdonnait d'ondes multiples qui s'entrecroisaient dans une invisible et mystérieuse toile d'araignée.

Sans doute ces fréquences étaient-elles émises par les antennes paraboliques. Quoiqu'il en fût, il était encore trop tôt pour tirer des conclusions.

Bolan actionna la radio :

— Alpha Rouge pour Charly Bravo !

— Charly Bravo à l'écoute, renvoya quasi instantanément Grimaldi qui devait attendre anxieusement l'appel à proximité de l'aéroport.

— As-tu reçu l'information d'Alice ?

Alice était le nom de code de Harold Brognola à Washington. Une ultime mesure de prudence malgré l'inviolabilité du cryptage électronique.

— Affirmatif. Et je commence à avoir la trouille en ce qui te concerne, Alpha Rouge. Tu es en plein sur un champ de mines ! Je suggère que tu te casses sans attendre.

— Abrège ! Quelle est l'information ?

— Bon Dieu, c'est dingue ! Ce n'est pas une simple planque en vue de rencontres confidentielles comme on avait pu le croire. Il s'agit d'un centre de recherche stratégique privé et...

— Attends, coupa Bolan. Il y a un non-sens.

Un organisme privé ne peut pas être de nature stratégique.

— Si. Ils sont censés effectuer des études sous le couvert d'une société privée, mais avec le parrainage du Département d'État. C'est ce qui ressort des renseignements d'Alice.

— Ouais, fit Bolan, songeur. Sait-on quel est l'objet officiel de cette société ? Il y en a forcément un pour qu'elle ait pu être homologuée.

— Recherche en télématique. Ça veut dire les transmissions longue distance et par satellites. Tu sais, les systèmes hertziens dont se servent maintenant toutes les grosses sociétés et l'administration. Les banques, les compagnies d'assurances, de change, la Bourse, les navires naviguant en haute mer. Même la Maison-Blanche utilise ce procédé. Un réseau complet couvre toute la planète. Le monde entier ne fonctionne plus que comme ça ! Et la télématique est toujours considérée comme faisant partie du domaine stratégique...

— Et c'est sur ça que les cannibales se sont jetés ?

— Alice est formelle. Il y a déjà un certain nombre de sociétés qui cherchent à améliorer ces techniques, à les rendre rigoureusement inviolables et encore plus complexes. À titre d'exemple, au début, un réseau comme celui du S.B.S. – ça signifie *Satellite Business System* – était capable d'assumer seulement cent cinquante communications simultanées. À présent, le même réseau amélioré en prend trois mille en compte... Tu te rends compte de ce que ça implique ?

— Oui. Je commence à comprendre...

— En fait d'études et de recherches, tu peux être certain qu'ils sont en train de blouser les huiles de l'Administration, à moins qu'ils se soient assuré des complicités à haut niveau. Et je n'ose imaginer le gros pognon qu'ils font tomber dans leur escarcelle !

— Il y a forcément un contrôle ?

— Même pas. Les statuts mentionnent qu'ils sont tenus de délivrer régulièrement des rapports d'activité pour que la charte continue d'être valable. Voilà pour l'aspect général.

Grimaldi fit une courte pause, enchaîna ensuite :

— Dans le détail, c'est beaucoup plus flou. On sait seulement qu'ils sont autorisés à assurer leur propre sécurité sur place, par des vigiles, des milices agréées ou tout autre moyen dans le périmètre dont ils sont propriétaires. Ça sous-entend évidemment l'obtention de permis de port d'armes, donc des relations importantes sur place, politiques et autres.

— Tu as bien dit qu'ils sont propriétaires ?

— Exact. Douze cents hectares ont été achetés aux Domaines d'État bien que toute la région considérée soit classée site protégé. Les acheteurs sont des gens de la côte est qui ont pignon sur rue et dont l'honnêteté n'est officiellement pas mise en doute. Ce ne sont évidemment que des potiches, des prête-noms, je ne crois donc pas qu'il soit utile de te les énumérer. Par contre, la demande d'acquisition

a été appuyée par le sénateur Michael Duncan en personne.

Bolan demanda :

— Jordan est-il lui aussi dans le coup ?

— Apparemment, non. En tout cas, il n'est mentionné nulle part officiellement.

— Un requin du genre prudent, il ne se montre que dans les eaux limpides et déguisé en innocent dauphin.

Bolan s'interrompit en entendant un bruit syncopé au-dessus des arbres. C'était un hélicoptère dont il entrevit fugacement la silhouette au moment où il commença sa descente en direction du camp.

— Je vais couper, Charly Bravo. Si je ne te donne pas de nouvelles à minuit au plus tard, alerte Alice et dis-lui que Vanessa Duncan est aux mains des *amici*. Ça pourra lui donner un prétexte pour une intervention fédérale.

— La fille du sénateur ?

— Elle-même.

— Là-bas ?... Je veux dire, là où tu es ?

— Affirmatif.

— Nom de Dieu ! Ils sont complètement déments.

— Ça n'a rien de nouveau.

— Auraient-ils résolu de brûler leurs vaisseaux ?

— Probablement ne leur sert-elle plus à rien. Terminé, Charly Bravo.

— O.K., N'oublie pas de me rappeler, hein !

L'Exécuteur raccrocha le *transceiver* à son ceinturon, notant que des bruits différents du ronflement saccadé de l'hélicoptère se faisaient maintenant entendre en surplomb. Plusieurs véhicules quittaient simultanément leur lieu de garage, moteurs grondants. Des appels lui parvinrent et il y eut aussi des bruits de pas précipités. Des hommes couraient.

Il se tint parfaitement immobile, cherchant à comprendre ce qui se passait et quelle direction prenait la troupe brusquement lancée dans la forêt. Il ne fut pas long à piger le danger. Plusieurs équipes, sans doute des groupes de trois ou quatre hommes, dévalaient la pente glissante tandis que des tout-terrain cahotaient entre les arbres, convergeant vers sa position.

CHAPITRE IX

Ils dévalaient la pente sur un front d'au moins cent mètres. Bolan entendait leurs foulées précipitées, parfois des glissades, des imprécations et des appels gutturaux. Les véhicules tout-terrain, eux, s'éloignaient sur la pente le long des pistes boueuses, le bruit de leurs moteurs diminuant progressivement d'intensité.

La manœuvre était claire. Tandis que les 4 x 4 allaient prendre position en contrebas, des rabatteurs pousseraient le gibier dans cette direction. Mais Bolan n'était pas un gibier facile. Déjà, il avait imaginé la tactique à faire intervenir pour se sortir du guêpier. La question qu'il se posait concernait la manière dont on avait pu le repérer. Il était sûr que personne ne l'avait aperçu. Des systèmes d'alarme électroniques ? C'était possible, mais peu vraisemblable à cause de la nature des lieux et de la forêt environnante qui ne pouvaient que perturber un éventuel système de détection. Alors quoi ?

Une seule explication logique : la communication radio échangée avec Jack Grimaldi avait été captée. Bien sûr, on n'avait pu en comprendre le sens puisqu'elle était codée, mais une localisation gonio avait dû être effectuée. Cela en effet laissait supposer d'importants moyens techniques.

Quoi qu'il en fût, la mafia avait lâché après lui des meutes de chasseurs de scalps et, d'après les échos qu'il percevait, une vingtaine d'hommes au moins couraient dans sa direction, tous sûrement armés jusqu'aux dents.

À présent il n'entendait plus les moteurs des 4 x 4, mais il se doutait que ceux-ci avaient lâché leurs occupants sur une ligne constituant un barrage qu'il lui serait pratiquement impossible de franchir. Aucune illusion à se faire, la zone était déjà verrouillée. Une tentative de passage en force équivaldrait à un banco suicidaire.

Cela ne voulait pourtant pas dire que Bolan avait perdu la partie. Il était rompu depuis bien longtemps à ce genre de manœuvre et savait que la meilleure tactique à adopter consistait à entraîner ses poursuivants dans des directions imprévues afin d'en distendre les rangs.

Il se mit donc à courir le plus silencieusement possible, parallèlement à la pente, puis il s'arrêta après avoir accompli une centaine de mètres pour tendre l'oreille. D'après les bruits de pas qu'il entendait, la troupe poursuivait sa marche dans la direction initiale.

Il y eut des appels, des talkies-walkies couinèrent, émettant des consignes et des ordres précipités. Bolan reprit sa progression, changeant d'axe et remontant en biais vers l'ouest du camp de la

mafia. S'il voulait s'en tirer, il lui fallait casser sa piste le plus fréquemment possible pour disloquer le front ennemi, déboussole les *malacarni* siciliens et se frayer un passage en souplesse jusqu'à une position neutre.

Certes, la manœuvre ne serait pas aisée. Il n'avait pas affaire à des boy-scouts. Des chefs d'équipe les menaient et quelqu'un coordonnait certainement leurs mouvements par radio.

Mais le choix ne lui était pas permis. Alors, concentré sur le but à atteindre, prêt à tuer à chaque fraction de seconde, il reprit sa marche rapide.

La forêt devenait son alliée...

Giuseppe Bonate avait du mal à contenir sa colère. Arrivé quelques minutes auparavant à bord de l'hélicoptère, il avait d'emblée été confronté à l'imprévu.

Les yeux durcis, il fixait méchamment un homme au gros visage carré et au cou de taureau qui se tenait debout dans le petit poste de commandement.

Grizzly avait rejoint son patron, se tenait immobile et silencieux à côté de lui.

— Je voudrais bien savoir pourquoi on te paye, Joey ! Tu t'es laissé surprendre comme un bleu.

Joey Greco, un ex-sergent des commandos de Marine, affichait un mufler hargneux. Il avait souverainement envie d'envoyer promener l'homme qui l'interpellait de telle façon. Mais Bonate était le chef et le responsable direct de toutes les opérations de *Devil's Creek*. L'équivalent d'un capo. Pas question, donc, de se laisser emporter par la rogne. D'un air crispé, mais déférent, il répondit :

— On ne pouvait vraiment pas savoir que quelqu'un rôdait par ici avant cette émission, monsieur.

— Et les rondes ?

— Elles sont faites régulièrement. Personne n'avait décelé quoi que ce soit d'anormal.

— Et qu'est-ce que c'est que cette émission ? cracha Bonate.

— Une fréquence codée. On a capté aussi des ondes plus faibles en provenance de l'ouest.

— Ça veut dire quoi ?

— Que quelqu'un de très proche correspondait avec un poste éloigné !

Bonate leva les yeux au ciel et laissa échapper un soupir excédé.

— Ça, je m'en doute ! Ce que je te demande, c'est combien ils sont...

— Comment voulez-vous que je le sache ? grogna Joey Greco dont le visage s'était empourpré. Je suis pas devin, merde !

Les yeux de Gus Bonate menacèrent de lui jaillir de la tête. Son

index pointé comme un dard sur le chef de la troupe, il glapit :

— Ne me parle pas comme ça, Greco ! Oublie pas que t'es qu'une merde qu'on paye à prix d'or pour un boulot précis. T'as pas à donner des avis à la con et à élever la voix quand j'te cause. T'as compris ?

L'autre baissa les yeux et déglutit bruyamment.

— Oui, monsieur, répliqua-t-il, les dents serrées. Excusez-moi.

Bonate fit entendre un gros bruit de souffle et se mit à marcher de long en large pour calmer son énervement.

— Bon... À ton avis combien sont ces mecs ?

L'ex-Marine faillit lui faire une réponse acrimonieuse au sujet de « son avis » dont on ne voulait pas, mais, cette fois encore, il ravala sa bile et écarta les mains dans un signe évasif :

— On ne peut encore être sûr de rien, monsieur. Mais ils ne sont sûrement pas nombreux, un groupe de plusieurs hommes n'aurait pas pu approcher si près, nos guetteurs auraient entendu le bruit. Pour moi, il s'agit de types entraînés, deux ou trois pas plus, et sûrement des professionnels. Il se peut même qu'il n'y en ait qu'un seul. En tout cas, quel que soit leur nombre, ils n'ont aucune chance. Dix-huit soldats à pied sont déjà à mi-pente et j'ai fait verrouiller le bas par trois équipes dans des 4 x 4.

— Qu'est-ce que t'as donné comme consigne ?

— J leur ai dit d'essayer de faire au moins un prisonnier pour qu'on le mette à table. Rassurez-vous, ils n'ont aucune chance de passer à travers le filet.

Le talkie-walkie qu'il tenait à la main lança soudain un appel :

— Tueur deux pour P.C. !

— P.C. à l'écoute, renvoya Greco.

— Ça ne se présente pas comme prévu, fit la voix chuchotante dans l'appareil. On ne pige pas bien ce qui se passe.

— Accouche, merde !

— Eh ben... On trouve rien. Vous êtes sûr du repérage ?

— Où êtes-vous ? grogna Greco.

— À la pointe des rabatteurs. On a déjà dépassé la zone indiquée.

— Pas de traces ?

— Aucune. C'est peut-être un fantôme ! ricana la voix dans le *transceiver*.

— Forcez l'allure ! Et étendez la ligne de battue, je veux que vous me ratissiez tout ce coin.

— On va bientôt rejoindre les équipes du bas. Ça m'étonnerait que ces mecs soient devant nous.

— Fais ce que je te dis et discute pas, conclut Greco.

Bonate avait suivi attentivement le dialogue. Les lèvres retroussées dans un rictus dédaigneux, il lâcha :

— Ils n'ont aucune chance, hein ! Qu'est-ce que tout ça veut dire,

Joey ? Qu'est-ce que c'est que ce cafouillage de merde ? Il y a eu un repérage ou non ?

— Ouais, ça c'est sûr. Les appareils ont pas pu se tromper, ça provenait de la zone K, c'est à moins de deux cents mètres de la bordure du camp. Je vais envoyer deux autres équipes en renfort sur les côtés. Ensuite, les hommes n'auront plus qu'à resserrer tranquillement les rangs jusqu'à ce qu'ils coïncent les petits malins.

— Alors, traîne pas. J'ai pas une très bonne impression, Joey.

— Ils ne pourront pas se débiter, n'ayez aucune crainte. Futés ou pas, ils l'auront dans le cul.

— J'espère, Joey. J'espère, répliqua d'un ton rentré Bonate qui fit un signe à Grizzly puis quitta le baraquement d'un pas rapide.

Tandis que Greco commençait à lancer des ordres dans sa radio, les deux hommes s'acheminèrent vers le grand bâtiment plat qui trônait au centre de l'esplanade boueuse. Avant même qu'ils soient à mi-chemin, des hommes jaillirent de constructions secondaires, armés de mitraillettes, de fusils d'assaut ou de riot-guns, et s'élancèrent vers la forêt : le renfort annoncé.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Bonate à Grizzoli qui l'avait rejoint et marchait à côté de lui.

— J pense à ce mec, grommela le gorille en observant d'un air soupçonneux les alentours.

— Quel mec ?

— Le dingue qui a dessoudé Sal Aggrigente.

— Ouais... C'est la question que je me posais, moi aussi.

— Mais je crois pas que c'est un fédé. J'suis même à peu près sûr que c'est cet enfoiré de Costa qui nous l'a balancé dans les pattes.

Bonate resta silencieux tout en activant le pas. Grizzoli revint à la charge :

— Vous devriez me laisser m'occuper de ça. Ce gus, je le sens comme s'il était tout près et j'ai un peu l'impression de le connaître. C'est pas un connard, il risque de baiser la gueule à tous ces moustachus.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je sais pas vraiment. C'est une impression.

— Laisse tomber, Julio. J'ai besoin de toi ici, il peut se passer n'importe quoi.

— Oui, mais je...

— Discute pas.

Ils avaient atteint le grand bâtiment. David Loker se tenait dans l'encadrement de la porte principale.

— Pourquoi tout ce mouvement ? questionna-t-il avec une certaine inquiétude.

— Ne te casse pas pour ça, grinça Bonate. Ces gaziers s'entraînent

un peu, c'est tout. Où en es-tu, toi ?

— Ça marche comme prévu. Les techniciens sont toujours au travail. J'ai réglé les émetteurs, il me reste encore à vérifier l'alignement des fréquences, les niveaux de puissance et les bases de données pour le codage.

Bonate se foutait pas mal de ces détails techniques. Il demanda sèchement :

— Est-ce que tout sera prêt pour demain midi ?

— Bien sûr. À moins d'un imprévu.

— Tu sais qu'il n'aime pas les imprévus.

— Je fais mon possible, Gus. Normalement, il ne devrait pas y avoir de problème.

Quelqu'un lança un appel derrière eux. Ils se retournèrent et aperçurent Greco qui sprintait dans leur direction.

— Y a du nouveau ! lâcha-t-il d'une voix syncopée en s'arrêtant à leur niveau, le souffle court.

CHAPITRE X

— Qu'est-ce qu'il y a, Joey ? ricana Bonate. T'as les éponges pourries ?

L'autre feignit de n'avoir pas entendu la remarque désagréable.

— J'tenais à vous avertir aussitôt, m'sieur Gus...

— M'appelle pas Gus. C'est monsieur Bonate, pigé ?

— Oui, monsieur... Je viens d'avoir un message d'une équipe. A priori, c'est un mec seul.

— Qu'est-ce que ça veut dire, a priori ?

— J'attends une confirmation. Le type a été aperçu du côté de la piste sud, il tente de s'échapper par là. Il se peut qu'il ait planqué une bagnole dans cette direction.

Bonate resta pensif durant un moment, puis :

— Faut une certitude. Dis à tes hommes qu'il y aura une prime de mille tickets pour celui qui coïncera l'enfoiré.

— Ils apprécieront sûrement le geste, monsieur.

— Qu'ils se magnent le cul, c'est tout ce qui m'intéresse. Tu as une autre radio comme celle-là ?

— On en a un stock dans le magasin, toutes calées sur la même fréquence.

— Alors, file-moi celle-là.

Il tendit la main pour s'emparer du talkie-walkie puis, tournant carrément le dos à l'ancien Marine, il entraîna Grizzoli à l'écart :

— Au fait, comment ça se passe avec la connasse ? T'en as tiré quelque chose ?

— Pas encore. D'abord, elle a commencé par rester muette comme une carpe. Ensuite, elle s'est mise à gueuler au charron comme quoi elle va nous faire tous coffrer pour kidnapping. Elle dit qu'elle a prévenu quelqu'un qui va nous envoyer du monde. Vous croyez que ça pourrait être vrai ?

— Pas l'ombre d'un risque. On tient tous les leviers intéressants en ville. Les flics sont muselés ou sous contrôle, tu le sais bien. Et je ne vois pas qui pourrait nous emmerder.

— Ouais, ouais. Mais y a quand même ce type qui rôde dans le coin.

— On en a déjà discuté, Julio. Pas la peine de revenir sur ce sujet, toute la zone est bouclée. Et s'ils n'ont pas réussi à lui foutre la main dessus dans moins d'un quart d'heure, je vais obliger Greco à prendre lui-même la tête de toutes les équipes qui restent disponibles. Faudra bien que ce problème soit résolu.

— Un peu, oui ! affirma Grizzoli qui suivait son idée. Je suis prêt à

parier que ce gars est un ancien troupion, un mec des commandos ou des services spéciaux. C'est mon pif qui me fait dire ça, Gus. Et mon pif m'a jamais trompé. Je renifle en ce moment une putain d'odeur de merde.

— Bouche-toi le nez et reste tranquille, ricana le mafioso. Bon, on parlait de la fille... Tu l'as travaillée un peu ?

— À peine. Je l'ai fait déloquer, je lui ai filé quelques mandales, et elle s'est mise à brailler comme une hystéro. Y a même des cons qui ont essayé de mater par la fenêtre pour voir ce qui se passait.

— Laisse-la tomber pour l'instant, fit Bonate après un temps de réflexion. On doit d'abord s'occuper des vrais problèmes. De toute façon, on la liquidera demain. Qu'elle ait parlé ou non, ça ne changera rien.

— Comme vous voulez. Mais je suis plutôt partisan de la garder avec nous, ici. Ça pourrait toujours servir.

— À quoi tu penses, Julio ?

Julio Grizzoli haussa ses épaules massives.

— On sait jamais. Des fois qu'il y ait un coup pourri...

— De quel côté ?

— Écoutez, Gus... J'suis pas un mec qui a facilement les foies. J'ai jamais rechigné quand il y avait un sale boulot à faire ou des risques à prendre. Mais j'ai un pressentiment.

— Quel genre ? rétorqua Bonate qui prenait toujours très au sérieux l'instinct quasi animal de son garde du corps.

— J'arrive pas vraiment à comprendre ce qui ne va pas, mais cette situation me fout des boutons depuis ce matin.

— Quelle situation ? s'énerva Bonate. Essaie d'être plus clair, merde !

— Ben... Tout ! D'abord ce soi-disant flic qui s'amène à la boutique de la nana, les coups de flingue, c'te poursuite à la con en ville, la caisse d'Aggrigente qui part en fumée dans le ciel...

Il jeta un bref coup d'œil suspicieux en direction de David Loker qui tentait visiblement de suivre leur conversation à une distance toutefois trop importante. Il enchaîna en baissant la voix :

— Y a la réaction de cette pétasse qui fait d'abord un esclandre et se taille quelques minutes plus tard... Le big boss qui décide ensuite qu'on doit la trucider en faisant passer ça pour un accident ! Bon Dieu, officiellement, c'est quand même sa pétasse, non ? Ça pue tout ça...

— Il est le seul à décider au bout du compte. Tu n'as même pas à te demander pourquoi il le fait. Moi non plus, d'ailleurs.

— O.K., j'discute pas les ordres. N'empêche que ça me travaille la cervelle. Dites, je vous ai jamais enquiné avec ça, mais... est-ce que je peux vous poser une question ?

— Pose-la toujours.

— C'est au sujet du boss.

— Qui, Bob ?

— Ouais. Ça fait longtemps que vous le connaissez ?

— Assez longtemps pour savoir ce qu'il vaut.

— C'est pas quelqu'un de chez nous, hein ? Je veux dire, il fait pas partie d'une famille ?

— Oh si ! Il est de chez nous ! Si tu savais à quel point, tu arrêtera de te poser des questions, Julio. Un jour, on te dira peut-être qui il est et tu tomberas sur le cul.

— Moi, ce que je voudrais, c'est pas risquer de me faire rectifier bêtement sans savoir d'où vient la merde. De nos jours, on se demande de plus en plus à qui on peut se fier. Y a plus de morale, plus de règles, plus de...

Le *transceiver* crépita dans la main de Bonate :

— Tueur Trois à PC ! On a repéré le gibier, il nous faut tout de suite du renfort.

— À quel niveau êtes-vous ? s'enquit la voix de Joey Greco.

— Secteur P, en bas de la piste sud.

— À quoi ressemble-t-il ?

— On n'a pu voir qu'une silhouette, le mec se déplace comme une fusée. Ça urge !

— O.K. ! Tueur Un, Deux et Quatre, vous avez entendu ?

Trois accusés de réception fusèrent du petit haut-parleur et Greco reprit sèchement :

— Allez-y et liquidez-moi l'opération en vitesse ! Vous avez cinq minutes pour toucher la prime. Go !

Bonate actionna le bouton d'émission de son appareil :

— Joey, tu m'entends ?

— Oui, c'est heu... ?

— C'est moi. Prononce pas mon nom. Si j'ai bien compris, le petit futé dans la forêt est seul ?

— C'est ce qu'on vient de me dire.

— Bon. Tu vas laisser une équipe en place ici et partir illico à la tête des autres.

— Vous voulez que je...

— C'est bien ça. Remue-toi les fesses, je te donne dix secondes.

Il coupa l'émission, le regard braqué sur la lisière de la forêt qui commençait à être envahie par le brouillard.

— Cinquante bonshommes pour un seul mec ? s'étonna Grizzly.

— Je veux pas que ce connard ait la moindre chance ! gronda sourdement Bonate. Et je veux voir à quoi ressemble sa sale gueule de fouille-merde.

Grizzly ricana. Le connard en question n'avait effectivement aucune chance de s'échapper. Vraiment aucune. Avec un tel effectif

aux trousse, son affaire se trouvait réglée d'avance. Il était fait comme un rat.

Comme pour donner raison à Bonate, une rafale de mitraille crépita rageusement à une distance inappréciable, à moitié étouffée par l'épaisseur de la forêt. Puis une autre. Et des cris hargneux jaillirent.

CHAPITRE XI

Bolan avait réussi à emmener une partie des chasseurs de scalps à plus de cinq cents mètres en aval de la position ennemie. Le front de battue s'était ainsi étiré, des trous s'étaient créés et il avait pu passer à travers la ligne descendante pour remonter vers l'est.

Il avait cru ainsi être à même de rejoindre un gros amas rocheux aperçu depuis l'hélicoptère de Grimaldi avant d'être largué. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. À l'occasion d'une courte pause, il entendit de nouveaux bruits de branches cassées, de voix étouffées par l'épaisseur de la forêt. Cela provenait d'une direction différente et, manifestement, il s'agissait d'une équipe supplémentaire lancée sur ce flanc pour lui couper la retraite.

Il dut incurver sa trajectoire, accepter temporairement d'être refoulé vers le bas. Dévalant ainsi plus de trois cents mètres de pente, il atterrit en bordure d'une piste qui sinuait à travers les arbres, s'accroupit quelques secondes pour observer la nouvelle situation. Des appels, des interjections étouffées lui parvinrent d'un peu partout à la fois.

Il lui fallait traverser le chemin de terre pour s'enfoncer sous le couvert encore plus dense qu'il apercevait de l'autre côté et dans lequel il avait des chances de faire perdre sa trace. Ce fut à l'instant où il se redressait pour s'élancer que deux silhouettes armées débouchèrent d'un tournant proche de la piste. Les deux mafiosi l'aperçurent en même temps et braquèrent leurs armes dans sa direction.

Bolan fit un bond en arrière pour se placer à l'abri d'un énorme tronc. En même temps il dégaina son Beretta muni du réducteur de son, aligna brièvement ses cibles. Il y eut deux chuintements rauques et deux ogives de .9 mm jaillirent presque simultanément, fauchant l'un des *malacarni* qui avait épaulé un riot-gun. Son copain eut plus de chance. La seconde balle tirée un peu trop hâtivement ne fit que l'effleurer et il poussa un grognement d'animal en plongeant dans les fourrés bordant le mauvais sentier.

L'Exécuteur l'entendit brailler un appel auquel répondit une voix relativement proche. C'était mal parti, la racaille mafieuse allait accourir en nombre sur les lieux. Il ne restait plus comme solution que de dégringoler la pente glissante pour éviter de se laisser encercler.

Bolan avait le souffle un peu court. Il pouvait tenir pendant longtemps encore, mais son harnachement et ses armes ralentissaient sa course. Plusieurs fois il s'arrêta durant de courts instants, les sens hypertendus pour capter le moindre bruissement de la forêt. De

nouveaux ronflements de moteurs se firent bientôt entendre, grandissant rapidement au sud et au nord. La mafia envoyait encore et toujours des renforts. Décidément, c'était le grand jeu !

En fait de planque, c'était d'une véritable base qu'il s'agissait, avec ses installations techniques, ses troupes paramilitaires et son commandement. La partie devenait de plus en plus difficile.

À l'occasion d'une nouvelle halte, Bolan s'aperçut qu'il était arrivé tout près d'un véhicule tout-terrain à l'arrêt au milieu d'un sentier. Il le distinguait à travers le feuillage. Un homme était assis sur le capot, un fusil d'assaut posé en travers des cuisses et un talkie-walkie fixé à la ceinture. Une brève observation montra à l'Exécuteur que le soldat d'occasion était seul et visiblement inquiet. Son regard faisait un va-et-vient continu, inspectant les fourrés proches, tandis qu'il tapotait nerveusement la crosse de son arme.

Bolan calma son inquiétude en lui expédiant une balle silencieuse dans le front. Les yeux tourmentés cessèrent brusquement leur mouvement pendulaire et se révoltèrent. Avant même que le corps inerte se soit affaissé sur le capot, Bolan avait franchi les quelques mètres qui l'en séparaient. Il attrapa le fusil d'assaut au vol, le lança dans les taillis et s'empara du talkie-walkie.

Puis il se replia, continuant de descendre la piste.

D'après son estimation, il était parvenu à six ou sept cents mètres de la cascade de *Devil's Creek*. S'il réussissait à franchir le torrent, les probabilités d'échapper à la meute de cannibales allaient s'accroître. Les fantassins pourraient toujours s'accrocher à ses basques, du moins en partie, mais les tout-terrain seraient bien obligés de déclarer forfait. Et c'était ce qui comptait avant tout, car la mafia ne serait plus en mesure de déplacer rapidement ses effectifs.

La situation de l'Exécuteur, pourtant, n'était guère brillante. Il ne s'était pas attendu à un tel déploiement de force et, pendant un instant, il songea que l'Oregon marquerait peut-être la fin de sa longue croisade contre le Crime Organisé. Depuis longtemps il s'était préparé à une telle éventualité. Il savait pertinemment qu'il ne pouvait indéfiniment défier la vermine mafieuse, la harceler jusque dans ses derniers retranchements et faire sauter des têtes ignobles sans être lui-même victime un jour d'un tireur chanceux ou d'une concentration ennemie trop importante.

C'était une question de statistique. Il était même miraculeux qu'il fût encore en vie à l'heure actuelle.

En l'occurrence, la meute qui le traquait comptait au moins cinquante charognards ivres de sang et à qui on avait peut-être promis une prime substantielle. De plus, tous ces types connaissaient bien le terrain.

Mais l'instinct de guerrier de Mack Bolan reprit le dessus. Son

problème était simple : sortir de la chausse-trape dans laquelle il s'était laissé enfermer, prendre un peu de distance et se faire oublier temporairement, puis revenir sur les lieux à la nuit pour foutre en l'air l'immense combine planquée au milieu de la montagne. Simple dans le principe, mais infiniment complexe à mettre à exécution.

L'appareil radio se mit à lancer une série de questions :

— Appel général de Leader ! Tueurs Un à Six, quelle est la situation ? Unités Quatre, Cinq et Six, avez-vous rejoint les positions ?

Les « Unités » étaient sans doute les véhicules tout-terrain, et peut-être celui qui dispatchait les consignes les avait-il envoyés sur une position plus éloignée pour un ultime verrouillage. Tactiquement, cela sous-entendait un nouveau renfort, conformément à ce que Bolan avait deviné en voyant son repli coupé vers le nord et l'ouest.

Les réponses ne tardèrent pas à se succéder sur les ondes :

— Ici Tueur Deux. Nous sommes dans la zone P en direction du secteur S. Pour l'instant, on ne voit toujours rien.

— Tueur Cinq pour Leader. On n'est plus en liaison avec le PC ?

— Négatif ! Le commandement se fait maintenant à partir de la ligne haute.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Discute pas, fais ton rapport.

— En zone périphérique Y-2. Rien à signaler.

— O.K. Les autres ?

— Ouais. On aura bientôt rejoint l'Unité Deux sans trouver quoi que ce soit. Je vois la caisse... Dites, c'est un fantôme, ce mec, ou quoi ?

— J'ai pas entendu ton indicatif !

— Tueur Trois. Ça y est, on y est... Merde, qu'est-ce qu'il fout à roupiller, ce con ?

— Pas de discours, Tueur Trois. Que voyez-vous ?

— Bon Dieu ! Il... il est...

— Quoi ? glapit la voix de « Leader ».

— Il s'est fait flinguer sur le capot de la bagnole... Un trou dans la tête, un trou rouge et tout rond, y a même pas de sang. Putain !... Tout l'arrière de sa tronche est parti en morceaux !

— J'ai dit pas de discours. Y a-t-il d'autres macchabées ?

— Négatif.

— O.K., Poursuivez pour rejoindre la ligne de blocage.

Les appels se succédaient. Des comptes rendus laconiques, des accusés de réception. Malheureusement, les secteurs indiqués ne signifiaient rien pour Bolan. L'écoute de la radio ne pouvait lui permettre que de se faire une idée générale sur la situation et son évolution.

Il ne s'agissait plus maintenant de mettre en œuvre un quelconque

plan tactique pour tromper l'ennemi sur son propre territoire. La forêt grouillait de flingueurs qui n'avaient qu'une envie : le transformer en passoire et rapporter sa tête pour la brandir ensuite comme un trophée.

Pour l'instant, il n'envisageait qu'un repli en catastrophe. Et s'il trouvait sur son chemin des moustachus qui avaient envie de lui barrer la route, eh bien ! il les enverrait en enfer par la méthode la plus expéditive. À moins que ce soit lui qui aille dire bonjour à Satan... C'était ça : tuer ou être tué, et seul le plus féroce avait une petite chance de rester en vie.

CHAPITRE XII

À présent, il commençait à entendre le grondement sourd de la cascade, droit devant lui. Mais un peu plus loin il tomba presque nez à nez avec un homme barbu au front proéminent, en train d'uriner contre le tronc énorme d'un épicéa, son fusil passé en bandoulière.

Il fit une grimace en comprenant que le chemin lui était barré sur un front étendu. Celui-là n'était qu'un pion sur une ligne d'arrêt. Et, selon ce qu'il avait entendu plus tôt, les 4 x 4 avaient déjà dû débarquer des équipes sur les flancs, interdisant toute échappatoire latérale.

Tout en accomplissant son action éminemment naturelle, l'*amico* scrutait la frondaison végétale d'un œil suspicieux. Peu de temps après, un frémissement du sol précéda un appel :

— Hé, Marco ! T'as pas une pipe ?

La courte phrase avait été prononcée dans un mauvais anglais. Sans se retourner, l'homme baragouina une réponse en sicilien, puis se secoua et se reboutonna tranquillement tandis qu'un second mafioso poilu se démasquait.

— T'as pas une pipe ? réitéra l'arrivant. J'ai oublié les miennes là-haut.

Il crut percevoir un bruit bref et à peine perceptible sur sa gauche, écarquilla les yeux en voyant son pote du vieux pays se raidir et lever les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que t'as, Marco ?

Il pigea en voyant une vilaine fleur pourpre s'épanouir sur la tempe du *malacarni* dont les genoux ployèrent subitement. Il pivota brutalement, les yeux exorbités et ses grosses pognes crochées sur un méchant P-M prêt à vomir sa grenaille furieuse. La mort le cueillit à l'instant où il achevait son mouvement giratoire. Il la vit de face une infime fraction de seconde, encaissa dans le nez l'impact d'une charge de 125 grains qui lui laboura le haut du palais, se fraya un passage à travers son cervelet et lui fit sauter l'arrière de la boîte crânienne.

Muscles privés d'un coup de tout signal nerveux, il n'eut pas la plus petite réaction post mortem et s'avachit dans un petit bruit flasque.

Avec deux pions en moins, le rang d'interception présentait maintenant une déchirure suffisante pour s'y glisser et poursuivre le repli. Mais cela ne signifiait pas pour autant le salut. Bolan en avait la certitude, une seconde ligne de feu cernait la zone sensible à une distance impossible à apprécier. D'autre part, les deux nouveaux cadavres ne tarderaient pas à être découverts, on comprendrait quelle

direction le fugitif avait empruntée et ce serait la curée.

Cela ne faisait aucun doute : les tueurs éparpillés se regrouperaient en quelques instants pour former une horde sanguinaire que rien ne pourrait stopper, ni la ruse ni la puissance de feu de l'Exécuteur qui finalement succomberait sous le nombre. Malgré toute son expérience et sa science du combat, il n'était pas un surhomme.

Néanmoins, il entrevoyait un atout naturel qu'il allait peut-être pouvoir utiliser. Il était déjà 18 h 30. Le crépuscule surviendrait dans moins de trois quarts d'heure, puis ce serait assez brusquement la nuit. Déjà, il faisait très sombre sous le couvert des épicéas géants qui formaient un dôme opaque. S'il pouvait tenir encore un peu en jouant à ce mortel jeu de cache-cache, l'obscurité lui apporterait sa protection relative. Et alors...

Il prit la décision de continuer vers la cascade. Progressant avec d'infinies précautions, tous ses sens en alerte, il atteignit une zone où les arbres se faisaient moins denses, aperçut ensuite à moins de quinze mètres la berge d'un torrent qui roulait furieusement ses eaux dans un vacarme assourdissant.

Mais aucune traversée n'était possible à ce niveau. La poussée des flots était trop forte, de violents tourbillons formaient des entonnoirs mouvants et Bolan apercevait régulièrement d'énormes branches charriées avec violence par le cours d'eau infernal.

Deux cents mètres en aval, c'était la chute brutale, une cassure verticale dans la roche le long de laquelle se précipitaient des tonnes d'eau qui, trente mètres en contrebas, explosaient avec un grondement de tonnerre.

En amont, pourtant, il distingua ce qui pouvait passer pour un gué, une étendue moins tumultueuse et sûrement moins dangereuse à franchir. La seule possibilité à portée de vue.

Il y dirigea ses pas, s'efforçant de marcher le plus près possible de la lisière des arbres, malgré le terrain qui devenait de plus en plus rocailleux et difficile.

Il n'entendait plus que le tumultueux brouhaha des eaux en furie. Sous sa combinaison il commençait à avoir trop chaud malgré la fraîcheur et l'humidité ambiantes, ses muscles devenaient douloureux à la suite du train d'enfer qu'il menait. Mais il pouvait continuer ainsi pendant longtemps et c'était peut-être ce qui allait départager le gibier des chasseurs dont l'entraînement n'était certainement pas aussi poussé.

Bien sûr, ils avaient l'avantage du nombre et de la connaissance des lieux. Et le passage de ce gué allait mettre Bolan à découvert durant de longues secondes, le placer dans l'impossibilité de se défendre efficacement si les équipes mafieuses surgissaient inopinément. Tant pis, sa survie tenait sans doute à ce risque et il

fallait l'assumer.

Parvenu à quelques mètres du torrent, il calcula mentalement le temps qu'il lui faudrait pour atteindre la rive opposée. Environ quarante secondes si tout allait bien. Sous la surface bouillonnante, il entrevoyait par endroits le fond constitué de cailloux et de rochers, de trous aussi dont les bords devaient être glissants. Avançant carrément dans l'eau qui lui monta tout de suite au-dessus de la ceinture, il éprouva immédiatement une sensation glacée.

Subitement, un gros insecte métallique se profila dans le ciel à moins de cent mètres d'altitude. Quelqu'un, là-haut, coordonnait le mouvement des troupes ; on l'avait peut-être déjà aperçu... Oui, pas de doute. L'hélicoptère ralentissait pour se tenir en vol stationnaire au-dessus du torrent. Et, malgré le vacarme ambiant, Bolan crut entendre des exclamations, des braillements, sans pourtant être en mesure d'en apprécier la provenance exacte.

Il fallait faire vite, très vite pour rejoindre la forêt de l'autre côté et s'y enfoncer.

Mâchoires serrées, contrôlant chacun de ses mouvements pour éviter de trébucher sur le lit aux pierres glissantes, il s'avança un peu plus dans l'onde tumultueuse et glaciale. À deux reprises il glissa dans un creux invisible, fut complètement submergé, mais réussit à retrouver son équilibre. Un coup d'œil en arrière lui apprit qu'il n'avait parcouru que six à sept mètres. Il en restait quatre fois plus à accomplir pour rejoindre l'autre bord.

Et ce qu'il craignait se produisit soudain. Jaillissant de la lisière, un groupe de quatre mafiosi se mit à courir dans sa direction, beuglant comme des animaux, tiraillant en tenant à bras tendus des P-M ou des fusils au-dessus de leurs têtes. Une multitude d'impacts criblèrent la surface ondulante autour de lui, s'ajoutant aux éclaboussures du courant.

Pas question de plonger pour éviter le mitraillage, il n'y avait pas suffisamment de fond. Sans même avoir à réfléchir, l'Exécuteur avait mis en ligne son gros combiné de combat qui cracha aussitôt un feu d'enfer sur les cannibales, cisailant deux d'entre eux, faisait tourner sur lui-même un troisième qui émit un cri strident. Le dernier courait toujours en zigzaguant, son flingue continuant de crachoter dans une rafale interminable, mais inefficace. Bolan lui logea une courte série de trois balles de .223 dans la poitrine.

Bizarrement, le moustachu poursuivait sa course comme s'il n'avait pas été touché, une flamme crépitante accrochée au bout du canon de son fusil d'assaut. Il tituba enfin, ses bras décrivirent de larges moulinets, et il boula plusieurs fois dans la rocaille qu'il aspergea de son sang.

Bolan ne pouvait plus poursuivre sa progression vers l'autre berge.

D'autres buteurs allaient survenir d'une seconde à l'autre et, au milieu du torrent, il constituerait une cible facile. Il se mit donc à rebrousser chemin, nageant, courant, trébuchant, déporté par la masse liquide en mouvement. Il prit finalement pied sur le sol sec au moment où une demi-douzaine de mafiosi firent à leur tour irruption, une trentaine de mètres en amont de sa position.

Leur expédiant le reste de son chargeur pour calmer un instant leur ardeur, il partit au pas de course dans la seule direction qui lui semblait encore possible, longeant la bordure végétale, sautant parfois de rocher en rocher pour raccourcir son trajet.

Plusieurs rafales crépitèrent en même temps derrière lui et des projectiles miaulèrent à ses oreilles, fracassant des pierres ou arrachant des mottes de terre tout près de lui. Il se laissa tomber au sol, pointa le combiné M-16/M-203 au jugé sur ses poursuivants et leur largua une grenade explosive de .40 mm. L'engin atterrit presque sous les pieds des plus proches, les fit disparaître temporairement dans une gerbe de feu et de fumée, puis deux corps disloqués montèrent verticalement dans le ciel.

Maintenant, des appels lancés à tue-tête retentissaient de partout et il y eut le vrombissement rapproché de plusieurs moteurs de 4 x 4 poussés à plein régime.

Des dizaines de *malacarni* arrivaient pour la curée.

Se relevant d'un bond, Bolan s'élança sur la bande rocailleuse précédant la cascade, maintenant une foulée rapide tout en rechargeant son arme de guerre. Une possibilité s'offrait peut-être de se laisser glisser le long de la paroi en pente raide qui longeait la chute d'eau, afin de rejoindre une plate-forme accrochée au flanc de la montagne. Ainsi, il pourrait s'enfoncer dans les branchages et tenter une nouvelle fois de faire perdre sa piste.

Il atteignit le petit plateau rocheux bordant l'abîme dans lequel se précipitaient les eaux furieuses, jugea la situation en une seconde. La paroi, en effet, se présentait très abrupte, mais sa descente était possible et il décida de s'y risquer quand de gros impacts firent éclater la roche autour de lui. Cela venait d'en haut. On le tirait depuis l'hélicoptère à l'aide d'une arme lourde.

S'abaissant pour poser un genou au sol, il visa le tireur dont la silhouette se découpait sur la carlingue de l'oiseau maléfique et lui expédia une rafale d'une dizaine d'ogives de .223. Il eut la satisfaction de voir la forme humaine se détacher de l'appareil pour entamer un plongeon disgracieux à la verticale. Le fracas de la cascade lui martelait les tympans, mais il eut l'impression d'entendre le hurlement d'épouvante du type qui gesticulait frénétiquement tout en se rapprochant du sol.

Il n'eut pas le loisir de contempler la fin de la mortelle trajectoire.

De nouveaux *soldati* apparaissaient hors du couvert végétal, silhouettes massives et brutales fonçant sur leur proie dans une invraisemblable clameur, tandis que les premiers tireurs s'embusquaient pour lancer un tir de blocage. Puis d'autres encore survinrent sur le flanc gauche de l'Exécuteur. Il en sortait de partout, aussi nombreux qu'une nuée de frelons, mais infiniment plus dangereux.

Pour couronner le tout, de nouveaux coups de feu partaient de l'hélicoptère, assez imprécis d'abord, mais le flingueur n'allait pas tarder à rectifier son tir.

Coincé derrière un gros rocher qui lui assurait temporairement une assez bonne protection, Bolan ne se faisait plus aucune illusion. Il était fixé sur place, piégé définitivement. Dans quelques secondes, le cercle infernal se refermerait et le broierait impitoyablement.

C'était donc dans ce coin perdu de l'Oregon que sa vie allait s'achever ? Pourquoi pas, après tout ? Il fallait bien que cela arrive un jour ou l'autre. Pour en finir rapidement, c'était tout simple. Il lui suffisait de se redresser en lâchant ses dernières balles sur les troupes ennemies. Il partirait ainsi en emmenant avec lui un maximum d'ordures mafieuses.

En un éclair, il eut la vision de son corps déchiqueté, criblé de projectiles, de faces hideuses et hilares qui se réjouissaient de sa mort. Et il décida que le moment n'était pas venu d'en finir. Pas de cette façon en tout cas.

Il engagea une grenade dans la culasse du M-203 et la fit péter à la figure d'un groupe d'*amici* qui progressaient vers lui en tentant maladroitement de se dissimuler. Dans la foulée, il arrosa d'une rafale trois types trop sûrs d'eux qui le canardaient en avançant sans aucune protection, envoya encore une giclée de .223 en direction du gros insecte bourdonnant au-dessus de sa tête.

Puis il roula sur lui-même pour se rapprocher de l'arête rocheuse surplombant l'abîme. Le temps d'une fraction de seconde, il engloba du regard ce qui l'attendait trente mètres en contrebas : l'infernal bouillonnement produit par les tonnes d'eau qui se déversaient dans un fracas gigantesque, se brisant sur des rochers en saillie, les remous, le courant puissant et rapide qui prenait naissance un peu plus loin, et les furieux tourbillons visibles jusqu'à une sorte de barrage naturel, une centaine de mètres au-delà.

L'instant d'après, il se détendait d'une brusque poussée des jambes et se lançait dans le vide.

CHAPITRE XIII

Depuis l'hélicoptère, Joey Greco avait coordonné le mouvement de ses équipes et assisté à leur irruption sur les berges. Froidement il avait observé la silhouette sombre bardée d'armes, de munitions, qui crachait le feu presque sans discontinuer tout en courant, crochetant et profitant du moindre abri naturel.

D'un point de vue purement tactique, il ne pouvait s'empêcher d'apprécier ce type dont les manœuvres rapides déconcertaient ses hommes et les tenaient pour l'instant en échec. Il s'agissait sûrement d'un de ces spécialistes de la CIA ou d'autres services spéciaux, à moins que ce ne fût, comme lui, un ancien des commandos de Marine. En tout cas, il se démerdait salement bien, cet enflé ! Mais il était foutu, tout ce qu'il pouvait espérer, c'était quelques secondes supplémentaires de survie.

Un instant auparavant, ce fumier lui avait liquidé son sniper en lâchant une flopée de maudits pruneaux depuis le sol. Le cockpit était étoilé en plusieurs endroits, mais, par bonheur, ni Greco ni le pilote n'avaient été touchés. Et aucun organe vital de l'appareil ne semblait avoir souffert.

Il avait failli ordonner par radio à ses chefs d'équipe d'essayer de le prendre vivant, mais c'était beaucoup trop dangereux. Il y avait déjà trop de corps ensanglantés allongés au sol. Bon Dieu ! Greco venait de voir deux de ses hommes se volatiliser dans une monstrueuse explosion. Ce n'était pas possible ! Comment ce mec s'y prenait-il pour faire autant de dégâts à lui tout seul sans paraître encaisser le moindre coup ?

Rageusement, Greco pointa à l'extérieur le mufler court d'un pistolet-mitrailleur Uzi et expédia un chargeur de vingt cartouches sur la cible minuscule en contrebas. Mais le tir avec un P-M était trop imprécis à cette distance, il ne faisait qu'arroser la roche tout autour de sa cible. Alors, il saisit son *transceiver* radio et se mit à hurler :

— Allez-y ! Qu'est-ce que vous attendez ? Tueur Trois, prenez-le à revers. Tueur Six, tirez sans discontinuer, fixez-le ! Je veux que les unités disponibles sur place resserrent les rangs. Les autres, démarrez l'assaut ! Bouffez-moi cet enculé, bon Dieu !

À peine avait-il relâché le bouton d'émission qu'il vit la silhouette au sol braquer vers le ciel son arme d'où jaillirent de minuscules flammèches hargneuses. Instinctivement, il se recula au fond de son siège tandis que de nouveaux impacts martelaient le plexiglas de la cabine. Ce sale con allait bien finir par toucher l'hélico à un point sensible et alors...

Mais qu'est-ce que foutaient ces connards de *soldati* ? Se penchant de nouveau pour observer le champ de bataille, Greco eut une vision qui lui parut complètement dingue et sa pomme d'Adam monta et descendit comme un yoyo.

— Putain de merde ! s'exclama-t-il, incrédule.

Cent mètres plus bas, la « cible » avait quitté le rocher derrière lequel elle s'abritait pour tenter un décrochage. Et quel décrochage ! Ce cinglé s'était carrément foutu dans le vide !

Greco le voyait planer au-dessus de la cascade. Planer, ouais... Enfin, vu d'en haut, ça donnait cette impression. Le type avait écarté les bras comme s'il s'imaginait pouvoir freiner sa chute ou peut-être la diriger. Complètement givré, ce gus ! Le plus ahurissant fut qu'à quelques mètres de la surface bouillonnante il se retourna d'un coup comme s'il voulait faire une connerie de saut périlleux. Ses jambes et ses bras se replièrent contre son corps et il se présenta comme une sorte d'œuf sombre qui disparut soudainement dans l'onde en furie.

Ce fut tout. Malgré une observation méthodique des flots, Greco ne vit pas reparaître le corps en surface.

Il sacra entre ses dents. Il aurait préféré récupérer le cadavre de ce fouille-merde pour le jeter aux pieds de Bonate et lui montrer de quoi il était capable. Il estimait aussi que cela aurait été intéressant de savoir à quoi ressemblait ce type...

— Criblez-moi toute cette zone ! cracha-t-il dans la radio. Il essaie peut-être de nous feinter. Envoyez le potage, mitraillez chaque mètre carré de cette putain de flotte ! Je veux être sûr que ce mec est bien clamsé ! Go ! Go !

Il avait hurlé hystériquement, les yeux exorbités et la mâchoire en avant. Dans l'instant qui suivit, des dizaines d'armes se mirent à cracher leur mitraille tous azimuts, tressautant sur un rythme infernal, dans un tel vacarme que l'on eût dit le déchaînement d'un orage. Lorsque le feu cessa, l'écho des déflagrations roula encore longtemps sur les flancs de la montagne. Puis un silence brutal s'installa sur les lieux.

De l'hélicoptère, Greco observait ses hommes qui s'étaient tous démasqués pour couvrir l'ensemble des berges et la cascade. Son regard explora une zone plus éloignée, là où les eaux du torrent retrouvaient un certain calme avant d'aboutir à une sorte de digue naturelle.

— Arrosez aussi ce putain de barrage ! s'égosilla-t-il dans la radio.

Il n'imaginait pas que le fugitif ait pu parvenir jusque-là, mais tenait à assurer le boulot au maximum. De nouveau, des coups de feu crépitèrent, provoquant de petits geysers fugaces et hachant une multitude de branches mortes accumulées à cet endroit.

— O.K., O.K. ! Ça va ! conclut Greco. Restez en poste et gardez

l'œil !

Puis, se tournant vers le pilote :

— T'as vu ça !

L'autre fit un signe affirmatif de la tête.

— Bon Dieu, ouais ! Qui c'est, ce taré ?

— Sûrement pas un taré. Je te parie qu'il savait exactement ce qu'il faisait. En tout cas, il a des couilles au cul, ça oui !

L'appareil resta en vol stationnaire, quasiment immobile dans le ciel, comme un monstrueux oiseau de proie.

— Vous croyez qu'il a pu s'en tirer ? questionna le pilote au bout d'un moment.

L'ex-Marine ricana :

— Tu es con ou quoi ? Avec tout ce plomb dans la flotte, il a pas eu une chance.

— Alors pourquoi est-ce qu'on reste ici ?

— D'où tu sors, mec ? On assure le coup. Même si on est certain que la carcasse de ce gus ressemble à une passoire, faut aller jusqu'au bout. C'est la règle.

— On attend que son cadavre remonte à la surface ?

— Pendant combien de temps peux-tu rester sans respirer ?

— Je sais pas trop. Peut-être une minute, pas beaucoup plus.

— Avec de l'entraînement, certains types tiennent jusqu'à quatre minutes avant d'arriver à l'asphyxie. Par mesure de sécurité, on double le temps et ensuite on se casse.

Le pilote acquiesça, ajoutant :

— C'est pas que je discute les ordres, vous savez, mais ça m'écoeure un peu la façon dont ce gus s'est fait buter.

— Fais attention à ce que tu dis ! rétorqua sèchement Greco. Pense plutôt à la douzaine de soldats qu'il nous a bousillés. On ne te paye pas pour faire des sentiments.

— Ouais. Ce que j'en disais... Hé, qu'est-ce qui bouge, là-bas ?

— Où ?

— Sur les branchages.

Un mouvement furtif s'était en effet révélé en aval du torrent.

— Je vois rien.

— Je suis sûr de pas m'être trompé. Vous voulez qu'on se rapproche ?

— Vas-y.

Machinalement, Joey Greco avait crispé sa main sur le P-M et sa mâchoire s'était durcie tandis que l'hélico piquait sur l'amas de branches et de boue accumulé en travers du cours d'eau.

— Là ! Ça recommence, s'exclama le pilote. On dirait que...

Il fut interrompu par le staccato de l'Uzi qui s'était mis à trépider dans la main de Greco, remplissant le cockpit d'un vacarme

assourdissant. Quelques secondes plus tard, la culasse claqua à vide, chargeur épuisé, et le pilote pointa son doigt vers le bas en s'esclaffant :

— Un castor ! C'était rien qu'une connerie de castor !

Une petite forme fauve courait sur le barrage, bientôt rejointe par une autre qui disparut l'instant suivant.

Greco laissa fuser un juron.

— Remonte ! lâcha-t-il furieusement.

Puis il regarda sa montre et empoigna la radio.

— Bon, on n'a plus rien à foutre ici... À toutes les unités !...
Opération terminée, dégagez !

Plusieurs réponses laconiques lui parvinrent et un chef d'équipe essaya de plaisanter :

— Hé ! J'offre une tournée générale ! T'envoies la prime, Joey ?

— Ta gueule, connard ! Silence radio et trissez-vous.

Il y eut encore un petit rire dans l'appareil et Greco haussa les épaules. Opération terminée, se répéta-t-il mentalement. Il allait pouvoir l'annoncer à Gus Bonate et lui faire rentrer ses paroles hargneuses dans la bouche.

Le crépuscule commençait déjà à noyer la montagne dans la pénombre.

CHAPITRE XIV

Le choc avait été violent, mais Bolan s'y était préparé physiquement et psychologiquement. Chaque fibre de son corps raidie comme de l'acier, il avait d'abord eu l'impression d'un déchirement en pénétrant dans les eaux tumultueuses, une sorte de hurlement rauque dans les tympanes.

Conformément à son estimation, la profondeur au centre du déversoir était suffisante pour amortir sa chute, ce qui ne l'empêcha pas de toucher le fond rocheux assez rudement. Tout de suite, un froid glacial l'avait assailli, menaçant de tétaniser ses muscles à brève échéance. Un coup de talon lui avait permis de remonter à mi-hauteur de la surface, puis il s'était laissé emporter par le courant d'une violence inouïe.

Respiration bloquée, s'efforçant de contrôler du mieux possible sa trajectoire, il compta mentalement les secondes pour évaluer son parcours. À quarante, il se retrouva dans une eau plus calme. Le torrent se transformait en une simple rivière relativement large, enclavée sur un plateau avant d'aboutir à une seconde cascade. Ça ne l'arrangeait pas, car à présent il pouvait être visible, surtout depuis l'hélicoptère. Il dut nager pour tenter de rejoindre la berge opposée, s'orientant d'après le défilement des galets sur le fond sombre.

Suivant ses calculs, il aurait dû atteindre le petit barrage aperçu du haut de la falaise en moins de soixante-dix secondes. Mais il avait déjà largement dépassé cette estimation et un gong sourd commençait à battre douloureusement dans sa tête. Pratiquement à bout de souffle, il mit toute sa volonté en œuvre pour conserver son calme, distinguant bientôt une masse sombre à quelques mètres devant lui. Encore un effort et il y parvint, explorant de ses mains une paroi rugueuse faite de boue, de branchages et de pierres inégales. Plusieurs troncs d'arbres abattus en travers du cours d'eau constituaient une étrange armature à l'ensemble de la digue.

Il savait ce que c'était. Il avait espéré que cette suite de huttes de castors lui offrirait un possible abri au cas où il ne pourrait atteindre la rive opposée. Subitement, une silhouette fuselée jaillit des branchages, passa comme une torpille devant lui avant de s'enfoncer plus profondément dans l'onde glacée, suivie d'une autre tout de suite après, puis de deux autres encore. Il venait de déloger une famille de castors.

À tâtons, il trouva la trouée qu'il cherchait, écarta des branches et remonta au-dessus du niveau de l'eau, débouchant d'un coup dans une poche d'air. Enfin, il put libérer ses poumons et aspirer une bouffée

d'air pur. La poitrine en feu, il s'efforça de rassembler ses idées et d'évaluer la situation. Des cris et des appels se faisaient entendre de partout à la fois. Des radios crachotaient des messages. Ensuite, il y eut une petite accalmie pendant laquelle Bolan put récupérer. Le ronflement syncopé de l'hélicoptère était toujours audible à une certaine distance.

Brutalement, des rafales se mirent à crépiter tous azimuts dans une épouvantable cacophonie, ponctuées des sons beaucoup plus sourds des riot-guns crachant leurs chevrotines hargneuses ou les meurtrières *Brenks*. L'inferral concert se poursuivit durant près d'une demi-minute tandis que des projectiles miaulant et ricochant s'enfonçaient dans le précaire abri où se tenait l'Exécuteur.

Des détonations éparpillées claquèrent encore avant un retour au calme quasi irréel. Mais Bolan avait compris que les charognards de la *Cosa Nostra* ne s'en tiendraient pas là. Ils avaient pour coutume de s'accrocher à leurs proies tant qu'ils n'étaient pas certains d'avoir accompli leur infecte besogne.

En effet, le ronflement de l'engin aérien s'amplifia d'un coup, le staccato des pales devint plus proche et, de nouveau, le crépitemment d'un pistolet-mitrailleur rompit le silence relatif. Bolan se laissa couler d'un bon mètre dans l'eau, mais soudain une violente douleur lui martela le dos à hauteur de l'omoplate gauche, suivie presque immédiatement d'une autre au-dessus des reins. C'était comme s'il avait reçu deux coups de masse et le souffle lui manqua.

Alors que les déflagrations venaient de cesser, il se laissa remonter dans la poche d'air, au bord de l'évanouissement et se força à respirer méthodiquement pour retrouver ses esprits. Le temps ne comptait plus, il n'en avait qu'une notion imprécise.

Sa combinaison de combat renforcée au kevlar avait résisté aux deux impacts – probablement des balles de .9 mm –, mais la poussée s'était irradiée dans son dos, lui meurtrissant les chairs. Au bout d'un temps qu'il fut incapable d'apprécier, il perçut des bruits divers, appels radios, commentaires gutturaux, foulées lourdes sur la rocaille, qui lui apprirent que l'ensemble de la troupe mafieuse se repliait.

Par sécurité, il attendit encore un peu avant de quitter son abri pour risquer un regard prudent. Apparemment, il ne s'était pas trompé et, d'ailleurs, l'hélicoptère avait disparu du ciel, un bourdonnement ténu témoignant de son éloignement.

Quelques brasses lentes et douloureuses amenèrent Bolan jusqu'à la rive qu'il n'avait pas réussi à atteindre à la suite de son plongeon. Il se traîna sur une petite plage de galets, rejoignit en ahanant l'orée de la forêt sur laquelle la nuit n'allait pas tarder à s'appesantir.

Son équipement de guerre lui paraissait peser un poids invraisemblable, le combiné M-16/M-79 fixé à son épaule par une

bretelle lui meurtrissait le côté et il avait l'impression que ses jambes pouvaient à peine le porter.

Mais il était vivant. En mauvais état, mais vivant. Il comprenait pourtant qu'il lui fallait s'éloigner au plus vite de ces lieux. Des recherches ultérieures allaient sans doute être lancées. Il ne connaissait que trop la pourriture mafieuse et la méfiance atavique des *amici* qui ne s'estimaient en sécurité que lorsqu'ils avaient sous les yeux la tête sanguinolente de leur ennemi.

S'il avait échappé au traquenard de la rivière du Diable, il n'était pas pour autant sorti d'affaire. Il lui fallait donc s'enfoncer le plus loin possible dans la végétation géante couvrant la montagne avant de songer à s'octroyer une pause. Il marcha ainsi durant une ou deux minutes avant de tomber sur un chemin sinueux suffisamment large pour laisser passer un véhicule, mais ne comportant aucune trace apparente de pneus. Manifestement, la mafia ne se préoccupait pas de ce côté de *Devil's Creek*. Pourtant, pour assurer la sécurité au maximum, Bolan décida de prendre encore du champ. Mais, soudain, un élancement douloureux lui bloqua les reins, ses jambes ployèrent sous lui et il s'affala sur le sol humide. Il grelottait de froid et se sentait d'un coup aussi faible qu'un nouveau-né. Il n'avait même plus l'impression de respirer. Se tramant sur quelques mètres pour s'éloigner le plus possible du sentier, il perçut vaguement le bruit d'un moteur tournant à bas régime. Puis le ronronnement s'estompa, un tourbillon emporta ses pensées et il perdit connaissance.

— Je souhaite pour toi que tu n'aies pas raté le coup, prononça Bonate d'une voix sèche en toisant Joey Greco. Il se pourrait bien que ce type ne soit pas seulement un simple fouineur de merde.

Greco se permit un rictus presque dédaigneux :

— Tout le monde a fait correctement son travail. À l'heure actuelle, ce gus est au fond de *Devil's Creek* avec plusieurs kilos de plomb dans la carcasse. Je voudrais bien savoir comment il s'y prendrait pour remonter à la surface.

Grizzly se tenait à côté de son patron, de même que David Loker qui était venu aux nouvelles dès le retour des équipes. Le tueur aux sourcils broussailleux émit une sorte de borborygme et questionna :

— À quoi ressemblait ce mec, Joey ?

— J'ai pas pu voir sa tête, elle était toute noire, mais...

— Tu veux dire que c'était un négro ?

— J crois pas. Ça devait être du maquillage de combat.

— Et il était équipé comment ? insista Grizzly.

— Il avait une espèce de combinaison moulante, un peu comme une tenue de plongée.

— Quelle couleur ? cracha Grizzly dont les yeux n'étaient plus que de minces fentes.

— Sombre. Peut-être noire, rétorqua Greco d'une voix mal assurée.

Le tueur émit une sorte de hennissement, fit un clin d'œil à son boss :

— Et voilà ! Maintenant je suis sûr que je me suis pas gouré. J'avais reniflé cette grande pute.

— Ça se pourrait bien, admit Bonate en soupirant. Mais ça ne me paraît pas vraisemblable. Aux dernières nouvelles il était en train de semer la merde en Sicile.

— Et alors ? ricana Grizzly. Ce fumier se déplace très vite. Il doit avoir un zinc hyperrapide et j'ai aussi entendu dire qu'il pourrait être appuyé par les services spéciaux.

— Bon Dieu, de qui parlez-vous ? s'intercala Loker.

— T'as jamais entendu parler de la combinaison noire ? grogna dédaigneusement le tueur.

L'informaticien véreux ouvrit des yeux comme des soucoupes :

— Vous voulez dire ?...

— Bolan la pute, ouais. C'est bien de lui qu'on parle.

Greco alluma un peu nerveusement une cigarette et haussa les épaules.

— Même s'il s'agissait de lui, qu'est-ce que ça peut foutre maintenant ?

— Si tu es sûr de toi..., laissa tomber Bonate d'un ton chargé de menace.

— Je vous parie un gros paquet qu'il est déjà en train de se faire bouffer par les poissons.

— Je ne fais jamais de pari à la con. Demain matin à la première heure tu lanceras des recherches, Joey, et t'as intérêt à retrouver la carcasse pourrie de cette enflure. Je veux la voir et la toucher, t'as compris ?

Le chef des troupes acquiesça d'un hochement de tête, ajoutant cependant :

— À supposer qu'il n'ait été que blessé, il n'aurait pas pu résister plus de cinq minutes immobile dans cette flotte glacée. Et je vous parie qu'il n'a pas survécu à son plongeon.

— Tu m'emmerdes avec tes paris, Joey. À l'aube, envoie tes hommes sur le terrain.

Tournant carrément le dos à Greco et Loker, Bonate entraîna son sous-fifre dans le bungalow servant pour les briefings.

— Surveille ce prétentieux sans qu'il s'en aperçoive, décréta-t-il d'une voix prudente. Et, heu... demain matin, tu descendras avec les équipes de recherche à la cascade.

— Vous craignez une embrouille de sa part ?

— C'est pas tellement ça. Qu'est-ce que te dit ton instinct, Joey ? Bolan ou pas Bolan ?

— J’crois que c’était lui, mais je peux me tromper.

Bonate fit un mouvement d’humeur.

— Qu’est-ce que tu me racontes ? Tu m’as dit tout à l’heure...

— Bon sang, Gus, c’est jamais qu’une intuition. Mais enfin, je peux vous dire que ça m’a rarement trompé. Je l’ai vraiment reniflé... Vous pensez peut-être qu’il n’est pas clamsé ?

— Tu veux rire ? J’ai simplement voulu rabattre le caquet à Greco, faut jamais laisser un mec comme lui prendre un ascendant sur toi. Mais il a raison, le type n’a pas pu passer à travers toute cette mitraille. T’as rien entendu ? Ici, les vitres en tremblaient.

Grizzly se permit un sourire qui découvrit deux rangées de dents cariées et brunies par le tabac.

— Ouais, j’aurais pas voulu être à sa place. Qu’est-ce qu’il a dû se faire mettre dans le cul ! Au fait, vous ne prévenez pas Jordan ?

— Je t’ai déjà dit de ne jamais prononcer ce nom, Julio. Même ici, même si personne ne peut nous entendre. Bon... Non, je ne le préviens pas. Pas maintenant en tout cas. S’il s’agit d’un simple rôdeur, l’affaire est classée et je ne lui en parlerai même pas. Si au contraire c’est le grand fumier... Putain ! Ça change tout. Voilà pourquoi je veux que tu ailles demain matin à *Devil’s Creek*. S’ils retrouvent la combinaison, quelle qu’elle soit, ramène-la-moi.

Le sourire de Grizzly s’accentua.

— Y a toujours une prime sur la tête de Bolan ?

— Une prime ? Sais-tu à combien est montée la cote de ce fumier ? Dis un chiffre, pour voir !

— Je sais pas trop. La dernière fois que j’ai entendu parler de ça, c’était il y a deux ans. Cinq cent mille biffetons, je crois.

— Tu es loin en dessous de la vérité. Deux millions de dollars, Julio. Tu y es ? Et comme c’est la *Commissione* qui sponsorise le contrat, ce serait con que qui tu sais se mette les deux briques dans la fouille.

— Ça oui !

La face du gorille s’était figée dans un rictus. Il clapa, répliqua avec emphase :

— Vous en faites pas, j’vous ramènerai le macchab. Vous voulez seulement la tête ou le connard au complet ?

— Si c’est lui, tu me laisseras le plaisir de lui décoller la tronche, Julio.

Le regard de Gus Bonate était devenu trouble. Deux millions de dollars pour une dépouille criblée de bastos, quel rêve !

CHAPITRE XV

C'était une sensation étrange qui irradiait dans tout son être à la manière d'effluves apaisants. Il n'avait pas le sentiment d'être réel, mais savait qu'il existait quelque part, là où pour l'instant personne ne pouvait l'atteindre. Sa mémoire subconsciente témoignait encore du froid glacial qu'il avait éprouvé, mais seulement comme un mauvais souvenir, une vague impression désagréable.

Il ne se sentait ni fort ni faible, pas plus qu'angoissé ou en pleine euphorie. Une sorte de bien-être neutre le maintenait dans un univers cotonneux qu'il n'avait pas envie de quitter.

Quelque part, un bruit pourtant familier déclencha une prise de conscience. Un bruit pourtant infime, comme un tintement lointain. Subitement, il eut les yeux ouverts, les sens aux aguets, s'efforçant d'écouter autour de lui.

Il était étendu sur le dos, reposant à même une grande peau de bête qui devait recouvrir un lit ou quelque chose de semblable. Il était nu, mais il n'avait pas froid, l'atmosphère était même douillette. Tournant la tête de côté, il vit tout d'abord le flamboiement d'un feu dans une cheminée, puis s'aperçut qu'il était dans une pièce de dimensions assez réduites, mais agréable au regard. Deux lampes de chevet éclairaient les lieux et il vit aussi d'autres peaux tendues sur les murs.

Enfin, il aperçut la fille. Elle se tenait debout dans un angle de la pièce, à côté d'une table, et mélangeait quelque chose dans un bol fumant. Dans une seconde de panique, il se redressa, cherchant à cacher sa nudité, tendit la main devant lui. Mais non, tout allait bien, une couverture légère lui masquait les jambes et le ventre.

Reportant son attention sur la fille, il la vit s'avancer vers lui et lui sourire.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle d'une voix douce et chaude.

Il la regarda mieux. Elle avait peut-être trente, trente-deux ans, mais ses yeux témoignaient de beaucoup de maturité. Ses cheveux coiffés en bandeaux étaient d'un noir brillant et captaient les reflets ondoyants des flammes de la cheminée. Elle portait un jean qui moulait d'adorables formes, une chemise en toile assez rustique, des rangers aux pieds. Pourtant, l'ensemble ne parvenait pas à étouffer la féminité qui se dégageait d'elle.

Son visage clair aux traits fins était sérieux, un peu inquiet.

— Je crois que ça va, répondit enfin l'Exécuteur d'une voix qui lui parut être celle de quelqu'un d'autre. Puis-je savoir où je suis ?

— Chez moi.

— Et c'est où, chez vous ?

— À environ deux kilomètres de l'endroit où je vous ai ramassé. Mais deux kilomètres en montagne, c'est beaucoup. J'ai attendu que tout le monde soit parti pour m'occuper de vous.

Un coup d'œil plus précis lui fit voir sa combinaison noire étendue sur le dossier d'une chaise, près de la cheminée. On l'avait mise à sécher. Ses armes et son harnachement avaient été déposés par terre contre un mur.

S'asseyant sur sa couche, il voulut mettre les pieds au sol.

— Restez tranquille, conseilla-t-elle d'un ton ferme. Vous n'êtes pas encore suffisamment valide. Vous avez beaucoup de chance de vous en tirer de cette façon, alors ne faites pas l'idiot.

S'éloignant un instant, elle revint près de lui en tendant le bol dont elle avait mélangé le contenu.

— Buvez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une décoction d'herbes. Ça finira de vous remettre sur pied.

Il saisit à deux mains le bol chaud, huma les effluves qui s'en dégageaient, but quelques gorgées de liquide. C'était un peu amer, mais pas désagréable.

— C'est vous qui m'avez déshabillé ?

— Qui voulez-vous que cela soit ? Je vis seule, ici. Je vous ai traîné jusqu'au chemin que vous aviez dépassé et je vous ai flanqué dans mon 4 x 4.

Il se souvint du bruit de moteur entendu juste avant de perdre conscience et grimaça :

— Vous m'avez ensuite porté sur votre dos ?

— Presque. Je suis beaucoup plus forte que je le parais. Ressentez-vous encore une douleur dans le dos ?

— Non, fit-il en remuant les épaules. Juste un léger engourdissement. Que m'avez-vous fait ?

— Je vous ai enduit de baume et je vous ai massé. Vous aviez de très sales ecchymoses. Sans votre combinaison spéciale...

— Un baume magique ? sourit-il.

— Si vous voulez. C'est efficace et c'est ce qui compte. C'est une recette indienne. Mes parents ainsi que les parents de leurs parents l'utilisent depuis des siècles.

— Seriez-vous indienne ? s'enquit-il en l'observant de plus près. Vous n'avez pas le type.

— Je suis pourtant de la tribu des Nez Percés que l'on a cantonnée dans le nord de Williamette National Forest.

Reposant le bol vide, il se redressa complètement.

— Quelle heure est-il ?

Elle consulta la grosse montre à quartz fixée à son poignet gauche.

— 22 h 10.

— Je suis resté tout ce temps à dormir ?

— Vous en aviez besoin.

— Je vous dois sans aucun doute une fière chandelle, mais il faut que je parte, maintenant.

— Oui, bien sûr. Je me doutais que vous diriez cela en vous réveillant.

— Vous êtes en danger tant que je suis chez vous. Au fait, comment vous appeliez-vous ?

— Helen. Helen Jackson.

— Ça n'a rien d'indien.

— J'ai changé de nom pour pouvoir travailler comme les autres Américains, expliqua-t-elle avec un petit sourire ironique.

— Je vous remercie, Helen. J'aurais aimé prolonger cette discussion, mais ce sera pour, une autre fois.

— Je ne crains pas spécialement le danger.

— Vous le devriez. La meute lancée après moi va revenir. Croyez-moi, ces gens ne se contenteront pas de vous poser des questions courtoises à mon sujet. Si vous saviez qui je suis, vous comprendriez mieux.

— Je sais exactement qui vous êtes, monsieur Bolan. Je l'ai tout de suite compris et cela ne m'effraie nullement, pas plus que de savoir qui sont les crapules qui vous courent après. Ça fait pas mal de temps que je les vois dans la région.

— Vous savez qu'il s'agit de la mafia ?

— Je m'en suis doutée dès le début, mais j'ai cru comprendre qu'ils bénéficient de hautes protections.

— Ils ne vous ont jamais créé d'ennuis ?

Haussant les épaules, elle rétorqua :

— Quelques-uns d'entre eux sont déjà venus très près d'ici et ils ont essayé de me draguer. Je leur ai dit d'aller se promener ailleurs.

— Et c'est ce qu'ils ont fait ? répliqua-t-il, incrédule.

— Bien sûr. Ma présence ici est officielle. Je fais des études sur la flore pour le compte du service des Eaux et forêts. Ils le savent et n'ont pas intérêt à s'en prendre à un fonctionnaire d'État. Ces gangsters préfèrent accomplir leurs besognes avec le moins de remous possible.

Bolan dressa l'oreille.

— Vous avez une idée de ce qu'ils font ? questionna-t-il.

— Pas vraiment, mais ça doit être important. J'ai vu leurs installations et j'ai compris qu'ils opèrent des liaisons radio à très longue distance, peut-être même avec des satellites. J'ai un émetteur-récepteur de trafic pour me mettre en relation avec mon bureau régional de Salem. Souvent, il y a comme un brouillage qui

m'empêche de recevoir les communications, des fréquences sûrement codées et en tout cas très puissantes. Ça signifie sans doute qu'ils ont une autorisation en règle, donc une protection au niveau de l'administration régionale.

Et cela confirmait ce que Bolan lui aussi avait envisagé. Il n'apprenait donc rien de bien nouveau, mais en écoutant cette fille étonnante il entrevoyait la possibilité de glaner quelques informations supplémentaires.

Des scrupules, pourtant, l'assaillaient.

— S'ils arrivent jusqu'ici, commença-t-il, ça n'aura rien d'amical. Vous...

Elle le coupa assez sèchement en désignant de la main une arme d'épaule accrochée sur un mur. Un AR-15, la version civile du fusil d'assaut M-16.

— Je sais m'en servir et s'il le faut je n'aurai aucune hésitation.

Il soupira :

— Mais vous n'aurez aucune chance.

— C'est vous qui le dites. Et je ne crois pas qu'ils étendront leurs recherches jusqu'ici. Ils vous croient mort.

Une question lui vint aux lèvres :

— Comment êtes-vous intervenue sans qu'ils vous repèrent ?

— Je sais marcher dans la forêt sans me faire voir, n'oubliez pas que je suis une Indienne. J'ai fait mes études à la fac, mais ça ne veut pas dire que j'ai oublié mes origines. Je vous ai vu de loin, je vous ai observé avec des jumelles. Quant à eux, ils faisaient un tel boucan que je savais à chaque instant quelles étaient leurs positions.

Bolan s'entoura les hanches avec la couverture et se leva, se dirigeant vers la chaise où était étendue sa combinaison de combat.

— Qu'avez-vous fait de mes sous-vêtements ? demanda-t-il.

Sans un mot, elle quitta la pièce pour franchir une tenture servant de porte, revint quelques secondes plus tard en lui tendant un slip, des chaussettes et un T-shirt.

— Je les ai lavés et séchés. Vous pouvez vous habiller, et allez vous faire tuer si vous en avez envie. Mais à votre place, j'attendrais que cette décoction produise son effet.

Bolan eut un imperceptible grincement de dents en songeant que la fameuse décoction contenait peut-être un soporifique ou un quelconque produit qui eût pu amoindrir ses réflexes. Une réaction instinctive.

Il haussa doucement les épaules. Après tout, cette fille l'avait tiré d'une situation plus que fâcheuse.

— O.K., accepta-t-il momentanément.

Elle le regarda d'un air vaguement ironique tandis qu'il commençait à s'habiller, se masquant maladroitement à son regard à

l'aide de la couverture. Puis elle eut un petit rire de gorge et disparut de l'autre côté de la tenture.

Il fut vêtu en trente secondes. Il entreprenait de vérifier ses armes quand elle s'annonça de nouveau dans la pièce, portant un plateau à la main.

— Vous allez manger un morceau, déclara-t-elle. C'est de la charcuterie de montagne. De la charcuterie indienne. J'espère que vous n'avez rien contre.

Il tenta de plaisanter :

— Si ce n'est pas du chien ou du chat, je suis partant.

Il commençait à éprouver un sérieux creux à l'estomac.

— Nous ne sommes pas des barbares, rétorqua-t-elle sur le même ton. Il s'agit de viande d'animaux sauvages, cerfs, lièvres... Vous verrez, c'est très bon.

— Je croyais la chasse interdite dans toute cette partie de la forêt, fit-il remarquer. N'est-ce pas classé site national ?

— Nous avons un droit de chasse sur tout le territoire de la réserve. C'est d'ailleurs tout ce qui nous reste.

Elle disposa deux assiettes sur une petite table près de la cheminée, une miche de pain, approcha deux tabourets, et ils s'installèrent. Bolan mangea avec appétit, en silence et mettant de l'ordre dans ses pensées. Ce qui le contrariait le plus était qu'il ne pouvait lancer un appel radio à destination de Jack Grimaldi sans risquer à nouveau de se faire repérer. D'un autre côté, s'il ne le faisait pas avant minuit, le pilote allait contacter Brognola qui lancerait probablement une opération officielle.

C'était un problème sans solution. Mais il était bien obligé de s'en tenir à ces nouveaux paramètres. Coupé de ses lignes, Bolan allait devoir improviser, blitzter en prenant des risques énormes, marcher sur un mince fil suspendu au-dessus d'un gouffre au fond duquel l'attendait une petite armée de cannibales aux gueules grandes ouvertes, prêtes à le dévorer.

Mais, après tout, n'était-ce pas ce que faisait invariablement l'Exécuteur, à chaque nouvelle opération depuis le début de sa guerre contre le Crime Organisé ?

Il regarda la fille, lui adressa un petit sourire de gratitude et demanda :

— Que savez-vous sur ce camp, Helen ?

— Ce que je vous en ai déjà dit, guère plus.

— Mais encore ? J'ai besoin d'un maximum d'informations. Même d'infimes détails peuvent être importants pour moi.

— Vous allez remonter là-haut ?

— C'est ce que j'avais décidé en arrivant.

— Vous ne reculez jamais, n'est-ce pas ?

— Jamais, en effet. Je n'en ai pas la possibilité.

— Une fuite en avant ?

— Non. Un engagement.

— Envers qui ?

— Envers ceux qui sont victimes de la mafia. De tous ceux qui en souffrent et dont la vie est devenue un enfer à cause de leur tripatouillage criminel. De ceux aussi qui sont obligés de marcher dans leurs sales combines simplement pour survivre, pendant qu'ils se remplissent les poches et se marrent en menant un train de vie de nabab. Je pense aussi aux gosses qui crèvent d'overdoses, aux jeunes filles qui sont lancées sur le marché de la prostitution, aux noyautages politiques, aux commerçants qui sont rackettés, aux chefs d'entreprises ruinés à la suite d'opérations véreuses, à tous ceux qui se font tuer dans de nombreux pays par des armes que la mafia a vendues... La liste est interminable.

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle. Vous ne pouvez pas espérer les vaincre tout seul. J'ai lu des tas d'articles sur eux, des livres aussi. Ils sont innombrables.

— Je fais ce que je peux. J'arrive parfois à les freiner suffisamment pour que certaines parties du monde bénéficient d'un peu de paix. Pendant un certain temps... Est-ce que tout cela vous est indifférent ?

Après un assez long silence, elle soupira.

— Non, tout ce que vous dites est sûrement vrai. Et je crois en fait que vous êtes quelqu'un de bien, Mack Bolan. Sûrement pas un criminel comme certaines publications l'affirment. Mais il y a aussi des journalistes qui n'hésitent pas à écrire ou à dire que vous êtes une sorte de croisé, un être à part possédant une morale oubliée, un mal nécessaire dans notre société. Mes frères de race pensent que vous êtes avant tout un guerrier envoyé sur terre par Manitou pour terrasser les dragons maléfiques. Ne riez pas, ce sont des termes symboliques qu'il faut interpréter. Mais que puis-je faire pour vous aider ?

Bolan regarda la danse des flammes dans l'âtre, puis répliqua :

— Parlez-moi de ce que vous avez vu, de la fréquence et de l'étendue de leurs rondes, des visites qu'ils reçoivent, de tout ce qui a pu vous paraître anormal dans leur comportement. Essayez de trouver ce qui peut être intéressant pour moi.

Elle demeura un moment silencieuse, comme pour se recueillir, fixant elle aussi les flammes dont les lueurs mouvantes créaient une ambiance fantasmagorique dans la pièce douillette. Puis elle commença à parler, d'abord d'un ton neutre, concentré, s'efforçant de faire remonter des souvenirs de sa mémoire. Et, à mesure que le temps passait, elle s'animait, devenait prolixie dans les détails qu'elle fournissait, cherchait en elle ce qui pouvait être utile au guerrier solitaire.

Il ne l'interrompit que de rares fois pour lui demander de préciser certains détails ou de lui communiquer ses sensations personnelles.

Il était 23 h 40 quand elle se tut. Bolan n'avait rien appris de capital, mais il était imprégné de l'atmosphère qui régnait sur cette zone de la montagne.

Un peu plus tard, elle ajouta après avoir donné l'impression de trancher un dilemme intérieur :

— En pleine nuit, vous n'arriverez pas à trouver le chemin tout seul. Je peux vous guider jusqu'à l'approche de votre objectif.

Se levant vivement, elle débarrassa la table, emporta les assiettes et ce qui restait du plateau de charcuterie dans la pièce contiguë. Lorsque Bolan la vit de nouveau devant lui, il s'aperçut que ses yeux avaient une expression nouvelle. Sa façon de se tenir aussi, un peu ondulante, presque provocante. Il la vit s'agenouiller et défaire ses rangers tout en lui jetant de brefs regards. Ensuite, elle se redressa, déboutonna sa chemise et l'enleva carrément, faisant apparaître une poitrine ferme et bronzée, somptueuse.

Bolan avait la gorge nouée, quand elle fit quelques pas dans sa direction pour venir se camper devant lui.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il d'une voix légèrement cassée.

Il se maudit aussitôt de la stupidité de sa question, voulut ajouter quelques mots, mais elle le devança :

— Avant que vous retourniez provoquer les dragons, je veux vous apporter un réconfort.

— Le repos du guerrier ? essaya-t-il d'ironiser. Habituellement, ça se fait après.

Mais elle se tenait tout contre lui. Il sentait son doux parfum de femme et sa volonté commençait à chanceler. Il tenta une dernière fois de lutter, ferma les yeux, les rouvrit et s'aperçut que le visage d'Helen Jackson était tout près du sien, ses yeux le fixant dans une sorte d'appel infiniment doux, irrésistible.

Ses pensées se brouillèrent. Les images de guerre, de sang et de mort qu'il avait encore dans la tête l'instant précédent firent soudain place à des visions enchanteresses, nées dans un monde de bonheur, de gratitude et d'amour.

Elle était là, tout près de lui, et il s'aperçut qu'il la tenait dans ses bras, déposant un tendre baiser sur les lèvres offertes.

C'était subit, imprévu et sans aucun doute hors du commun. Mais tellement humain. Dans la vie dangereuse qu'il menait, Bolan n'avait que très peu de répit pour communiquer avec les gens normaux. Pourtant, parfois il n'avait besoin que d'infimes parcelles de temps pour comprendre et se faire comprendre, recevoir et donner sans restriction.

Il se laissa entraîner sur le lit moelleux.

Il est des moments de grande tension qui portent les sentiments et les sens à leur paroxysme, des moments d'exception durant lesquels on peut tout oublier, absolument tout, sauf l'instant présent.

C'était ce qui se passait en cette seconde privilégiée qui semblait durer indéfiniment, transportant Mack Bolan dans un monde où la violence et la barbarie étaient exclues. Un niveau de conscience fait de douceur, d'amour et de passion.

Et le tourbillon l'emporta, l'arrachant pour une fraction d'éternité à ses visions d'horreur.

CHAPITRE XVI

Il était 4 heures du matin quand l'Exécuteur quitta le bungalow en bois niché au cœur de la montagne. Helen Jackson marchait à côté de lui, la bretelle de son fusil AR-15 passé à son épaule, un couteau de chasse glissé dans une gaine à sa ceinture.

Malgré l'obscurité, ils progressaient rapidement. La nuit était d'une densité extrême et poisseuse d'humidité. Les seuls bruits qu'ils percevaient parfois étaient le ululement lugubre d'un rapace nocturne ou le bruissement de petits rongeurs. Bolan, à présent, comprenait qu'effectivement il n'aurait pu se diriger vers sa cible sans le concours de la jeune fille.

La douleur dans son dos avait complètement disparu. Il se sentait en pleine forme, comme s'il s'était reposé pendant une nuit complète. Pourtant, il n'avait pas fermé l'œil, et pour cause... Helen était une femme comme il n'en existe que de rares exemples, mélange de fermeté, de jeunesse, de maturité et de compréhension.

Elle lui avait fait un cadeau magnifique, un témoignage d'amour, de spontanéité et de tendresse. Et, durant ces quelques heures passées avec elle, il avait aussi fait une découverte éblouissante : elle était vierge.

Après l'avoir sauvé, elle lui avait tout donné. Sans restriction, tout en sachant très bien qu'après avoir rempli la mission qu'il s'était assignée, elle ne le reverrait plus.

Maintenant, il s'était ressaisi, avait orienté ses pensées vers le combat qu'il aurait à mener. Un blitz éclair dont il devrait sans doute improviser les éléments en parvenant au contact. Pour cela, il devrait d'abord entrer dans cette place forte, en neutraliser les défenses et, aussi, en sortir Vanessa Duncan avant qu'il lui arrive malheur. Ce n'était pas une mince affaire. Il lui faudrait également faire un prisonnier et l'obliger à parler.

Avant de blitzer, l'Exécuteur tenait à avoir confirmation du principe mis en œuvre par la *Cosa Nostra* dans cette région désertique de l'Oregon, à en démonter le mécanisme afin de prévenir un danger similaire ultérieurement.

Ils suivaient un sentier étroit depuis une vingtaine de minutes, débouchèrent dans une petite clairière où Bolan retrouva quelques repères notés à son arrivée. Notamment la souche d'un pin géant abattu au temps où la mafia ne hantait pas encore la « Cascade Range », la carcasse rouillée d'un tracteur à chenilles abandonné sur place.

Malgré l'opacité des ténèbres, il parvenait à distinguer les contours des choses, ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Mieux : une sorte

de perception extrasensorielle lui permettait de « sentir » son environnement. Le sixième sens propre aux grands fauves et aux guerriers habitués à vivre perpétuellement dans le danger.

Un autre sentier le conduisit à proximité de l'endroit où il avait dissimulé le sac étanche contenant son armement complémentaire. Quelques pas encore le lui firent découvrir et il commença à s'équiper.

— Tu ne vas pas porter tout ça sur ton dos ? chuchota Helen tout contre lui.

— C'est indispensable, répondit-il sur le même ton. Ça ne pèse que quarante kilos.

— Rien que ça !

Sans répondre, il la poussa gentiment devant lui.

— Montre-moi le chemin de la tanière du diable.

— Je devrais plutôt te conduire sur une fausse route, Mack Bolan. Ce que tu envisages est démentiel.

— Peut-être. Mais ce n'est pas la première fois que ça marche, j'ai survécu à pire que ça.

— Oh, j'en suis convaincue. Mais je voudrais...

Elle laissa sa phrase en suspens, la gorge nouée. Elle allait dire : « Je voudrais te garder avec moi, t'empêcher d'aller au-devant de la Mort, te savoir vivant... », mais elle savait que c'était vain, que rien ne pourrait empêcher le grand diable vêtu de noir de poursuivre son objectif. Pas même elle qui, de la façon la plus déconcertante qui soit, s'était spontanément donnée à lui.

Depuis qu'ils avaient quitté son bungalow, elle avait essayé de comprendre ce qui l'avait poussée ainsi dans ses bras. Elle n'avait pas trouvé la réponse, mais savait qu'elle avait eu raison, qu'il s'était agi d'une chose parfaitement naturelle. Naturelle et belle. Mais hélas sans lendemain.

Elle soupira, s'efforça de ne plus y penser, continuant de marcher à côté de cet incroyable guerrier surgi brusquement du néant pour envahir sa vie, le temps de quelques heures.

— Par là, indiqua-t-elle bientôt en le poussant de la hanche vers une piste semblable à un bournier. Ils ne font jamais de rondes de nuit.

— À quelle distance sommes-nous ? s'enquit-il.

— Environ un kilomètre.

Dans le bungalow, elle lui avait précisé que le fortin de la mafia était éclairé à son pourtour, mais qu'il existait des zones sombres ; qu'une demi-douzaine de sentinelles, aussi, montaient la garde. Une surveillance de routine dont il fallait cependant tenir compte.

Dix minutes plus tard, ils aperçurent les premières lumières à travers les frondaisons. Le camp se présentait en surplomb et à environ trois cents mètres. Bolan s'arrêta, écoutant les ténèbres,

déclara ensuite d'une voix sourde :

— O.K., baby, rentre maintenant.

Elle se cabra :

— Ne m'appelle pas baby, Bolan. Je suis une femme. Tu ne t'en étais pas aperçu ?

— Oh si ! La plus merveilleuse qui soit. Et je ne veux pas que tu prennes le moindre risque.

— Le risque est inexistant. Je suis née dans cette forêt, je la connais par cœur et je sais m'y fondre. Tu auras besoin que je te guide encore quand tu auras fini.

Il comprit qu'il était inutile d'insister, lui déposa un baiser furtif sur le front et se détourna.

— O.K. Je repasserai par ici.

— Je t'attends. Reviens vivant, Mack.

— Je n'ai pas l'intention de mourir, chuchota-t-il pour la rassurer.

Puis il partit seul sur la pente humide et sombre, avançant avec d'infinies précautions pour éviter le craquement des aiguilles de pin sous ses bottes de combat, se faufilant sagement entre les branches, ombre parmi les ombres, aussi silencieux que la nuit.

Il dut accomplir un assez large détour pour atteindre une zone du périmètre qui n'était que médiocrement éclairée. À gauche et à droite, des spots répandaient des taches lumineuses à intervalles réguliers, délimitant par contrecoup des ombres dures. Mais l'intérieur du camp restait dans une obscurité relative.

Après une dizaine de minutes d'observation, l'Exécuteur repéra trois sentinelles qui apparaissaient de temps en temps dans son champ visuel, déambulant sans conviction. La moitié de l'effectif de surveillance.

Cherchant l'hélicoptère du regard, il ne put l'apercevoir. Sans doute l'appareil avait-il rejoint Portland ou Salem. Il attendit encore cinq minutes avant de se glisser entre deux taillis pour s'infiltrer dans l'ombre d'un long bâtiment en bois.

Le mafioso qu'il avait aperçu un instant plus tôt avait cessé de marcher et s'était adossé contre la façade de la construction. Il finissait de bâiller quand son attention fut attirée par un léger craquement, quelque part sur sa gauche. Il se leva lourdement, tendit l'oreille à l'instant où un second craquement se fit entendre et il avança de quelques pas. Mais il ne cherchait pas dans la bonne direction. Brusquement, il sentit quelque chose s'enrouler autour de son cou, fut décollé du sol sans pouvoir proférer le moindre son.

Bolan l'avait plaqué contre lui pour mieux assurer sa prise. Muscles bandés au maximum, il resserra encore le garrot de nylon sur la gorge du type tandis que les jambes de celui-ci pédalaient dans le vide. Il maintint la pression tandis qu'il le sentait se ramollir, prolongea son

étrainte après avoir enregistré plusieurs spasmes violents, jusqu'à ce qu'enfin le corps devienne une chiffé pantelante. Il l'abandonna alors et poursuivit son chemin vers sa seconde proie. Celle-là allumait une cigarette à l'instant où la mort le surprit.

Aussi silencieux que les grands prédateurs de la jungle, Bolan s'était avancé derrière lui sans qu'il en ait eu la moindre conscience. Plaquant brutalement une main sur la bouche du mafioso, il lui enfonça dans les reins les vingt-deux centimètres d'acier de sa dague de combat, compta mentalement jusqu'à cinq avant de laisser tomber au sol le cadavre encore agité de petits frémissements.

Il restait quatre sentinelles à neutraliser de la même façon discrète. Après quoi, il s'agirait de placer judicieusement une douzaine de charges explosives à retard dans les lieux, de s'assurer de la personne d'un des principaux acteurs de la pièce diabolique afin de le passer à la moulinette, puis d'arracher une jeune femme terrorisée de la gueule puante du monstre.

Rien que ça...

Bolan fit une pause afin de « sentir » l'environnement, eut un infime instant de doute. Il eut un sourire crispé dans l'obscurité en calculant ses chances de réussite et de survie.

« Rien que ça, oui, mon gars ! C'est la mafia qui grouille ici, qui répand ses miasmes pourris dans l'atmosphère pour finalement faire du gros pognon sur le dos de la société normale. Personne ne fera cesser la combine diabolique, personne sauf un type comme toi, assez fou pour venir tout seul, de nuit, dans le damné fortin rempli de *malacarni* plus mauvais que des crotales.

« Alors, qu'attends-tu, soldat ? Que la mafia continue de bouffer tout ce que tu aimes et vénères ? Tes chances sont de une contre cent, mais tu as fait bien pire que ça...»

Bolan eut encore un petit rire silencieux, passa les mains le long de son corps pour vérifier le bon ordre de ses armes et prit une profonde inspiration. Puis il tourna son regard vers le centre du camp.

La Mort se faufilait silencieusement vers sa prochaine proie.

CHAPITRE XVII

David Loker se tourna vers les trois techniciens affairés devant leurs pupitres électroniques et leur lança avec un ricanement un peu coincé :

— Ne vous faites pas péter les fusibles sur les générateurs, y a pas le feu !

L'un d'eux lui répondit sans se retourner :

— J'voudrais avoir terminé, j'en ai plein les bottes. Quand est-ce que ce bidule doit émettre ?

— Demain matin, ou plutôt ce matin à dix heures. Bon, relax, les gars...

Il ouvrit la porte, quitta la grande salle technique dans l'intention de gagner son lit et buta aussitôt contre Gus Bonate qui arrivait à grands pas.

La lumière de l'intérieur les éclaira tous les deux avant que la porte se referme.

— Où ça en est ? questionna le gros mafioso.

Le technicien souffla bruyamment.

— Bon Dieu, tu m'as foutu la trouille, Gus. J'ai les nerfs à cran.

— Je t'ai demandé où ça en est.

— Presque terminé. Les gars finissent d'étalonner le générateur d'impulsion.

— On peut donc compter sur une émission à plein régime ?

— La plus importante qu'on ait obtenue jusqu'ici. On va pouvoir couvrir tout le pays d'un bout à l'autre.

— T'es sûr de tout ?

— Bien sûr, affirma Loker du bout des lèvres. Si je te le dis...

Il y eut un petit silence, puis Bonate demanda perfidement :

— Tu allais faire quelque chose de spécial ?

— J'ai besoin de pioncer une heure ou deux. Je pense que tu n'y vois pas d'objection ?

— O.K. Mais reviens pour contrôler que le travail a été fait correctement.

— Ouais, ouais... Au fait, est-ce qu'il y a des nouvelles de ce type ?... Je veux dire...

— Te frappe pas, Loker, il n'est pas près de nous causer d'autres emmerdes. Et puis, c'est pas ton problème. Tu t'occupes de la technique et moi de l'organisation, pigé ?

— Je voulais seulement savoir ce qu'il en est, comme ça. Heu...

— T'as les foies ?

— Pas vraiment, mais je voudrais être sûr qu'un bordel comme ça

ne va pas recommencer. Après tout le mal qu'on s'est donné...

Bonate lui lança un regard aigu, grogna méchamment :

— Ne me dis plus jamais que tu as la trouille, Loker. T'entends ? La dégonfle, c'est contagieux et je tiens pas à ce que nos gars se mettent à voir des fantômes partout et à chier dans leurs frocs.

Puis, d'une seconde à l'autre, sa face brutale s'éclaira d'un large sourire et il tapota l'épaule du technicien.

— T'as fait du bon boulot, mais t'as les nerfs en vrille, hein ? Bon, va te foutre dans les toiles.

Loker lui rendit son sourire sous la forme d'un rictus grinçant, hocha la tête et partit à travers le camp en direction du bâtiment où on lui avait alloué une chambre.

— T'as fait du bon boulot, marmonna-t-il entre ses dents. Tu parles que j'ai fait du bon boulot, pauvre con ! T'as intérêt à me payer ce que tu me dois quand le moment sera venu. Vous avez tous intérêt.

Ralentissant dans l'ombre opaque qui précédait le bungalow, il se fouilla pour chercher sa clé, sifflota doucement tout en cherchant des yeux la sentinelle qu'il aurait normalement dû apercevoir dans ce secteur de la base. Ces abrutis de moustachus prenaient leurs aises !

— Ouais, t'as intérêt à allonger la monnaie, Gus ! ricana-t-il sourdement en allongeant le bras pour déverrouiller la porte.

— Tu seras payé pour ce que tu vaux, prononça doucement une voix dans l'ombre, tout près de lui.

Il sursauta violemment, voulut se retourner, mais sentit une poigne d'acier lui enserrer la gorge tandis qu'un objet dur lui meurtrissait les reins.

— Choisis tout de suite, Loker. Tu coopères ou ta vie de minable se termine ici.

La voix lui avait paru sortir tout droit d'outre-tombe, inhumaine et glacée. Les yeux fous, déglutissant douloureusement, il réussit à répondre en ânonnant :

— Je ne sais pas... ce que vous voulez. Mais j'veux bien coopérer.

— Correct. Ne bouge pas un cil.

— Je vous jure que j'en ai pas l'intention.

— Ouvre cette porte.

— Oui ! Je ferai tout ce que vous voulez, mais...

— Ouvre.

La main de Loker tâtonna contre le battant, tremblante. Il mit plusieurs secondes avant de trouver la serrure, tourna la clé sans trop savoir ce qu'il faisait et ouvrit en s'efforçant d'avoir des gestes calmes. Pas question d'énerver ce dingue qui lui enfonçait une arme dans les reins.

— N'allume pas la lumière, entendit-il contre son oreille. Referme et assieds-toi calmement.

— Mais je vois rien, protesta-t-il faiblement.

— Moi je te vois, ça suffit.

Il se sentit poussé en direction du lit et contraint à s'asseoir dessus tandis qu'il entendait un imperceptible glissement tout proche.

— Je t'écoute, fit doucement la voix arctique.

Les yeux de David Loker commençaient progressivement à s'habituer à la pénombre de la pièce faiblement éclairée par la lueur lointaine d'un spot à travers la fenêtre.

Il avait compris ce qu'on attendait de lui, bien sûr.

— Que voulez-vous savoir ?

— Parle-moi de la combine. Raconte-moi tout, même dans le désordre, je trierai ensuite. Mais dépêche-toi.

Il déglutit une nouvelle fois, bruyamment, tandis qu'il distinguait vaguement une silhouette sombre à moins de deux mètres de lui. Il aperçut plus nettement une arme monstrueuse que le type plaçait sans doute en évidence pour l'effrayer. Un automatique noir prolongé par un énorme silencieux.

Subitement, il prit conscience que son agresseur n'émettait aucun bruit, aucun son. Il ne percevait même pas sa respiration. Seule sa voix désincarnée se faisait entendre avec, lui semblait-il, comme une sorte d'écho. Pour un peu, Loker se serait cru pris au piège au fond d'un caveau funéraire.

Est-ce que ce type était vraiment humain ? La sensation, en tout cas, était atroce. Et il ne pouvait détacher son regard du flingue sinistre d'où pouvait jaillir la mort silencieuse à chaque seconde qui passait.

Comme s'il avait suivi ses pensées affolées, l'inconnu ajouta :

— Ce calibre tire des munitions de .9 mm Parabellum avec une poussée de cent quarante kilos. Je peux te faire sauter l'œil droit ou le gauche sans le moindre bruit. Mais je commencerai par un genou ou une main. Choisis vite.

— At... attendez ! couina Loker. Je vais parler. Je crois comprendre qui... qui vous êtes.

— Alors, tu sais que tu n'as rien de bon à attendre de moi.

— Je peux vous aider. Bon sang... ne me faites rien, je ne suis pas comme eux.

— Ils t'ont peut-être obligé à travailler pour eux ? ricana Bolan.

— C'est ça, oui... Je vous jure...

— Je compte jusqu'à trois. Après, tu auras une rotule en moins.

Un gémissement sortit de la bouche desséchée de l'informaticien qui se sentit brutalement submergé par la panique. Il n'arrivait plus à prononcer la moindre parole, la gorge nouée et la cervelle en ébullition. Doux Jésus ! Ce type allait mettre sa menace à exécution s'il ne parvenait pas à sortir un mot... Et ce n'était même pas une

menace, mais une certitude. Loker imaginait déjà le doigt blanchissant sur la détente de cette saloperie de calibre !

— Tu n'as plus qu'une seconde, Loker !

Un gong infernal retentissait dans sa tête, le sang puisait violemment à ses tempes. Jamais il n'avait vécu une situation aussi abominable. Il lui sembla que sa tête allait exploser d'un instant à l'autre, qu'il allait se disperser dans le néant, que... et brusquement sa gorge se dénoua. Un son ridicule jaillit d'abord de sa bouche, comme une sorte de miaulement, libérant ensuite un flot ininterrompu de paroles :

— Ils m'ont engagé pour monter toutes ces installations, Bolan... Je ne savais pas ce qu'ils voulaient en faire. Au début, on m'avait dit que c'était pour des télétransmissions sous le couvert d'une société officielle... Mais... si vous saviez ce qu'ils projettent de faire ! Bon Dieu, maintenant je suis sûr que vous êtes arrivé à temps, que ce n'est pas le fait du hasard que vous soyez...

— Sois clair, l'interrompit l'Exécuteur. À quoi servent ces installations ?

— Mais... vous ne le saviez pas ? Il veut prendre le contrôle total de toutes les familles sur le plan national et aussi à l'étranger. En Europe, en Amérique latine.

— Qui, « il » ?

— Hé bien...

— Qui ?

— Jordan !

— Robert Jordan ?

— Bien sûr. C'est lui qui dirige tout en sous-main. Le boss, le grand patron. Le *capo di tutti capi* ! Ou du moins ce qu'il veut devenir.

Loker parlait à présent d'une voix sourde, excitée.

— Comment va-t-il s'y prendre pour assurer ce contrôle ? questionna Bolan.

— En pompant toutes les sources informatiques de communication avec les sociétés, les administrations, les banques... Est-ce que vous comprenez ce que ça veut dire ? Avez-vous entendu parler de la télématique ?... Tout le monde s'en sert, plus une seule société importante dans le monde ne communique autrement que par télématique. Pour passer des marchés, échanger des données, expédier à distance des résultats ou des prévisions, ou bien acheter, vendre des produits contingentés, des armes, de l'or, n'importe quoi d'important. Tout se passe par l'intermédiaire de satellites relais, des unités géostationnaires qui reçoivent et émettent jour et nuit tout autour de la planète. Ça veut dire qu'ils peuvent prendre tout le monde de vitesse, court-circuiter les multinationales et les services officiels. Vous comprenez ?

Bolan comprenait, en effet. Et les prolongements qu'il entrevoyait le faisaient frémir.

— Toutes ces communications sont codées, objecta-t-il cependant.

Loker émit un petit ricanement de hyène.

— Nous avons les codes, nous pouvons déchiffrer pratiquement tout ce qui est véhiculé dans l'atmosphère sous forme de fréquences radio.

L'Exécuteur faillit lui poser la question de savoir comment ces codes avaient été obtenus, mais la réponse lui vint implicitement. Il existait une infinité de moyens de se les procurer. En pratiquant l'espionnage industriel, par exemple, en faisant appel aux nombreuses sociétés plus ou moins légales qui tripataillent dans ce domaine. Ou encore en s'attaquant directement à la source, aux sociétés qui géraient les services de télématique et qui étaient forcément au courant des procédés de cryptage puisqu'elles en délivraient elles-mêmes les codes électroniques d'accès et de modulation. Et tout était centralisé ici, dans ce chaudron du Diable !

— Quel rapport entre le pillage de ces informations et la prise de contrôle envisagée ?

Un nouveau rire silencieux agita Loker. Un rire presque hystérique.

— Vous n'avez donc pas compris ? C'est pourtant évident. Et c'est moi qui ai tout monté, tout calculé et organisé sur le plan technique. Je leur ai tout mis entre les mains, maintenant ils n'ont plus qu'à appuyer sur des boutons pour faire fonctionner le système !

Bolan avait une idée précise sur la façon dont la *Cosa Nostra* implantée en Oregon envisageait son hégémonie sur le monde criminel. Il ne voulait pourtant pas interrompre le flot de renseignements que Loker, à présent, répandait dans une précipitation débridée :

— Ils ont mis sur pied un marché confidentiel de l'information, ils proposent et revendent aux autres familles des renseignements qui sont directement et immédiatement exploitables, avant même que les véritables destinataires puissent se retourner. Vous imaginez ce que ça représente comme revenus ? Il y a ici quinze spécialistes qui travaillent en permanence sur les données recueillies et automatiquement transmises en clair. Leur boulot est de faire le plus rapidement possible l'évaluation des renseignements et de communiquer aussitôt les résultats au staff de Jordan. Il y a déjà eu trois essais à blanc pour amorcer le coup avec les futurs associés dans une dizaine d'États. Mais ils projettent d'étendre le marché à toutes les familles sur le plan national. L'impact est ahurissant. Pas un seul n'a refusé de faire partie du club. Ça vous en bouche un coin, hein ? Dites-le !

Bolan regarda Loker avec écoëurement. C'était sûrement un

technicien de génie, mais surtout un être dépravé, sans la moindre conscience de l'ignoble travail qu'il fournissait à la mafia.

Tout ce qu'il venait d'entendre impliquait forcément une préparation longue et méticuleuse, des plus complexes. En tout cas, celui ou ceux qui avaient orchestré l'opération étaient forts, très forts et sacrément organisés. Et il fallait un cerveau pour coordonner tout ça, ce ne pouvait être le résultat du travail d'un groupuscule de chefaillons.

— Combien les clients de Jordan payent-ils pour avoir ces informations ?

— Entre quinze et vingt-cinq pour cent du montant des affaires réalisées, selon la nature du marché. Une ristourne, quoi ! Et ce n'est pas difficile de contrôler ce qu'ils ont gagné.

Évidemment ! Toujours en utilisant le même principe... Et personne n'avait intérêt à être mauvais payeur sous peine de voir s'évanouir la manne céleste. Vraiment génial ! Ne pouvant plus se passer des services du dieu Jordan, ils viendraient ensuite lui manger dans la main, quémendant ses faveurs et sans doute prêts à lui cirer les pompes.

— Comment s'effectuent les contacts avec les autres *amici*, la revente des informations ?

— Dites, je peux fumer ?

— Non. Réponds.

— Par vidéo. Ils ont prévu chaque jour une téléconférence.

— Tu veux dire qu'ils pourront discuter tous ensemble, se voir sur des écrans, tout en restant chez eux ?

— Exactement. Ceux qui ont déjà adhéré au système ont reçu des décodeurs qu'il leur suffit de brancher sur une télévision. Un simple boîtier...

— Combien de temps a-t-il fallu pour en arriver là ?

— Huit mois. Mais le projet remonte à plusieurs années. Tout ça, il me le doit. Je lui ai tout apporté, sans moi Jordan n'aurait rien pu faire, déclara Loker avec exaltation.

— Ouais, je te crois, fit Bolan en relevant légèrement le canon du Beretta.

Loker s'exclama :

— Je vous en prie !... Je suis prêt à vous parler encore de tout ce que je sais. Vous allez me sortir d'ici, n'est-ce pas ? Je ne suis pas à ma place, je ne veux pas rester avec ces ordures.

— Ne me dis pas que ta conscience te travaille.

— Si j'avais su...

— Parle-moi de Jordan.

— Que je vous parle de Jordan ?

— Ne répète pas stupidement mes questions. Tu n'as toujours droit

qu'à une seconde de silence.

— Mais personne ne connaît Jordan ! Personne ne sait qui il est vraiment ni d'où il sort. Sauf peut-être Bonate, et Sugar sans doute...

— Qui est Sugar ?

— Fred Sullivan.

Le nom évoquait un vague souvenir dans l'esprit de Bolan, sans pourtant qu'il puisse situer le personnage.

— Et Michael Duncan, quel rôle joue-t-il ?

— Le sénateur ?... Oh ! Il n'a servi à Jordan que pour le montage politique de l'opération. Il a touché de grosses enveloppes pour favoriser des autorisations et fermer les yeux ensuite. Il a soixante-cinq ans et il est un peu gâteux.

David Loker s'interrompt un instant, sursauta en voyant le mufler énorme du Beretta se relever dans sa direction.

— Sa fille est ici, lâcha-t-il dans un souffle. Prisonnière.

— Je sais.

— Dans le baraquement à l'autre bout du camp. Ils n'ont pas eu le temps de trop la maltraiter, mais il est question de la droguer, de l'emmener dans la plaine et d'arranger un accident de voiture. Il paraît que c'est Jordan lui-même qui a pris cette décision.

— Pourquoi s'est-il fiancé avec elle ?

— C'est évident, non ! Pour assurer le coup avec son vieux. Ça lui a permis aussi d'apparaître un peu partout officiellement, dans des réceptions, des meetings politiques... Maintenant que toute l'affaire est en place, il n'en a plus besoin. Et elle était devenue gênante. Dites, c'était vous sur les quais de la Williamette ?

— C'est moi qui pose les questions. Quelle est la fréquence de ces téléconférences ?

— Jusqu'ici il n'y en a eu que trois, pour tester le dispositif. Mais ils vont passer au rythme d'une liaison par jour et ensuite ce sera toutes les huit heures.

— À quand la prochaine ?

— Ce matin à dix heures.

— Jordan se déplace chaque fois ?

— Non, bien sûr.

— Je n'ai pas envie de t'arracher chaque mot de la bouche, Loker. Donne-moi des détails et fais vite.

— Il y a une connexion spéciale entre ici et son bureau de Portland, un faisceau hertzien qui assure un relais audio visuel. C'est indétectable.

Ainsi, il n'a pas besoin de se déplacer. Vous voulez savoir où est son bureau ?

L'informaticien eut un haut-le-corps en entendant le double cliquetis du chien qui se relevait sur la culasse du Beretta. Ce fut

comme une décharge électrique.

— Au 280 *Sunnyside Road*, dans Gresham. C'est un immeuble de vingt-sept étages, il occupe les deux derniers niveaux.

— Une protection spéciale ?

— Non. Seule l'entrée du vingt-sixième est gardée par plusieurs hommes cantonnés dans deux pièces aménagées autour du hall. Il y a un ascenseur privé qui dessert ces deux niveaux.

Bolan resta un instant songeur. Ce qu'il venait d'entendre confirmait ses craintes. La cité de Portland était-elle en passe de devenir la nouvelle capitale de la grande magouille criminelle ?

Mais qui était réellement Robert Jordan et d'où sortait-il ? La photo de presse que l'Exécuteur avait examinée lui laissait dans la tête une impression bizarre. Une drôle de sensation de déjà-vu. Il connaissait ce type, il en aurait mis sa tête à couper. Il avait même une idée très précise sur son identité. Mais il ne pouvait pas se laisser guider par son instinct. Il lui fallait une certitude...

Il se souvenait aussi de ce que lui avait confié Harold Brognola au sujet d'un possible rassemblement de *capi* dans l'Oregon. Mais ce n'était pas exactement comme ça que les choses étaient envisagées. Un « rassemblement à distance », oui !... Sacrement astucieux et parfaitement machiavélique. Aucun risque pour qui que ce soit... Pourquoi n'y avoir pas pensé plus tôt ?

— Lève-toi, ordonna-t-il à l'informaticien.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Rien si tu te montres coopératif. Souviens-toi que c'est ta peau de vendu que tu es en train de jouer. Une seule fausse note et tu n'existes plus.

— N'ayez crainte. Je ne suis pas fou, je veux sortir d'ici vivant.

Loker se leva en titubant presque. L'entretien n'avait duré que six minutes. Pourtant, il avait l'impression d'être resté pendant plusieurs heures en face à face avec le spectre de la Mort.

Il déclara d'une voix atterrée :

— Vous ne pourrez pas sortir d'ici. Il y a des sentinelles partout.

— J'en sortirai quand je le déciderai, aussi facilement que j'y suis entré, ricana Bolan. Allez, marche.

CHAPITRE XVIII

L'Exécuteur avait enfilé un ciré kaki par-dessus sa combinaison de combat et placé une casquette de la même couleur sur sa tête. Ainsi, il pouvait passer pour un quelconque *soldato* du camp, à condition que personne ne vienne y regarder de trop près.

Une pluie fine noyait les lieux dans une grisaille qui nimbait les spots lumineux de halos poisseux. Encerclant les bâtiments, la forêt proche donnait l'impression de vouloir écraser progressivement tout ce qui se trouvait à l'intérieur du périmètre habité. On aurait pu se croire à l'autre bout du monde ou sur une planète inhospitalière.

Bolan marchait légèrement en retrait de David Loker qui jetait nerveusement des regards autour de lui.

— Je ne comprends pas..., hésita-t-il après qu'ils eurent franchi une cinquantaine de mètres. On devrait avoir vu des sentinelles.

— Il n'y a plus de sentinelles, répliqua sèchement l'Exécuteur. Tu es sûr que c'est le bon axe ?

— Oui, oui... C'est la baraque à gauche.

Bolan apercevait déjà le bungalow plat dont deux fenêtres étaient faiblement éclairées. Au moins trois hommes occupaient le poste de détection et de surveillance, lui avait indiqué Loker. Deux *malacarni* et un certain Joey Greco, un ancien Marine récupéré par la mafia pour assurer la coordination des troupes.

Franchissant rapidement les derniers mètres, ils atteignirent la porte d'entrée et Bolan poussa l'informaticien devant lui, l'obligeant à pénétrer le premier dans les lieux.

La pièce aménagée en local technique était éclairée par deux lampes sourdes dont la clarté était cependant suffisante pour en avoir une vision globale et rapide.

Bolan referma le battant d'un coup de talon derrière Loker.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda d'un ton bourru un grand type au visage taillé à la hache.

D'après la description, il ne pouvait s'agir que de Greco. Trois autres personnages se tenaient également dans les lieux. Deux Sicilo-Américains aux faces bestiales, avachis sur un canapé, et un autre à la stature de gorille, avec de gros sourcils broussailleux.

Le plus dangereux était l'ex-Marine, sans nul doute. Bolan ne lui laissa aucune chance. D'un revers de main, il écarta Loker de son champ visuel et caressa la détente du Beretta qui émit un souffle rauque, faisant naître instantanément un troisième œil dans le front de Greco.

Les gros sourcils appartenaient à Julio Grizzoli, le garde du corps

de Gus Bonate. Après une demi-seconde d'ahurissement, ce dernier plongeait la main sous sa veste à la recherche de son flingue. Une balle Parabellum aussi silencieuse que la première lui cloua la main contre la poitrine avant de s'enfoncer entre ses côtes et de lui traverser le cœur. Ses yeux s'exorbitèrent et il commença à s'effondrer tandis que les deux *soldati* moustachus se dressaient simultanément comme si on leur avait pointé un fer rouge sous les fesses.

Le plus proche reçut une giclée de plomb brûlant qui lui fit sauter la mâchoire dans un jaillissement de sang. Son copain encaissa dans l'oreille une balle qui se fraya un chemin à travers son cerveau ténébreux, y causant d'irréparables dégâts, avant de lui emporter l'arrière du crâne.

Ce fut tout. L'opération de nettoyage avait duré moins de trois secondes. David Loker était devenu blême. Ses lèvres tremblaient et son regard avait une fixité fiévreuse.

— Montre-moi le détecteur, lui enjoignit Bolan.

D'un doigt tremblant, l'informaticien désigna un gros appareil allumé sur une table. L'Exécuteur l'examina brièvement, en saisit les fils d'alimentation qu'il arracha d'un coup sec. Repérant ensuite un émetteur de trafic, il lui fit subir le même sort.

La panne n'était pas irréversible, mais il faudrait un certain temps avant de pouvoir y remédier. Ce serait suffisant pour ce qu'il avait l'intention de faire. Il ne voulait pas non plus rendre les installations inutilisables. Cela ne faisait pas partie du plan qu'il avait improvisé à la hâte.

— O.K., dit-il en fixant Loker. Sors d'ici.

Il le poussa rudement, referma la porte derrière lui et l'obligea à marcher en direction de la zone sombre qui lui avait permis de s'infiltrer dans les lieux. En moins de trente secondes et sans rencontrer le moindre écueil ils atteignirent la lisière de la forêt, s'y enfoncèrent d'une centaine de mètres.

— Stop ! fit Bolan.

Loker s'arrêta, les épaules rentrées et la respiration courte. Il ne vit pas arriver le coup qui l'atteignit sur le haut de la nuque, vacilla et s'effondra d'un bloc. Un court moment plus tard, il était immobilisé contre un tronc d'arbre, bâillonné, ficelé avec des liens de nylon. Alors qu'il commençait à reprendre conscience, il perçut la voix glacée tout contre son oreille :

— Prie le ciel pour que je revienne te détacher. Tu as une grenade coincée entre les chevilles, si tu gigotes un peu trop, tu y passes. O.K. ?

Et la silhouette noire disparut avant même que Loker ait vraiment compris ce qui lui était arrivé.

Bolan gravit la pente en direction des bâtiments silencieux,

respirant régulièrement l'air saturé d'humidité de la nuit. Il avait la certitude que rien ni personne, à présent, ne pourrait l'arrêter, pas même le diable si celui-ci avait la malencontreuse idée de vouloir lui barrer le chemin.

Il atteignit rapidement les deux premiers bungalows, les dépassa pour se diriger vers celui qui était implanté à l'extrémité de la base. Ses muscles jouaient avec une aisance de grand fauve, ses nerfs étaient parfaitement relâchés, mais prêts à véhiculer en une fraction de seconde l'impulsion nécessaire à une riposte, à une réaction brutale. Son esprit était à cent pour cent disponible et ses sens jouaient comme d'invisibles antennes, sondant la pénombre alentour, palpant les contours des installations qu'il traversait. Rien pourtant ne survint, qui fut susceptible de modifier sa trajectoire dans la nuit visqueuse de pluie.

Aucune lumière ne filtrait de la petite bâtisse en bois. Aucun bruit non plus ne s'en échappait. L'Exécuteur frappa quelques coups secs contre la seule porte visible sur la façade. Il attendit un moment, recommença. Enfin, un pas traînant se fit entendre à travers la cloison, le battant grinça un peu en s'entrouvrant et une tête hirsute apparut dans le bref coup d'éclairage que donna Bolan à l'aide d'une mini torche électrique.

D'une voix enrouée, le type baragouina quelques mots en dialecte sicilien. Bolan lui enfonça l'extrémité du silencieux dans la bouche pour faire cesser le verbiage inutile et appuya sur la détente. La tête du moustachu se disloqua. L'Exécuteur s'orienta en allumant sa torche par petits flashes successifs.

Il découvrit Vanessa Duncan dans une chambre contiguë au couloir d'entrée et meublée seulement d'un lit crasseux sur lequel on l'avait attachée. Elle était nue, les jambes et les bras écartelés, ficelés aux quatre coins par des liens grossiers.

Éteignant sa lampe, il se pencha sur elle :

— On s'en va, lui annonça-t-il doucement tout en la détachant. Restez calme, tout ira bien.

Dès qu'il l'eut délivrée, il lui massa vigoureusement les chevilles pour rétablir la circulation du sang, l'aida à se mettre debout et lui intima :

— Continuez, je reviens.

Il retourna dans le couloir, entreprit de dépouiller le cadavre du mafioso de sa veste et de son pantalon de treillis, lui ôta également ses rangers, puis alla poser le tout sur le lit.

— Enfilez ça rapidement. C'est sûrement deux fois trop grand pour vous, mais il n'y a pas le choix.

Il l'aida à se vêtir tout en lui parlant doucement :

— Nous devons traverser tout le camp. Est-ce qu'ils vous ont

droguée ?

— Non. Ils ont été trop occupés, il y a eu des coups de feu et... je ne vois pas votre visage. Qui êtes-vous ? Est-ce que je vous connais ?

— Nous nous sommes rencontrés hier matin. Dans votre galerie.

— Ah !... Oui, bien sûr. Et vous êtes venu avec une armée de policiers ?

— Pas exactement, non. Il faudra marcher vite. Peut-être même courir si ça tourne mal. Comment vous sentez-vous ?

Elle soupira nerveusement :

— Je ferai des kilomètres à genoux si c'est nécessaire. Mais cette base est truffée de sentinelles...

— Oubliez-les. Tiendrez-vous le coup ?

— Vous pouvez y compter !

— Alors, respirez un bon coup. Prête ?

— O.K. ! affirma-t-elle tandis qu'il lui prenait la main pour la guider vers la sortie.

Dehors, la pluie continuait d'engluer la nuit, rendant le sol de plus en plus boueux et glissant. Ils atteignirent sans encombre le local de surveillance où Bolan avait liquidé Greco, Grizzoli et les deux autres mafiosi, dépassèrent le centre technique et longeaient le dernier bâtiment réservé à la troupe quand un type énorme en sortit en bâillant bruyamment. Une main sur la nuque, l'autre sur la braguette, il s'immobilisa et considéra les arrivants d'un regard bovin.

L'Exécuteur lui fit sauter la cervelle d'une balle précise et continua son chemin, certain du résultat. Vanessa Duncan trottinait à côté de lui, glissant parfois avec ses rangers trop grands, poussant de petits gémissements. Enfin, ils atteignirent le passage que Bolan avait déjà utilisé deux fois et se laissèrent absorber par la forêt.

Un peu plus loin, il la fit stopper, la questionna sans préambule :

— Qui est Jordan ?

Elle mit un certain temps à lui répondre, cherchant le sens de la question.

— Je vois ce que vous voulez dire, répliqua-t-elle enfin. Maintenant, je suis sûre que son nom n'est pas Jordan. Ce salaud s'est servi de moi depuis le début. De moi et de Michael.

— Votre père ?

— Il a embobiné tout le monde pour finalement en arriver à... à... Des sanglots la secouèrent.

— Qui est-il ? réitéra Bolan.

— Mais je n'en sais rien ! Mariano, peut-être, ou Angie... Je...

— Qui avez-vous dit ?

La voix de Bolan s'était faite dure, incisive.

— Ne serait-ce pas plutôt Augie ?

— Oui, je crois bien que je les ai déjà entendus prononcer ce

prénom à deux ou trois occasions. Ils se sont tus lorsqu'ils se sont aperçus de ma présence, mais c'est bien ça. Une autre fois, j'ai entendu Fred Sullivan parler de lui à Bonate en l'appelant Mariano ou Marianello.

— Marinello ?

— Peut-être bien. Est-ce que cela signifie quelque chose de précis pour vous ?

Un sourire glacé se dessina dans la nuit sur les lèvres de l'Exécuteur. Il avait la confirmation qu'il cherchait. Son sang puisa plus vite dans ses veines. Oh oui ! Cela avait une signification extrêmement précise !

Bolan avait enfin retrouvé la trace sulfureuse du Roi des rois déchu, l'ordure qu'il était allé débusquer de sa tour d'ivoire à Philadelphie et qui avait pris la fuite en abandonnant ses hommes dans un bain de sang. En cavale depuis cet affrontement, l'immonde cannibale continuait cependant de concocter de géniales saloperies tout au long de sa trajectoire puante.

Depuis, l'Exécuteur avait failli le coincer plusieurs fois, d'abord à Salt Lake City la capitale des mormons, puis à Saint Louis dans le Missouri.

Mais le renard avait senti venir le danger, brouillé les pistes, s'évaporant dans la nature après avoir mis en place un sosie de pacotille qui lui avait permis de berner tout le monde, y compris l'armée de flics fédéraux lancée contre lui.

Mais le destin, soudain, ménageait un revirement de situation inattendu. Inattendu, pas autant que ça, d'ailleurs. Depuis qu'il avait vu la photo du dénommé Jordan, Bolan n'avait pas une seconde arrêté de penser à Augie. Il était persuadé que son instinct le guidait droit sur le pourri parmi les pourris. Mais cette fois, il ne s'agissait plus d'instinct. L'Exécuteur avait réellement débusqué le cerveau de l'énorme magouille télématique de Portland ! Et, ce faisant, il avait retrouvé Neal Townsend, sénateur dévoyé de l'État de Pennsylvanie, alias Augie Marinello, caché derrière le dernier avatar de chirurgie esthétique de sa carrière, fils de l'ex-*capo di tutti capi* porteur du même nom, que Bolan avait éliminé jadis à Pittsfield au terme d'un sanglant assaut contre les As Noirs de la *Commissione* !

Bolan prit une profonde inspiration, calma le bouillonnement qui lui emplissait la tête et considéra froidement la situation, entrevoyant en quelques secondes un nouveau plan d'attaque. L'opération n'était plus la même, à présent. Des éléments capitaux étaient changés, une carte maîtresse figurait en trop dans le jeu pourri.

Ce qu'il fallait éviter à tout prix était de donner l'éveil, ne pas laisser à Augie la moindre chance de se transformer en fumée sur un de ses coups de baguette magique coutumiers.

Mais, d'un autre côté, l'Exécuteur ne pouvait pas laisser toutes ces installations en état, de crainte qu'un quelconque ambitieux les utilise à des fins personnelles. Il restait encore Bonate en piste, sûrement d'autres encore au courant de la combine magistrale. Deux opérations difficilement compatibles...

Il fallait modifier le plan en douceur, changer le dernier acte.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la jeune femme. Il y a un problème ?

Bolan distinguait les contours de son visage dans l'obscurité. Il la sentait tremblante, épuisée nerveusement et sans doute prête à se laisser aller à la panique.

Il jugea futile de poursuivre la conversation. Il n'en avait d'ailleurs plus le temps.

— Tout va bien, lui répondit-il d'un ton réconfortant. Venez.

Il dut la soutenir pour descendre la pente difficile et ténébreuse, écartant les branches devant elle, jusqu'à rejoindre le prisonnier qui gémissait doucement comme un chiot à l'attache. Bolan ôta la grenade d'entre ses chevilles, trancha ses liens, lui laissant les poignets attachés dans le dos.

Helen Jackson l'attendait en contrebas, à quelques mètres de l'endroit où il l'avait quittée. Se démasquant lentement, elle jeta un regard aigu à Vanessa Duncan et à Loker.

— Je te les abandonne, lui souffla-t-il. Emmène-les à ton bungalow et attends-moi.

Elle eut un mouvement de tête en direction de l'informaticien.

— Pourquoi a-t-il les poignets attachés ?

— Parce que je ne sais pas trop à quel point il est sincère. Il collaborait avec les *amici*.

— Un otage ?

— Disons une prise de guerre.

Bolan éleva un peu la voix pour que Loker entende :

— S'il tente une sale blague, n'aie aucun scrupule.

Helen tapota le gros couteau de chasse qu'elle portait à la ceinture.

— Aucune crainte à avoir, ce sera fait en silence.

Puis elle demanda à voix basse :

— Et toi ?

— Encore un travail à finir. Quoi qu'il arrive, ne reviens pas par ici.

— Inutile d'essayer de te convaincre, n'est-ce pas ?

— Tout à fait inutile.

Elle s'approcha à le toucher, le regarda droit dans les yeux :

— Et si tu ne reviens pas ?

— Si je ne suis pas de retour dans trois quarts d'heure, fais monter ces deux-là dans ton 4 x 4 et éloigne-toi le plus vite possible.

Téléphone ensuite à l'antenne du FBI de Portland, réclame James Hendry et demande-lui de te mettre en contact avec Justice Deux. Tu te souviendras ?

— James Hendry, Justice Deux, répéta-t-elle gravement. Je préfère ne pas avoir à le faire.

— Je reviendrai, affirma-t-il.

Lui déposant un rapide baiser sur les lèvres, il tourna les talons sans plus s'occuper du groupe qui s'éloignait dans l'opacité du sous-bois. Un peu plus loin, il s'arrêta contre un arbre, dégrafa son *transceiver* spécial de sa ceinture et appela :

— Alpha Rouge pour Charly Bravo ! Répondez, Charly Bravo.

CHAPITRE XIX

Il s'écoula moins de deux secondes avant qu'une exclamation retentisse dans l'appareil :

— Nom de Dieu ! Alpha Rouge, où es-tu ?

— Toujours là-haut.

— Mais que s'est-il passé ? Tu devais émettre avant minuit ! Je commençais à croire que... que...

— Je ne pouvais pas émettre, précisa Bolan. Ils m'ont déjà repéré quand nous avons eu notre premier contact.

— Une détection ?

— Affirmatif. Pour l'instant, tout est clair, mais il faudra tenir compte d'une reprise ultérieure. Ça signifie : silence radio tout de suite après la coupure. Confirme.

— O.K. pour le silence radio, répondit Grimaldi assez nerveusement. Pas de casse de ton côté ?

— Ça va. J'ai besoin d'une récupération à l'aube, il faudra que tu décolles ton hirondelle en conséquence. Trois passagers en plus, pas question d'utiliser le treuil. Tu enregistres ?

— Oui, oui... Mais comment pourrai-je te localiser sans la radio ?

Un bref sourire éclaira le visage fatigué de l'Exécuteur.

— Cherche des signaux de fumée. Une dizaine de kilomètres à l'ouest de *Devil's Creek*.

— Tu veux dire, des signaux comme en faisaient les Peaux-Rouges ?

— Exactement.

— Ben merde !

— Pas de survol de la zone sensible.

— D'accord.

— Peux-tu joindre Hal ?

— Négatif, Alpha Rouge. Dix minutes après minuit, je l'ai alerté comme prévu. Il est déjà dans un jet avec toute une équipe. Son arrivée est envisagée pour 8 h 30, heure locale.

— Bon, ça ne fait rien. Si je suis de nouveau coupé, informe-le que j'ai récupéré la fille Duncan ainsi qu'une grosse tête de la combine. Le relais sera assuré par James Hendry. Vu ?

— Ouais. Tu as pu voir comment fonctionne le système ?

— Comme ce qui était envisagé, mais en beaucoup plus démentiel. Il faudra cuisiner la grosse tête pour lui sortir tous les éléments de l'équation. Autre chose. Celui qui se trouve au sommet de la pyramide est bien Jordan, mais il faut le nommer différemment. Le Junior machiavélique est de retour. Tu es toujours là ?

— Bien sûr, je t'écoute. Mais, attends, attends... Qui as-tu dit ?

— Marinello en personne.

Il y eut un silence, puis un bruit de souffle.

— Merde !

— C'est en effet ce qui lui convient le mieux.

— Et quel est le programme, maintenant ?

— Aller jusqu'au bout.

— Oui, je m'en doute. Donne-moi une heure précise pour te récupérer.

— Immédiatement après l'aube.

— Ça veut dire 7 h 15, confirma le pilote. O.K. pour toi ?

— Wilco ! Terminé et stand-by !

Bolan coupa l'émission, rangea le *transceiver*. Les dés étaient lancés sur le tapis pourri de *Devil's Creek*. Restait à savoir si le chiffre qui allait en sortir serait bénéfique pour l'Exécuteur.

Dans son sommeil, Gus Bonate sentit qu'une main brutale le secouait comme un vieux sac de noix.

— Bon sang, réveillez-vous, m'sieur Bonate ! Il clapa, grogna, ouvrit les yeux et les referma aussitôt pour échapper au faisceau de la torche électrique qu'un abruti braquait sur lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il en fixant le type paniqué qui se tenait à côté de son lit.

— Faut que vous veniez tout de suite, monsieur. Y a eu du vilain !

Il avait dormi tout habillé, à part sa veste jetée sur une chaise. Il se leva en grommelant, enfila un gros pull et jeta un ciré sur ses épaules.

— Ça veut dire quoi, du vilain ?

Le chef d'équipe avait déjà la main sur la poignée de la porte.

— Greco et huit de nos hommes se sont fait descendre. Julio Grizzoli aussi.

— Quoi ?

— On sait pas trop quand c'est arrivé, mais y a moins de trois quarts d'heure. C'est la relève qui s'est aperçue de...

— Tu as bien dit que Julio est...

— Ouais, confirma le mafioso d'un ton misérable. Des appareils ont été sabotés, aussi. Et en plus, David Loker a disparu...

Bonate ne prit même pas la peine de répliquer. Enfilant ses boots, il lança un feulement rageur et se précipita au-dehors.

Deux minutes plus tard, il était fixé. Deux chefs d'équipe étaient déjà dans le poste de surveillance électronique et contemplaient les quatre cadavres baignant dans une vaste mare de sang. Grizzy, en effet, faisait lugubrement partie du lot, la main à moitié arrachée, la poitrine inondée de sang et les yeux exorbités.

— Vous croyez que c'est Loker qui a fait ça ? demanda un des deux chefs.

Bonate haussa rageusement les épaules et fustigea le type du regard. Le con ! Comment Loker aurait-il pu déclencher un tel carnage ? À coup sûr, il n'avait jamais tenu un calibre de toute sa vie ! Et il y avait d'autres victimes.

Un spasme nerveux le secoua et il sentit une trouille abjecte s'insinuer doucement en lui. Des pas précipités, soudain, se firent entendre. Un autre chef d'équipe survenait en courant.

— La fille s'est cassée, elle aussi ! clama-t-il.

— Comment ça, elle s'est cassée ? se mit à hurler Bonate. Ne viens pas me dire qu'elle s'est détachée toute seule et s'est ensuite tirée à poil à travers le camp !

— Bien sûr que non, m'sieur Bonate. J'avais dit...

— Ta gueule !

Puis, pivotant pour regarder tour à tour les hommes qui commençaient à se masser autour de lui :

— Réveillez-moi tout le monde, putain de merde ! Que chaque homme soit prêt dans vingt secondes avec son armement ! Toi, Skip, va chercher un connard de technicien et dis-lui de réparer ces appareils. Qu'on établisse un cordon de sécurité ! Qu'est-ce que vous attendez, bande de feignasses ? Vous croyez peut-être qu'on vous paye pour vous branler ?

Il les toisa avec morgue tandis qu'ils refluaient précipitamment, partant dans des directions diverses. Bonate se pencha ensuite sur le cadavre de son garde du corps, lui caressa le front de sa main potelée et fit mine de s'essuyer une larme au coin de l'œil.

Ce fut à cet instant qu'un bruit étrange se fit entendre quelque part à l'extérieur. Il se raidit, quitta vivement le bâtiment et tendit l'oreille. Il ne s'était pas trompé, il y avait bien un bruit. Quelque chose ferraillait dans la nuit pluvieuse et cela provenait de l'arrière du camp, depuis un remblai en surplomb.

Il pensa au bulldozer remisé là-haut. Peut-être l'un de ces imbéciles avait-il envisagé de recouvrir les cadavres de terre à l'aide du gros engin. Il hurla de nouveau :

— Vous occupez pas des macchabs, merde ! J'veux tout le monde sur le tas, magnez-vous le cul !

Subitement, il aperçut le mastodonte d'acier dans la lueur d'un projecteur. L'engin grinçait et ferraillait atrocement en descendant la pente raide, ses grosses chenilles malmenées par les bosses et les rochers sur sa trajectoire, sa lame de cinq mètres dressée comme un fantastique butoir. En un éclair, Bonate comprit ce qui se passait, comment le salaud avait résolu de les attaquer. Greco s'était gouré, complètement foutu dedans ! Bolan la Pute était toujours vivant et il revenait foutre sa merde, du sang plein les nasaux !

Dégainant le petit .38 Bodyguard qui ne le quittait jamais, il se mit

à courir pour se mettre à l'abri, criant des ordres que personne ne parut entendre, glissa dans la boue et s'étala de tout son long en jurant et blasphémant. Avant même qu'il ait pu se remettre sur ses jambes, le bulldozer atteignait la façade d'un bungalow abritant une quinzaine d'hommes dont quelques-uns commençaient à sortir, mal réveillés, éberlués.

Et le choc se produisit. Un impact monstrueux qui disloqua le bâtiment en bois aussi facilement que s'il avait été en carton. Tout de suite après, une énorme explosion ébranla l'atmosphère. Une boule de feu se développa, au milieu de laquelle le gros mafioso put apercevoir des corps disloqués projetés dans l'air en même temps que des objets de toutes sortes, des poutres de bois, des sommiers...

Le fumier avait collé des explosifs sur l'engin !

Puis des rafales crépitèrent, d'immenses coups de feu tonnèrent, auxquels répondirent bientôt des *soldati* désarmés, cherchant à apercevoir une cible qui pour l'instant demeurait invisible.

— Ne restez pas plantés comme des cons ! rugit-il. Déployez-vous et marchez vers cette ordure ! Il est tout seul, vous entendez ? Tout seul !

Une cacophonie invraisemblable se déclencha alors. De tous côtés, des hommes avaient pris position pour effectuer un tir de barrage, d'autres couraient en tirillant devant eux, certains tombant comme des mouches après avoir reçu des projectiles venus du fond de l'obscurité.

L'espace de deux secondes, Bonate entrevit la silhouette du grand fumier qui se déplaçait très vite d'un bâtiment à un autre, crachant le feu avec plusieurs armes à la fois. Un projecteur vola en éclats, puis un second, un troisième.

— Il est là ! Là devant ! hurla-t-il en tirant dans la direction présumée avec son Bodyguard.

Il vida son barillet, se mit à brailler encore pour encourager ses hommes, puis se releva avec prudence au moment où quelqu'un hurlait encore plus fort que lui près du bâtiment principal.

— J'l'ai eu ! Il est tombé ! J'vous dis que je l'ai eu !

Quelques détonations éparpillées claquèrent encore. Un soldat de la mafia bondit sur ses pieds, s'arrêta d'un coup et arrosa le sol devant lui d'une longue rafale de son P.M. puis le silence se fit, incroyable après cet ouragan de tonnerre, de feu et de grenaille en furie.

Un homme à moitié habillé titubait près de Bonate.

— Va voir si c'est vrai ! lui lança-t-il.

Il le propulsa en avant d'une bourrade et commença lui-même à marcher dans la direction d'où étaient venus les cris de victoire, prudemment, se demandant ce qu'il allait réellement découvrir.

Un cercle s'était formé, trente mètres plus loin. Des torches

électriques éclairaient par à-coups le bournier entre les hommes massés là et qui chuchotaient en chœur comme s'ils avaient craint que le prodige s'évanouisse. Bonate les écarta, prit une lampe des mains d'un soldat et regarda à son tour.

Un long moment, il resta accroupi à contempler le cadavre allongé au sol, vêtu d'une combinaison moulante noire déchiquetée de la hanche gauche jusqu'à l'épaule droite. La tête ressemblait à un gros fruit trop mûr qui aurait éclaté en tombant au sol. L'une des jambes était presque détachée du corps, ne tenant plus que par les ligaments. Le sang bouillonnait de partout, répandant une odeur fade. Plusieurs armes gisaient à côté de lui, un P-M, un gros pistolet automatique, des chargeurs de rechange et des grenades.

Giuseppe Bonate palpa le corps, le retourna et passa sa main sur le sang chaud, l'amena ensuite sous son nez pour le renifler. Il n'en revenait pas. Le grand salaud était mort, bien mort. Clamsé, transformé en un morceau de viande sanguinolente.

— Vous avez vu ? dit-il en relevant la tête pour observer les hommes qui faisaient un cercle autour de lui. Vous avez vu ? Ce mec n'avait rien de surnaturel. Il pisse le sang comme n'importe qui. Et il a l'air d'être drôlement mort.

Il partit d'un gros rire qui fut repris en chœur par les *soldati*.

— Paraît qu'il y a une grosse prime ? fit un chef d'équipe.

— Ouais, mec ! Deux cent mille biffetons à répartir entre vous tous, y compris un bonus de vingt mille pour celui qui l'a truffé. Hé, vous battez pas, y en aura pour tout le monde... Bon, amenez-moi cette charogne dans une piaule et emballez-la dans un sac-poubelle.

— On le met au frigo ? ricana quelqu'un.

— T'as quand même pas envie qu'un paquet de ce prix se fasse bouffer par les vers !

Tout le monde s'esclaffa. Bonate se redressa, distribua quelques bourrades en rigolant et partit à grands pas vers le local de la radio.

Deux cent mille biffetons ? Tu parles ! Sur les deux millions de dollars, il en resterait un million huit cent mille pour Bonate. Pas si mal. Et il était bien obligé de lâcher un peu de lest.

— Est-ce que c'est réparé ? s'enquit-il auprès du technicien affairé dans la pièce.

— Pour l'émetteur, oui. J'ai encore une épissure à faire sur le détecteur. Il n'y avait pas trop de mal.

— Laisse tomber et va te promener, lui conseilla-t-il avec un ricanement satisfait.

Il alla fermer la porte à clé, prit place sur une chaise à côté de l'appareil et resta un moment immobile, réfléchissant à l'événement fantastique qu'il venait de vivre, hésitant encore un peu à admettre la prodigieuse réalité.

Il demeura ainsi un temps indéfinissable, puis, frémissant d'une joie sourde, incontrôlable, il brancha l'émetteur.

— Passe-moi le boss, dit-il au type qui lui répondit bientôt depuis un grand immeuble à l'est de Portland.

— Ce n'est pas possible maintenant, lui fut-il sèchement répondu.

— Pourquoi, il pionce ?

— Oui, il dort.

— Qui parle ?

— Sullivan. Que veux-tu, Gus ?

— Ah ! Excuse-moi, Fred, je n'avais pas reconnu ta voix.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Nous avons eu ici quelques problèmes.

— Quel genre ? rétorqua la voix froide.

— Quelqu'un s'est cru assez fort pour se lancer tout seul contre plus de cinquante hommes bien entraînés. Quelqu'un tout en noir.

— Tu peux être plus clair ?

— Je veux parler de la Grande Pute.

Cette fois, la voix sèche se mit à vibrer sur une note discordante :

— Ne me dis surtout pas que ce... ce type est venu rôder là-bas...

— C'est pourtant ce qui s'est passé, répondit Bonate avec un petit gloussement.

— Qu'est-ce que tu as, Gus ? cingla la voix de Sugar. On dirait que tu es en train de pondre un œuf.

— Eh oui, Fred ! Un œuf tout frais, quoique le gus, lui, n'est pas spécialement frais. Je voudrais que tu puisses voir ça !

— Ça suffit ! Parle clairement.

— C'est clair, non ? J'ai rectifié la combinaison noire.

Nouveau silence. Un petit bruit de toux se fit entendre.

— Bon, heu... Je crois qu'il faut réveiller qui tu sais.

— C'est tout ce que je demande, Fred. Tout ce que je demande.

Au bout d'une trentaine de secondes durant lesquelles Bonate se rongea la moitié d'un ongle, une autre voix jaillit de l'appareil, plus sourde :

— Je t'écoute, Gus.

— Fred vous a mis au courant ?

— Oui. Est-ce que tu confirmes la nouvelle ?

— Et comment que je la confirme ! Y a pas l'ombre d'une erreur.

— As-tu eu de la casse, là-bas ?

— Un peu, mais c'est pas très grave.

— Les installations ?

— Intactes. Seulement des dégâts dans la troupe et dans l'encadrement, faudra boucher les trous.

— Tu es...

— Oui ?

— Tu es absolument sûr ?

— Je vous le jure sur ma propre tête.

— O.K.

Un long soupir d'aise fusa à travers le haut-parleur.

— Est-ce qu'on maintient l'opération pour 10 heures ? demanda Bonate.

— Évidemment. Rien n'est changé.

— Non, rien, bien sûr.

— Je compte sur toi.

— Vous pouvez. Je vous assure que tout baigne, et...

Il s'interrompt, s'apercevant qu'il parlait dans le vide. On avait interrompu la communication de l'autre côté.

La tête bouillonnante, il respira profondément, se frotta vigoureusement les mains l'une contre l'autre. Fantastique ! Après ça, il n'y avait plus qu'à tirer le rideau, toucher l'énorme paquet et prendre la place que l'Organisation allait évidemment lui offrir. Il le méritait bien, non ? Plutôt dix fois qu'une !

Une ombre vint cependant ternir sa joie indicible. Où étaient passés ce petit con de David Loker et la fille. Duncan ? Peut-être Loker s'était-il fait la malle en emmenant cette gonzesse avec lui, histoire d'essayer un coup de charme auprès des flics de Portland ? L'abruti ! Il n'irait pas loin. Dès l'aube, une équipe se lancerait sur leur trace. Et si on ne les retrouvait pas suffisamment vite, on ferait appel à l'hélicoptère. Cinquante kilomètres de forêt, ça ne se franchit pas si facilement.

Ouais, il n'y avait pas de mouron à se faire. Bolan la Pute était clamsé, emballé et mis au frais. C'était tout ce qui comptait.

CHAPITRE XX

Des nuages épais se traînaient avec lourdeur dans le ciel, sur le coup de 10 heures du matin, quand un gros insecte métallique et bourdonnant en déboucha, piquant tout droit sur un immeuble de Gresham.

— Compte dix secondes et commence à te larguer, cria Grimaldi dans la cabine de l'hélicoptère, pour couvrir le vacarme du rotor.

Assis à côté de lui, Bolan lui fit un bref signe, pouce levé, assura entre ses mains le câble mince dont il venait de jeter le rouleau dans le vide. Mentalement, il effectua le compte à rebours, les yeux fixés sur la terrasse de la tour qui grossissait dans son champ visuel.

Il portait par-dessus sa combinaison noire le gros AutoMag. 44, son fidèle Beretta et un petit pistolet-mitrailleur mini-Uzi ainsi que des chargeurs supplémentaires pour les trois armes. Un walkie-talkie était accroché à une sangle de poitrine.

— Tu y es ? Attention... Go !

D'une détente, Bolan s'éjecta et se laissa glisser rapidement le long du filin, arrêta sa chute à un mètre de l'extrémité et attendit encore quatre secondes avant de se retrouver à bonne hauteur de la plateforme de ciment. Un saut de deux mètres, un roulé-boulé aussitôt stoppé, et il se lança au pas de course en direction d'une porte d'accès en métal. Comme prévu, celle-ci n'était pas verrouillée. Il la franchit, s'enfonça en souplesse le long d'un escalier puis s'arrêta sur un palier donnant accès à des installations de climatisation et de chauffage de l'immeuble.

Ne percevant aucun bruit, il poursuivit sa descente pour se retrouver devant une porte en bois massif qui résista à sa poussée. Il dut en faire sauter la serrure de deux balles silencieuses de .9 mm, repoussa le battant d'un coup d'épaule et se trouva nez à nez avec deux armoires à glace assises dans des fauteuils devant une télévision. Deux chuintements brefs signèrent leur arrêt de mort, les laissant figés et dégoulinants de sang.

Traversant une enfilade de bureaux inoccupés, l'Exécuteur s'arrêta bientôt au seuil d'une pièce rectangulaire dont le fond était entièrement vitré et surplombait une grande salle brillamment éclairée. Un technicien en bras de chemise s'appuyait des mains sur une large console métallique truffée de boutons de réglage et surmontée d'une vingtaine d'écrans vidéo de petite taille. Une régie, sans aucun doute.

Bolan révisa son point de vue sur la qualité du technicien en notant la présence d'un holster en cuir suspendu au dossier d'un

fauteuil et dans lequel était glissé un gros revolver nickelé. Technicien ? Mon œil ! Plutôt un garde du corps ou un tueur chargé de surveiller la débauche d'appareils étalés au-dessus de sa tête.

Brusquement, mû peut-être par son instinct, l'homme se détourna d'un bloc, eut un haut-le-corps en apercevant la haute silhouette sombre et plongea vers son arme. Une pastille brûlante de .9 mm tirée de haut en bas lui traversa la tête avant de s'écraser contre le parquet.

Dédaignant le spectacle du corps en train de s'avachir par-dessus le fauteuil, Bolan porta toute son attention sur les écrans vidéo où des visages se profilaient, en couleur et avec une stupéfiante netteté. Il connaissait quelques-uns de ces visages. Nat Bontempi, par exemple, le capo de Boston, Armando Calaccione qui avait pris la succession de don Stefano sur la côte ouest, ou encore Greg Leone dont le territoire s'étendait maintenant sur cinq États du Middle West. Deux autres lui étaient vaguement familiers, des petits chefs qui avaient grandi et qui à présent s'étaient constitué des terrains de chasse à la mesure de leur boulimie.

Bolan grava le visage des autres dans sa mémoire, avisa ensuite une vidéocassette dont la bande se déroulait lentement sur un pupitre d'enregistrement. C'était inespéré. La fine fleur de la mafia était au rendez-vous fixé par Augie le Magnifique ! Au moins cinquante pour cent des dirigeants du syndicat de la viande froide et de la grande maquille.

S'avançant près de la baie vitrée, il observa ce qui se passait en contrebas et un rictus lui déforma un instant les lèvres. Jordan-Marinello était assis au milieu de la salle dans un fauteuil qui avait des allures de trône, la tête tournée vers une caméra, plusieurs micros pointés vers lui. Un mur d'écrans faisait cercle autour de lui, beaucoup plus grand et lui permettant de regarder ses correspondants. Un autre homme se tenait un peu à l'écart dans une attitude rigide. Fred Sullivan ! Fred Sullivan qui en fait avait pour vrai nom David Eritrea, un rescapé de l'ancienne génération mafieuse que l'Exécuteur croyait depuis longtemps sur la touche.

Et tout ce beau monde parlait, conversait, s'adressait des grimaces de sympathie à travers plusieurs milliers de kilomètres de distance les uns des autres.

Bolan tourna légèrement un bouton identifié « *sound* » en bas d'un mini écran vidéo. Aussitôt, une voix rocailleuse jaillit dans la cabine de régie :

— ... et tu sais bien comme nous apprécions ces cadeaux, Augie. Je ne discute pas le principe, mais le taux d'échange me semble un peu élevé.

— Tu préférerais sans doute que d'autres secteurs que le tien en profitent, Ray ? répliqua une voix ironique que Bolan reconnut

immédiatement. Qu'en penses-tu, Samuel, toi qui me demandais avant-hier un supplément de fourniture ? Est-ce que les royalties te paraissent trop élevées ?

Un gros rire fusa, puis une face hilare prononça quelques obscénités.

— Moi, je suis preneur. Envoie-moi de quoi bouffer, Augie, je paye cash. J'suis désolé pour les autres, on est tous frères, pas vrai, mais le business, ça se discute pas.

Il y eut subitement un sifflement aigu. Augie Marinello se retourna, levant un visage contrarié vers la cabine de régie. Son regard croisa celui de Bolan et il se statufia. L'instant suivant, le petit P-M se mit à crachoter une multitude de projectiles dans la baie vitrée qui se brisa, volant en éclats qui se répandirent avec fracas dans le studio d'émission. Dans la foulée, l'Exécuteur franchit d'un bond l'espace dégagé, atterrit quatre mètres plus bas sur l'épaisse moquette couvrant le plancher.

Fred Sullivan eut la prétention de vouloir saisir un automatique extra-plat sous sa veste, valdingua en arrière sous l'effet d'une demi-douzaine de frelons qui lui découpèrent la poitrine en pointillés. Puis Bolan laissa pendre le miniUzi à son épaule, dégaina l'AutoMag nickelé dont il braqua la gueule immense sur le cerveau qui avait inventé la fantastique combine.

— Ça me fait chaud au cœur de vous revoir tous, ricana-t-il en se plaçant dans le champ de la caméra. La vie est belle, Armando ? Comment ça se passe à San Francisco ? Et toi, Nat... Je vois que tu as pris du galon. Parfait ! C'est marrant de te regarder sur cet écran, Greg, tu devrais te faire enlever cette verrue sur la paupière. Je vous adore, tous. Dommage que ce soit fini...

Marinello n'avait pas bougé d'un millimètre. Il fixait Bolan avec une expression de haine indicible, les lèvres crispées dans un rictus effrayant. Puis ces lèvres se dessoudèrent, lâchèrent des mots pleins de fiel, des mots qui n'étaient compréhensibles que pour lui.

— Tu veux dire quelque chose, Augie ?

— Oui, je veux te dire quelque chose, Bolan ! cracha soudain l'homme assis sur son trône au milieu de tous les merveilleux écrans colorés où s'affichaient des visages soudain atterrés.

— Vas-y, tu as quelques secondes encore.

Dans le mortel silence qui s'était appesanti dans la grande salle, un bruit infime se fit entendre, provenant du cadavre de Fred Sullivan dont le sang s'échappait par une multitude de trous.

— Je t'écoute, Augie. Tout le monde t'écoute.

Mais aucun autre mot ne franchit les limites de la bouche immonde qui s'était de nouveau figée dans une contraction pleine de haine, d'effroi et de férocité.

Puis l'AutoMag se cabra violemment dans la main de l'Exécuteur, une monstrueuse ogive jaillit dans un grondement de tonnerre. La tête de celui qui prétendait être le roi de la pègre vola en morceaux, explosa en une infinité de déchets ignobles qui vinrent souiller les murs et se fixer sur les écrans comme des amibes.

Bolan, froidement, engagea un nouveau chargeur dans le petit P-M et déchaîna aussitôt le feu et le plomb sur les faces ahuries qui le fixaient silencieusement depuis leurs repaires éloignés.

Durant trois interminables secondes, le miniUzi tressauta dans son poing, faisant entendre allègrement son chant de mort et de dévastation. Puis la culasse claqua à vide, chargeur épuisé.

— Terminé ! gronda-t-il entre ses dents, contemplant d'un regard arctique le studio transformé en un amoncellement de verre brisé, d'acier déchiqueté.

Il alla prélever la vidéocassette qui tournait toujours sur la console, la glissa dans une poche de sa combinaison et quitta les lieux sans se retourner, laissant derrière lui l'odeur fétide du sang et de la mort.

Augie le Prédateur ne s'était douté de rien, la mise en scène de Bolan avait réussi. Gus Bonate s'était laissé prendre au subterfuge d'une combinaison de rechange que l'Exécuteur avait enfilée à la hâte sur le cadavre d'un *malacarni*, avant de donner l'assaut final.

Bientôt, la base infernale de *Devil's Creek* n'existerait plus. Les douze charges à retard de C-4 qu'il avait judicieusement disposées sur place devaient péter à 10 h 15 et transformer les installations en un superbe tas de cendres.

Bolan se pencha par-dessus le parapet de la terrasse pour observer les flics du FBI qui se pressaient dans la rue, cent dix mètres plus bas, attendant de faire irruption dans l'immeuble. Sans doute Harold Brognola dirigeait-il l'opération. Oui, sûrement, même.

Ses traits étaient tirés, son regard un peu fiévreux, mais il ne sentait pas sa fatigue.

— Charly Bravo ! lança-t-il dans son *transceiver* en scrutant le ciel.

— Charly Bravo, lui répondit aussitôt la voix calme de Grimaldi. J'arrive.

Déjà, les contours de l'hélicoptère se profilaient sur le fond sombre des nuages. Mais il ne ressemblait plus à un insecte fracassant. Il était l'image même de l'hirondelle apportant liberté et paix. Et les sons saccadés qu'il émettait représentaient une douce mélodie aux oreilles de l'Exécuteur.

— Terminé, répéta-t-il pour lui-même.

Une autre image s'imposa alors à son esprit, celle d'une femme courageuse, belle et généreuse, dont il sentait encore le souffle sur sa peau, dont le regard s'attachait à lui avec une infinie tendresse. La haine, la violence et l'horreur n'étaient plus qu'un lointain souvenir

qui se dissolvait rapidement dans l'air matinal de la cité portuaire.

Il l'avait laissée à *Portland International Airport*, en compagnie de ce flic du FBI, James Hendry.

Peut-être l'attendait-elle encore... Il l'espérait de toutes ses forces.